



BIBLIOTECA

NAZIONALE

B. Prov.

XVIII

58

NAPOLI

VITT. EM. III

40-a-1

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio
XIV



7/6

Palchetto

Num.º d'ordine

11-
40-20420
a 1

B. Pruv

XVIII

58.67

CHOIX DE VOYAGES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.



Se trouve aussi à Paris

CHEZ { LECOINTE et DUREY, quai des Augustins, n° 49.
DELAUNAY, Palais-Royal, Galeries de bois.
PÉLICIER, Palais-Royal, première cour.
MONGIE aîné, boulevard Poissonnière, n° 18.
Mad. LECHARD, rue Hantefeuille, n° 3.

Et dans les départemens et chez l'étranger, à

Amiens, DOLIN, rue des Vers-Aul-	Metz, DEVILLY.
dois.	Marseille, MASVERS.
Arras, BOCQUET.	Nantes, FOREST.
Abbeville, GRARD.	Reims, LE DOYEN.
Alençon, BONVOUST.	La Rochelle, FUMOLEAU.
Bordeaux, { BERGERET.	Rouen, { FRÈRES, quai du Havre.
{ GAHET.	{ L'ÉVÊQUE, rue Grand-
Brest, FREUND.	Pont.
Chartres, POIGNANT.	Saint-Germain, ORY.
Épernay, WARIN THIERRY.	Troyes, BLONDEL CASSART.
Évreux, DESPIERRE, dit Lalonde.	Valenciennes, LEMAITRE.
Falaise, DUFOUR.	Bruxelles, { DEMATH.
Le Havre, CHAPELLE.	{ LECHARLIER.
Lille, LELEUX.	Genève, LADOR.
Lyon, CHAMSETTE.	Mons, LEROUX.

642180

CHOIX DE VOYAGES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

OU

PRÉCIS DES VOYAGES LES PLUS INTÉRESSANS,

PAR TERRE ET PAR MER,

ENTREPRIS DEPUIS L'ANNÉE 1806

JUSQU'A CE JOUR;

PAR J. MAC CARTHY,

Traducteur du dernier voyage en Chine, du voyage à Tripoli, etc.

TOME PREMIER.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE NATIONALE ET ÉTRANGÈRE,

RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, n° 34;

ET CHEZ LOCARD ET DAVI, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, n° 3.

IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

1821.





AVERTISSEMENT.

Nous ne chercherons point à faire sentir l'utilité ni l'agrément des relations de voyages en général, en reproduisant ici tout ce qu'il peut y avoir à dire en faveur de ce genre de production, parce qu'il est peu de personnes qui ne soient à même d'apprécier l'un et l'autre; et que d'ailleurs les succès obtenus par un grand nombre de voyages récemment publiés, semblent, pour ainsi dire, nous en dispenser. Nous nous bornerons à faire observer que, puisé aux sources les plus recommandables et les plus authentiques, le *Choix de Voyages* que nous offrons au public porte avec soi sa propre garantie. Le plus grand nombre sont traduits de l'anglais; d'au-

tres le sont de l'allemand , de l'italien , et quelques-uns enfin sont extraits d'ouvrages nationaux , que chacun est à même de consulter.

Laissant de côté beaucoup de détails oiseux contenus dans les ouvrages originaux , l'auteur n'a négligé aucun incident , aucune observation instructive ou amusante , en même temps qu'il s'est scrupuleusement attaché à conserver tout ce qui a rapport aux progrès des sciences , de la navigation et du commerce. Il s'est constamment astreint aussi à ne rien rapporter que de probable , parce que le merveilleux semble exclure la véracité , et qu'aujourd'hui l'on n'est plus dupe des versions exagérées de quelques voyageurs qui n'ont pas toujours été assez en garde contre leur propre crédulité.

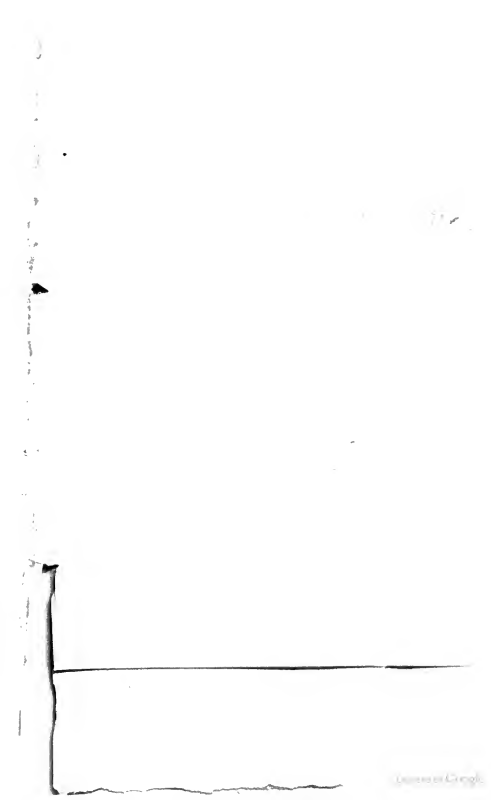
Notre *Choix de Voyages* renferme ,

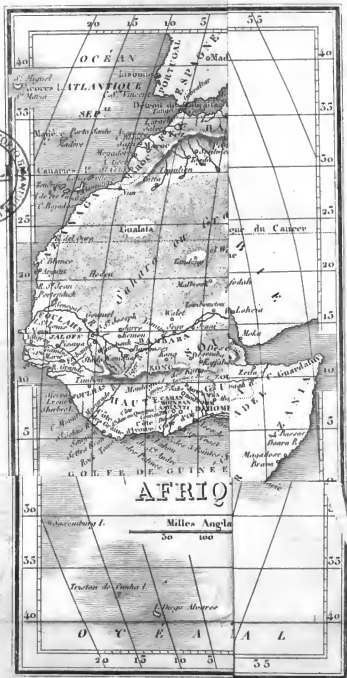
outre le précis de plusieurs voyages instructifs en Europe, toutes les découvertes faites depuis quatorze ans en Asie, en Afrique et en Amérique, c'est-à-dire, la substance de plus de soixante-dix à quatre-vingts ouvrages, pour la plupart assez volumineux. Nos lecteurs reconnaîtront sans doute qu'il était difficile de faire entrer plus de choses dans un moindre espace.

Les voyages qui font l'objet de cette première livraison comprennent tous ceux entrepris depuis une quinzaine d'années en Afrique, cette région autrefois si fertile, et aujourd'hui tellement barbare, que le désir d'en exploiter les parties inconnues a coûté la vie à un assez grand nombre d'intrépides voyageurs, au nombre desquels figurent les Hornemann, les Houghton, les Mungo-Park, les Burckhardt, les Tuckey, dont

les amis des sciences et de la géographie en particulier regretteront longtemps la perte.

Comme celle-ci, chaque livraison subséquente sera accompagnée d'une carte servant à faciliter la lecture du texte; et de quatre jolies gravures, dessinées et gravées par les meilleurs artistes de la capitale,





Barrière pite Sculp place dauphine N° 20

CHOIX DE VOYAGES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

ENTREPRIS DEPUIS L'ANNÉE 1806

JUSQU'A CE JOUR.

VOYAGES EN AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Les différens conquérans de l'Afrique. — Les Mores.
— Les Arabes. — Les Mahométans. — Société africaine de Londres. — MM. Mungo-Park, Brown, Hornemann, Nichols, Roentgen, Burkhardt, Legh.
— Le capitaine Light. — Le capitaine Tuckey. — Le major Peddie. — M. Bowdich.

EN jetant un coup d'œil sur les premières annales de l'Afrique, on voit que les Romains, après avoir fondé leurs colonies sur les ruines de Carthage, furent à leur tour subjugués par les Vandales, les Vandales par les Grecs de l'empire d'Orient, et les Grecs par les Arabes

I.

I



ou Sarrasins, dont les armes irrésistibles et les succès rapides, sous les califes, achevèrent la conquête de l'Afrique, vers la fin du septième siècle. Comme un torrent impétueux, l'esprit d'enthousiasme qui guida l'épée des disciples de Mahomet détruisit ce qu'il ne put changer. En Afrique il changea tout : Romains, Vandales, Grecs, Goths; leurs différens langages, leurs lois, leur religion, leur littérature, tout y a disparu; et si la mémoire du plus puissant d'entre ces peuples s'est perpétuée parmi leurs descendans sous le nom de *Romi*, ce n'est que comme une qualification injurieuse qu'ils appliquent indistinctement aux chrétiens de toutes les sectes.

Les peuples appelés Mores par les Européens sont un mélange de toutes les nations qui s'établirent en Afrique à différentes époques; mais leur caractère prédominant, tant au physique qu'au moral, est celui de l'Arabe ou Sarrasin. Ce nom leur est inconnu à eux-mêmes; et si, comme il est probable, il est une corruption de celui de *Mauri*, par lequel les Romains désignaient le peuple d'une province particulière, il a depuis long-temps cessé d'être applicable aux habitans actuels. Si vous demandez à un More comment il s'appelle, il répondra qu'il est un *Mooslim* ou

Croyant, et son pays *Bled Mooslimen* ou la terre des Croyans. Les Arabes se distinguent par le nom de *Medaimen* ou habitans des villes. Les Européens sont néanmoins dans l'habitude de donner indistinctement le nom de *Morie*, non-seulement à la population entière du nord de l'Afrique, mais encore à celle de toute l'Asie jusqu'à la Chine.

Laissant de côté les premiers voyageurs, dont les recherches n'ont point une importance égale à celles d'une date récente, il est nécessaire de faire observer qu'en 1788 plusieurs personnes, dirigées par des vues d'utilité publique, formèrent une association ayant pour objet d'encourager les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. Mais le manque de fonds, joint à divers accidens imprévus, firent que leurs tentatives n'obtinrent d'abord que peu de succès. Vers la fin de l'année 1797, M. Mungo-Park revint d'un voyage qu'il avait entrepris dans le dessein de reconnaître le cours du Niger et les terres qui l'avoisinent. Quoiqu'il n'eût pu parvenir à aucune des grandes villes qui sont situées sur le bord de ce fleuve, il obtint néanmoins des renseignemens que l'on jugea très-précieux.

Tandis que M. Park explorait le premier les contrées qui baignent le Niger, M. Brown,

simple particulier, poussé par l'esprit de découverte, partit d'Assint, en Égypte, avec l'intention de pénétrer dans le Darfour, pays qui n'était connu des Européens que par les rapports de quelques-uns de ses habitans établis en Égypte, et qui paraissaient moins intolérans envers les chrétiens que ne le sont généralement les mahométans. De là, il supposait qu'il pourrait ou pénétrer dans l'Abyssinie par le Kordofan, ou traverser l'Afrique de l'est à l'ouest. En conséquence, il partit d'Assint avec la caravane du Soudan, le 28 mai 1793. Il traversa le grand Oasis, où les dattes forment la principale nourriture des habitans, et Sheb, fameux par son alun natif; et arriva à Sweini, dans le Darfour, le 23 juillet. Il s'aperçut bientôt que le peuple de cet endroit le regardait non-seulement comme un infidèle, mais comme un être d'une espèce dégénérée, dont la couleur était l'effet d'une maladie ou un signe de la colère céleste. Un Égyptien, qu'il avait amené du Caire, non content de l'avoir volé, jeta des soupçons sur son compte dans l'esprit du sultan, qui le fit retenir prisonnier dans la ville de Cobbe. Le mélek des jalebs, espèce d'officier ayant la surveillance des marchands étrangers, fut le seul qui lui témoigna quelque intérêt. Il dissuada

M. Brown, soit de tenter le voyage de Birgou , à l'ouest, à cause de la mésintelligence qui existait entre cet état et le Darfour, soit de se rendre à Sennaar, à travers le Kordofan, à l'est, vu les troubles qui y régnaient alors; et il lui conseilla de profiter de la première occasion qui s'offrirait pour retourner en Égypte. Toutefois, M. Brown ne put obtenir cette permission du sultan, jusqu'à ce que l'idée lui vînt de chercher à effrayer les marchands de la caravane en leur représentant le danger qu'il y aurait eu pour eux à reparaître en Égypte sans lui. Il lui fut alors permis de partir, après avoir été préalablement dépouillé par le sultan de tout ce qu'il possédait, et il arriva à Assint dans l'été de 1796, après une absence d'environ deux ans.

M. Brown, de retour en Angleterre, y resta plusieurs années; mais le goût des voyages, s'étant de nouveau emparé de son esprit, le tira de son inaction. La description des Cordillères des Andes, par M. Humboldt, lui donna le désir de parcourir l'Himalaye et la côte de l'Indostan; mais il périt en Perse, par la main d'un assassin qui fut, à ce qu'il paraît, tenté par les objets de prix qu'il portait imprudemment avec lui.

Le premier voyageur qui, après lui, se ha-

sarda à explorer les parties peu connues de l'Afrique, fut M. Frédéric Hornemann, fils d'un ministre allemand, qui avait fait des études préparatoires à Gottingue. Passant par Paris et Marseille, il arriva, au mois de septembre 1797, au Caire, où il fut retenu d'abord par la peste, et ensuite par le débarquement des Français à Alexandrie. Mais lorsque Bonaparte eut connaissance du projet de Hornemann, il l'envoya chercher, lui donna des passe-ports, et lui offrit généreusement de l'argent, ainsi que tout ce qui pouvait l'aider dans son entreprise. Hornemann partit pour Fez avec la caravane, au mois de septembre 1799, et arriva bientôt à l'Oasis de Siwah, célèbre par ses dattes, et plus encore par les ruines d'Ummebeda, que l'on croit être celles du temple de Jupiter Ammon. Passant par Schiacha, Augila, le Harutsch-Noir (le mont Ater des anciens), la vaste plaine du Harutsch-Blanc et Témissa, ville frontière du royaume de Fez, la caravane arriva à Mourzouck, capitale du Fezzan, soixante-quatorze jours après son départ du Caire. Pendant son séjour dans cette ville, Hornemann obtint un grand nombre de renseignemens utiles. Ceux qui concernent le Niger s'accordent parfaitement avec ce qu'en disent les Arabes, qui le confondent avec

le Nil. De Mourzouck, Hornemann se rendit à Tripoli, d'où il revint à Fez en janvier 1800. Au mois d'avril suivant, il écrivit qu'il était sur le point de partir pour Boornou avec la caravane, dans la société de deux puissans shérifs dont la protection lui faisait espérer de pouvoir voyager avec une entière sécurité. Depuis cette époque, dix-huit ans se sont écoulés sans que l'on ait reçu aucune nouvelle de lui; mais d'après des informations récentes, obtenues et communiquées par le capitaine Smith, employé à lever la côte septentrionale de l'Afrique, il paraît hors de doute que cet intéressant et courageux voyageur ne soit mort peu de temps après son départ de Fez.

Lorsque la société africaine eut perdu toute espérance de revoir Hornemann, deux autres voyageurs vinrent lui offrir leurs services. L'un d'eux, M. Fitzgerald, proposait de se rendre au Cap de Bonne-Espérance; l'autre, M. Nichols, d'aller partout où il plairait à la société de l'envoyer. La proposition du premier fut rejetée, et peut-être à tort; car nul doute que le sud de l'Afrique n'offre autant et peut-être plus d'intérêt que celle de l'intérieur de l'Afrique septentrionale. Si le docteur Cowan et le lieutenant Donovan, qui furent envoyés par le lord Caledon pour l'explorer, avaient

évité les établissemens portugais, où résident les marchands d'esclaves, ils auraient certainement pénétré en Égypte ou en Abyssinie; car il paraît qu'il existe plusieurs endroits sur la côte orientale de l'Afrique, d'où l'on pourrait faire des recherches dans l'intérieur avec plus de chances de succès que de la côte opposée; et le lord Valentia croit que Berbères, situé entre Guardafui et le détroit de Babel-Mandeb, où de grandes caravanes de l'intérieur se rendent à la foire qui s'y tient annuellement, offre le point de départ le plus favorable pour visiter le Bahr-el-Abiad, ou la branche principale du Nil, et le Niger, dont la source a été si long-temps cachée dans les solitudes de l'Afrique. Une route plus directe encore pour parvenir au Nil et au Niger serait par le fleuve Quilmanci, sur la côte de Zanguebar, lequel prend probablement sa source au côté opposé des mêmes montagnes où le Bahr-el-Abiad prend la sienne. Quant à la férocité des Gallas, nation chez laquelle il faudrait passer, on n'en a d'autres preuves que les rapports des Abyssiniens, qui sont constamment en guerre avec eux, et qui, à l'exemple de tous les peuples barbares, représentent toujours leurs voisins comme moins civilisés qu'eux-mêmes.

M. Nichols, l'autre voyageur, fut envoyé à Calabar, dans le golfe de Bénin, qui est sans contredit le point le plus rapproché du Niger de ce côté de l'Afrique, et qui doit se trouver même très-voisin de ce fleuve s'il coule au sud. On présumait alors, comme cela a été confirmé depuis, que les marchands de Haoussa ont des rapports suivis avec Bénin, et qu'aucune montagne n'entrave le voyage, qui est seulement quelquefois retardé par les rivières et les marécages. M. Nichols arriva à Calabar au mois de janvier 1805. Là il apprit que la plupart des esclaves viennent de l'ouest, et que la rivière de Calabar n'est navigable que dans une petite étendue, à cause d'une chute ou cataracte qui se fait entendre à plusieurs milles, et au delà de laquelle les terres s'élèvent très-rapidement. On doit faire observer que, d'après les renseignemens obtenus des anciens marchands d'esclaves anglais, hollandais et portugais, *le Pilote africain* (ouvrage publié par la société africaine) donne la même direction aux rivières de Rio-del-Rey, de Calabar, de Formose et à plusieurs autres; et il paraît certain que toutes ces rivières, qui forment le delta de Biafra, au lieu d'être une continuation du Niger, ainsi que le pense M. Reichard, ont leur source dans la mon-

tagne de Kang, au revers de laquelle le Niger, la Gambie et le Sénégal prennent la leur. Malheureusement M. Nichols n'a pas assez vécu pour faire d'autres découvertes dans ces régions : ayant été attaqué de la fièvre du pays, il y succomba.

A M. Nichols succéda un jeune Allemand nommé M. Roentgen, qui avait été recommandé à la société africaine par le professeur Blumenbach, comme rempli de talents et de zèle, et doué de la meilleure constitution. A l'âge de vingt et un ans, il avait déjà exécuté à pied plusieurs voyages longs et pénibles, et entre autres un très-difficile à travers les Alpes. N'ayant pas été secondé de suite par la société, il eut recours à une souscription particulière qui lui procura deux cent cinquante livres sterling. Cette somme lui parut suffisante pour faire son premier essai. Mais au lieu de se rendre en Barbarie, après s'être soumis au régime qui se pratique en pareil cas, afin de passer pour Mahométan, c'est-à-dire, à manger des mouches, des araignées, à vivre de pain et d'eau, à coucher sur la terre, exposé à la gelée et à la neige, etc., on fut très-surpris de le voir tout à coup s'embarquer pour le continent avec M^{me} Bathurst, qui allait s'y informer des circonstances de la

mort de son mari, messager du roi, lequel avait disparu d'une manière fort étrange pendant une mission dont il avait été chargé en Prusse. Toutefois, à son retour, en 1811, M. Roentgen s'embarqua pour Mogador, avec l'intention de se rendre à Akka, par Têrudiant, sur les confins du désert. Il espérait là trouver une caravane de marchands de Tombouctou, et, en se joignant à eux comme marchand ou médecin, parvenir à cette ville sans beaucoup de difficultés. Tandis qu'il apprenait l'arabe à Mogador, il fit connaissance avec un renégat, et le prit à son service. Cet homme se disait natif du Yorkshire, mais né de parens allemands. Ayant été à la Mecque, il avait, comme tous ceux qui font ce pèlerinage, pris le titre de El-Hadgi, qui trop souvent peut être considéré comme synonyme de vagabond. Il se montra très-disposé à accompagner M. Roentgen, et devint bientôt le confident de tous ses projets. L'imprudence de ce dernier, qui se confiait ainsi à un individu qui lui était tout-à-fait inconnu, fut vivement blâmé par les Anglais résidant à Mogador. Mais leurs avertissemens furent inutiles, ainsi que leurs tentatives pour retenir Roentgen jusqu'à ce qu'il eût acquis une connaissance suffisante de la langue arabe. Son

séjour à Mogador, qui n'avait aucun motif apparent, ayant attiré l'attention du cheik, ou gouverneur de la ville, il résolut de profiter de la première occasion pour entreprendre son voyage : elle se présenta bientôt. Quelques Européens, qui habitaient Mogador, ayant un jour fait une partie de plaisir à la campagne, il se joignit à eux. Le soir, au moment où ils se disposaient à rentrer en ville, ils apprirent avec surprise que Roentgen était déterminé à partir, quoiqu'il ne se fût pourvu ni de tentes, ni des autres objets qui lui étaient nécessaires. Accompagné d'une personne de la société, il se dirigea vers les bords du Ténait, où il fut joint par le renégat, et deux milles (1) plus loin par ses bagages, qui consistaient en deux ou trois sarraux et couvertures, quelques marchandises, une caisse de médicamens, quelques livres, au nombre desquels se trouvait l'Alcoran, un dictionnaire arabe, et enfin quelques instrumens de mathématiques et d'astronomie. Roentgen avait sur lui environ sept cents dollars en or et en argent (2); le renégat portait le reste

(1) Le mille anglais est d'environ 880 toises.

(2) On peut évaluer le dollar de 5 fr. 16 c. à 5 fr. 30 c.

(Notes du traducteur.)

de ses finances : le tout était cousu dans leurs ceintures. A deux heures du matin, leur compagnon de Mogador prit congé d'eux; et l'on a tout lieu de croire que Roentgen fut assassiné cette même nuit. Il circula à Mogador différens rapports sur ce meurtre; mais tous les soupçons tombèrent sur le renégat, qui n'y a pas reparu depuis. Comme Roentgen n'avait jamais réclamé la protection officielle d'aucun consul ou agent public étranger, il n'y eut aucune réclamation de faite auprès de l'empereur pour demander la poursuite de l'assassin. A Maroc, un Arabe fut arrêté et appliqué à la question, comme ayant offert de vendre quelques objets que l'on croyait appartenir à Roentgen; mais il n'avoua rien. Ces objets, qui furent ensuite reconnus à Mogador, consistaient en une montre et une serviette.

M. Burkhardt suivit M. Roentgen. Né en Suisse, il avait acquis, par une longue résidence en Afrique et en Arabie, une connaissance si parfaite des mœurs et de la langue des habitans de ces deux contrées, qu'il pouvait passer à volonté pour Turc, Arabe ou More. Il était connu en Égypte sous le nom de Cheik-Ibrahim, et voyageait sous les auspices de la société africaine.

Après M. Burkhardt vient M. Legh, qui entreprit un voyage en Égypte et dans la Nubie en 1812, et qui fut suivi de M. Henri Light, capitaine d'artillerie. Celui-ci pénétra plus loin que M. Legh, et reconnut de nombreux vestiges du christianisme, tels que des autels, des bas-reliefs représentant la Vierge, etc., dans des temples païens, dont les chrétiens du premier âge s'étaient emparés pour la célébration de leur culte. Il vit aussi en plusieurs endroits des peintures, dont les sujets étaient tirés de l'Écriture-Sainte de l'église grecque. Il trouva les pierres des murs qui fermaient les cavernes à momies, à Deer ou Iddeer, couvertes de croix et d'inscriptions grecques; ce qui semble prouver que des chrétiens y ont été enterrés. Mais les soupçons jaloux des naturels, qui ne peuvent s'imaginer que des voyageurs curieux cherchent autre chose que des trésors, l'empêchèrent de se procurer des momies, au moyen desquelles il espérait découvrir quelques rapports entre le grec, le copte et les hiéroglyphes. Il apprit aussi que l'on voyait le long de la rive gauche du Nil, jusqu'à Dongola, des temples qui renfermaient des peintures semblables à celles qu'il avait vues à Dakke et en d'autres endroits.

Au retour de M. Legh, M. Banks, antre

voyageur anglais, pénétra dans la Nubie, plus loin encore que le premier, et parvint jusqu'à la seconde cataracte, dans le voisinage de Génodie. On dit qu'il découvrit des statues, ou plutôt leurs débris, qui surpassent encore les proportions colossales de celle de Memnon. La tête de l'une d'elles, qui était ensevelie dans la terre, avait douze pieds de long, à partir du menton jusqu'à l'extrémité du front. Dans un autre endroit, tout le côté d'une montagne était taillé de manière à former un mur perpendiculaire, ciselé en colonnes régulières, avec leurs chapiteaux, et chargé d'un grand nombre d'hiéroglyphes; le tout représentant le frontispice d'un temple magnifique. Ainsi M. Banks a pénétré là où aucun Européen moderne n'avait encore mis le pied; car Bruce a passé considérablement à l'est de Génodie, et un voyageur français, qui a parcouru ces contrées, n'a suivi que la rive occidentale du Nil.

La première expédition qui fut dirigée vers les mêmes lieux, et dont il était permis d'espérer quelques succès, fut celle du capitaine Tuckey; elle avait pour but de pénétrer dans l'Afrique méridionale en remontant le Congo ou Zaïre. Le capitaine Tuckey était un officier très-intelligent, plein d'ardeur et de zèle,

d'une imagination fertile en ressources, et doué de beaucoup de persévérance. Il était d'ailleurs on ne peut mieux secondé. Son lieutenant, M. Hawkey, dessinait parfaitement, et M. Fitz-Maurice, son maître d'équipage, entendait très-bien l'arpentage. En outre, trois savans, M. le professeur Smith, de Christiania en Norwége, botaniste et géologue; M. Cranch, géologue, chargé de la collection des objets d'histoire naturelle; M. Tudor, anatomiste; M. Lockhart, jardinier du jardin botanique du roi d'Angleterre, à Kew, accompagnaient l'expédition. Tous, à l'exception de l'architecte et du jardinier, succombèrent victimes du climat, et plus encore des efforts qu'ils firent pour atteindre le grand objet de leur mission. Ayant trouvé qu'au-dessous des cascades le fleuve était bordé de montagnes et de précipices, qui en défendaient partout l'approche; qu'à la distance de trente ou quarante milles il était parsemé d'écueils et de rochers, et qu'enfin il redevenait navigable plus haut, ils s'avancèrent peu à peu, jusqu'à ce qu'ils tombassent tous malades, l'un après l'autre, exténués de fatigue et du manque de vivres. Ils furent atteints d'une fièvre on ne peut plus pernicieuse, et dont les effets furent tels, que sur trente personnes

qui entreprirent ce voyage, seize moururent avant de quitter la rivière, et deux dans la traversée à Bahia. On dit que le capitaine Tuckey fut le dernier qui persévéra à remonter le fleuve, jusqu'au point où il se déploie en une superbe nappe d'eau d'environ quatre à cinq milles de largeur, et dont les riches bords offrent un coup d'œil non moins agréable, mais plus magnifique encore que les rives de la Tamise. A en juger, d'après l'éloignement des montagnes, l'étendue du fleuve, sa direction au nord, l'élévation des eaux bien avant la saison des pluies, et les renseignemens obtenus des habitans, il lui parut hors de doute que la source du Zaïre ne fût au nord de la ligne; et si l'on peut ajouter quelque foi à la description de la ville de Wassanah, par Sidy-Hamet, telle qu'elle a été traduite par M. Keley, il paraît non moins probable que le Zaïre et le Niger sont un seul et même fleuve.

L'expédition du capitaine Tuckey fut suivie de celle aux ordres du major Paddie, qui remonta la rivière Nunez, dans l'Afrique septentrionale, afin de pénétrer dans la partie navigable du Niger, par une route plus courte que celle qu'avait suivie Mungo-Park, et de descendre le cours de ce fleuve mystérieux, quelque direction qu'il prît. Cette expédition

fut presque aussi malheureuse que l'autre. Le major Peddie mourut à Kakundy, à son arrivée sur la côte, et le lieutenant Mackay éprouva le même sort après avoir remonté la rivière. Ayant appris ce contre-temps, et poussé par un ardent désir de participer à cette hasardeuse entreprise, le lieutenant Stockoe, qui se trouvait à bord d'une prise faite dans ces mers par l'amiral sir James Yeo, offrit ses services, et partit pour rejoindre l'expédition.

Le 30 juin 1814, cet officier revint à Sierra-Léone, avec la triste nouvelle de la mort du capitaine Campbell, qui avait succédé au major Peddie. Il paraît qu'il fut arrêté dans un endroit appelé *Pangettoe*, sur la route de Labaye et Timbo, à environ cent cinquante milles au delà de Kakundy, et qu'il y fut retenu deux mois, d'après le refus du chef des Foulahs de le laisser aller plus loin, sous prétexte d'une guerre qui existait alors entre lui et un chef voisin. Il perdit dans cet endroit tous ses chameaux, ses chevaux, et une grande partie de ses ânes. Ne voyant aucune espérance de pouvoir pénétrer plus avant, il se détermina à retourner sur ses pas; et après bien des peines et des privations, il arriva à Kakundy, n'ayant perdu qu'un seul homme.

Le colonel Mac Carthy, gouverneur de Sierra-Léone, et tous ceux sur la côte qui savent quelque chose de l'Afrique, avaient dépeint d'avance la route de Rio-Nunez comme la moins favorable de toutes celles que l'on pouvait choisir, et Kakundy comme un lieu extrêmement malsain.

Nous donnerons, par la suite, la relation détaillée du voyage entrepris, en 1815, par M. Bowdich, du Cap-Corse à la capitale des Achantis (1).

(1) Le Cap-Corse, dont le nom portugais est Cabo-Corso, et auquel les Anglais ont donné le nom de Cape-Coast-Castle, est le chef-lieu des établissemens britanniques sur la Côte-d'Or, en Afrique. Des Portugais, qui s'y sont établis les premiers (en 1610), il passa entre les mains des Hollandais, puis dans celles des Anglais, qui l'ont gardé. La ville, qui est irrégulièrement bâtie, est défendue par un fort flanqué de quatre bastions; mais il a l'inconvénient d'être dominé par plusieurs maisons et par quelques hauteurs environnantes. La population du Cap-Corse est de huit mille âmes. Il est situé par les 22 degrés de longitude ouest, et par les 5 degrés 18 minutes de latitude nord.

CHAPITRE II.

Observations générales sur l'Afrique. — Ville du Cap ,
et collines voisines. — Château. — Églises. — Places.
Hôpital. — Maisons. — Jardins. — Auberges et ta-
vernes. — Officiers anglais. — Bains. — Animaux. —
Oiseaux. — Vins. — Paysans hollandais. — Hottentots.
— Cafres.

IL paraît que depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, la curiosité et l'imagination se sont , l'une et l'autre, arrogé une espèce de droit commun sur les parties les moins connues de l'Afrique. L'esprit naturellement inquiet de l'homme a trouvé là un domaine sans bornes, où il peut errer avec une liberté indéfinie. Il s'ensuit que l'erreur et la vérité ont été également mises à contribution pour peindre une foule d'objets attrayans, qui ont tour à tour fixé tous les regards et provoqué les découvertes de savans voyageurs et d'aventureux commerçans. L'histoire de leurs diverses entreprises forme la base de nos connaissances sur l'Afrique. La découverte des îles Fortunées, du royaume du Prête-Jean, les sources du Nil, la crue, le cours et l'étendue du

Niger; les villes de Tombouctou, de Haoussa et de Wassannah, et l'identité du Niger et du Congo; ont alternativement excité un grand nombre de recherches. Aujourd'hui la partie méridionale de l'Afrique, mais surtout les vastes territoires qui dépendent du Cap de Bonne-Espérance, sont particulièrement appelés à fixer les regards de la nation et du gouvernement britanniques.

On a remarqué qu'en général les voyageurs, en faisant la description du Cap de Bonne-Espérance, ont dit peu de chose ou rien de la partie la plus intéressante de cette colonie, c'est-à-dire, de la ville du Cap; et qu'ils se sont plutôt attachés à décrire les parties désertes de ces contrées qu'à faire des observations d'utilité générale. Delà vient que leurs relations ne contiennent, pour la plupart, que des détails assez insignifiants sur leurs transactions journalières avec les tribus simples, et, pour ainsi dire, incivilisées de la Hollande hottentote, ou de la Cafrerie. Cependant le Cap est digne de fixer l'attention du voyageur. Cette ville, qui est bien bâtie, s'élève, comme on l'a fort bien observé, au milieu d'un désert, environné de montagnes escarpées. On l'aperçoit sur la droite en approchant de la pointe de la baie de la Table.

Ici l'étranger est vivement frappé de la beauté et de la variété du spectacle qui s'offre à sa vue, laquelle embrasse en même temps les prairies et les terres basses, les batteries et les redoutes se prolongeant le long du rivage, les magasins, les hôpitaux, les arsenaux et les corps-de-garde qui tiennent aux batteries et aux différens postes. Plus loin, le rivage, étendu et sablonneux de la baie, se dessine en forme de croissant. Cette baie présente aux regards une foule de vaisseaux de guerre et de navires marchands à l'ancre, et un grand nombre d'autres qui y entrent et en sortent à pleines voiles. Le pays, au delà de la baie, s'élève progressivement en petites collines vertes, où paissent des troupeaux de moutons, tandis que les plus hautes collines et les montagnes s'étendent au loin en une chaîne continue. A main gauche, on voit la montagne du Tigre, et immédiatement au-dessous les redoutes et les batteries qui vont en inclinant jusqu'en bas. La montagne de la Table s'élève majestueusement au-dessus de toutes les autres. La vue des profondes excavations de ses flancs, est rachetée par celle des jardins de la compagnie, qui sont à sa base, des plantations et des jardins qui se prolongent derrière la ville. La Tête du Lion, ainsi appelée

par les Hollandais, et que les Anglais ont nommé *le Pain de sucre*, à cause de sa forme conique, semble appartenir à la montagne de la Table. Au delà de la Tête du Lion est la Croupe du Lion, formant une demi-lune, et se terminant en une pointe de verdure au rivage de la baie de la Table, à un mille de la ville. Celle-ci, qui se trouve précisément à l'opposite, ressemble à un amphithéâtre. Elle est grande, régulière. Les maisons sont enduites de plâtre et blanchies; ce qui, à une certaine distance, ajoute à l'agrément de leur aspect. Les batteries d'Amsterdam et de Chevron, élevées sur les bords de la baie, et touchant à Green-Point, complètent cette superbe et riante perspective. Ainsi agréablement située, dans une plaine qui s'élève par une pente douce jusqu'au pied des trois grandes montagnes, la ville du Cap, outre les batteries dont nous avons parlé, est défendue par un château construit à son entrée. Ce château est un bâtiment très-étendu, ayant la forme d'un pentagone, et entouré d'un fossé. Les remparts en sont forts, et un certain nombre de canons garnissent une partie des ouvrages. Il y a dans l'intérieur deux places oblongues, régulières, occupées par des casernes, des corps-de-garde et des logemens pour les prin-

cipaux officiers civils et militaires. Le château renferme également la maison du gouverneur et la plus grande partie des administrations publiques. La ville est divisée en cinq rues, qui se dirigent parallèlement au rivage, ou plutôt au bord de la baie, vers la montagne de la Table. Ces cinq rues sont coupées par cinq autres, traversées, à des intervalles réguliers et à angles droits, par des rues plus petites qui commencent près de l'esplanade, et finissent vers la Croupe du Lion. Toute la ville, quoique très-grande, se voit ainsi d'un seul coup d'œil. On peut débarquer sur quelque partie que ce soit de la plage, bordée d'une très-longue rue, qui va du château jusqu'à la batterie d'Amsterdam, et qui a plus d'un mille de longueur. Ceci est très-avantageux pour les vaisseaux marchands qui peuvent faire de l'eau aux différens ruisseaux qui descendent des hauteurs, à travers la ville, sur plusieurs points du rivage. La plupart des rues sont larges et plantées de chênes entrelacés l'un dans l'autre, ce qui donne de l'ombrage aux maisons, et modère la réflexion du soleil sur les maisons, toutes très-blanches. Ces arbres servent aussi à atténuer la violence des vents de sud-est, auxquels la ville est très-exposée. Plusieurs rues ont de petits canaux

bordés de quais et plantés d'arbres, le tout assez bien tenu.

La ville a trois places. La principale contient plusieurs belles maisons et quelques bâtimens publics remarquables. Le Stadt-House, ou gouvernement, est un grand et superbe édifice; il renferme des caves spacieuses, qu'on loue ordinairement aux négocians, qui y déposent leurs vins. La seconde place sert de marché : c'est là que les noirs vendent des fruits, des légumes et d'autres denrées pour le compte de leurs maîtres. La troisième, nommée *la Place Hottentote*, est l'endroit où les paysans et les fermiers hollandois ont coutume de se rendre, et où les conducteurs de chariots hottentots se tiennent. On y vend et on y achète des chevaux et du bétail. Entre la ville et le château, il y a encore une grande place, ou plutôt une plaine unie, coupée et bordée par des canaux, qui portent au rivage les immondices. Cette place, où se font les grandes revues de la garnison, peut être considérée comme faisant partie du château. La caserne la borde d'un côté, et la ville de l'autre. En face est une rue qui va presque du bord de Rauggou-Bay jusqu'à l'entrée du jardin de la compagnie, et près de la baie de la Table. Une partie, d'une rue nouvelle, forme

le troisième côté de cette esplanade, et le château le quatrième. Près de celui-ci se trouvait le lieu destiné à l'exécution des esclaves et des noirs. On voyait aussi près de là, sur une élévation enclose, des instrumens de torture, une roue et deux gibets, qui y avaient été placés par les Hollandais; mais qui heureusement sont devenus inutiles, depuis que le gouvernement anglais, ayant pris possession du Cap, y a aboli la torture. La caserne peut contenir trois régimens, dont un de cavalerie. Derrière l'une de ses ailes, il y a une maison de correction pour les esclaves et les gens de couleur qui commettent de légères fautes; et que l'on fait sortir chaque matin pour travailler aux bâtimens publics et aux batteries, sous la conduite des officiers de police. A des jours fixes, une partie d'entre eux, escortés par une garde, sont employés à balayer les rues et en enlever les immondices. Les maîtres, au lieu de punir leurs esclaves de leur propre main, sont obligés de les envoyer à cette maison de correction, et ils sont exempts de les nourrir pendant le temps qu'ils sont privés de leurs travaux : règlement vraiment utile et salutaire. La prison pour les débiteurs est près de la pointe de Rauggou-Bay, et c'est là que se jugent les procès criminels.

Les églises calvinistes et luthériennes sont de beaux et spacieux édifices, quoique le clocher de la première soit couvert en roseaux, à cause de la violence du vent, qui détruirait bientôt tout autre espèce de couverture.

L'hôpital, établi par le gouvernement anglais, est à environ un mille de la ville, près de la pointe de la baie de la Table, et consiste en une longue file de bâtimens qui font face à la mer. Mais l'air du Cap est si sain, que sur cinq mille hommes qui formaient la garnison, à l'arrivée des Anglais, ou qui étaient campés autour de la ville, à peine s'en trouvait-il quarante à la fois à l'hôpital. Le capitaine Perceval fait observer que le Cap convient beaucoup mieux au tempérament et aux habitudes des Anglais qu'à ceux de ses propres habitans; et qu'en général, ils étaient infiniment mieux portant que les Hollandais. C'est avec raison que le climat du Cap est regardé comme le plus sain du monde entier; car si les Hollandais sont sujets à beaucoup plus de maladies que les Anglais, comme à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux maladies de foie, et à des éruptions qui leur couvrent tout le corps, on ne doit l'attribuer qu'à leur vie apathique. Toutefois, l'usage du petit vin commun cause souvent des diarrhées aux indigènes comme

aux étrangers. La plupart des maisons du Cap ont trois ou quatre étages. Elles sont construites en briques, ou en pierres de granit rougeâtre, et enduites de plâtre en dehors. Elles ont presque toutes des toits en terrasses pavées en briques rouges, larges, carrées et parfaitement jointes. Ce genre de couverture est très-propre à résister à la violence des vents; et, dans les grandes chaleurs, ces terrasses offrent un lieu agréable, où l'on respire la douceur des brises de mer. Les maisons dont le toit est d'une autre forme sont couvertes en roseaux ou en paille de blé des Indes; mais ce genre de toiture étant dangereux à cause du feu, le gouvernement anglais n'en encourage pas l'usage. Presque toutes les maisons ont sur le derrière de jolis jardins, et sur le devant un vestibule ou stroop, comme les Hollandais l'appellent, lequel, élevé de quelques marches, règne sur toute la largeur de la maison. Elles sont entourées d'un mur, ou parapet élevé de trois à quatre pieds, et ont un siège ou banc à chaque bout, agréablement carrelés en tuiles rouges ou en pierres bleues, que l'on tire de l'île Robin, située à quelque distance dans la baie.

L'intérieur des maisons offre la plus grande propreté; les appartemens en sont spacieux

et meublés avec goût. Les escaliers et les galeries, qui sont de bois de chêne, sont tenus avec autant de soin que nos tables d'acajou; et les maisons sont tellement bien disposées, qu'elles offrent toujours quelque appartement où l'on peut éviter la chaleur et respirer le frais. Beaucoup de maisons neuves construites par les Anglais qui s'y sont établis, et par les employés du gouvernement, sont dans le genre anglais. Les propriétaires ont eu la précaution de laisser aux briques leur couleur naturelle, afin de prévenir l'incommodité qui résulte de la réflexion du soleil sur les murs blanchis.

Les jardins de la Compagnie des Indes ont deux belles portes en face de la grande allée, qui traverse le jardin dans toute sa longueur. Des chênes, des ormes, des myrtes, des lauriers, des géranium, ornent les deux côtés du jardin. A gauche est un canal toujours rempli d'eau, qui coule de la montagne de la Table, et qui de là se rend à la ville. D'un côté de l'entrée, on passe de ce canal dans le jardin d'agrément, sur un joli pont chinois. Ce terrain renferme un espace d'à peu près quarante acres (1), divisés en quatre carrés égaux par

(1) Mesure agraire anglaise, qui contient à peu près 2400 toises carrées.

(Note du Traducteur.)

de grandes allées qui se coupent à angles droits. Dans un de ces carrés est la maison du gouverneur, qui est un bel et grand édifice, quoiqu'il n'ait que deux étages. On cultive dans le jardin botanique nombre de plantes exotiques d'Europe, de l'Inde, d'Otaïti, et de différentes autres parties du monde. Avant de rendre la colonie aux Anglais, en 1795, les Hollandais détruisirent plusieurs arbres à pain. Lorsque lord Macartney y vint comme gouverneur, il fit replanter le jardin, qui, depuis cette époque, est devenu d'une utilité réelle, en même temps qu'un objet d'ornement pour la ville. A l'autre extrémité de ce jardin se trouve une ménagerie remplie d'animaux de toute espèce. On y voit plusieurs zèbres paissant paisiblement dans les champs avec des autruches si bien apprivoisées, qu'elles se laissent monter par de petits nègres. Nous avons déjà dit que la ville du Cap se trouve adossée à une longue chaîne de montagnes qui se prolongent en forme de croissant. On estime que la hauteur de la montagne de la Table, qui est à peu près au centre, est d'environ quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette montagne prend son nom de la surface plane de son sommet. Au nord, elle fait face à la ville, et s'élève perpendiculairement, ayant une

large excavation au milieu. Une autre ouverture la sépare des deux hautes montagnes du Tigre et de la Tête du Lion, qui forment comme deux ailes à la montagne de la Table. A l'entrée de la ville, du côté de Wineberg, est la montagne du Tigre, ainsi nommée de la quantité de tigres dont elle était autrefois infestée. A droite de la Table est la montagne de la Tête du Lion ou le Pain de Sucre. On regarde ces trois montagnes, qui ont six milles de longueur, comme n'en ayant formé qu'une seule dans l'origine, et comme ayant été séparées par quelque grande convulsion de la nature. La surface entière de la Croupe du Lion offre un aspect agréable de verdure et de fraîcheur. Des maisons et des plantations en couvrent le flanc jusqu'à la baie. Près de cet endroit, les officiers anglais ont un terrain pour les courses de chevaux: celles-ci ont lieu tous les mois; et depuis qu'elles existent, la race des chevaux s'est perfectionnée. Quelque désir que l'on ait de visiter le sommet de la montagne de la Table, personne n'ose s'y aventurer, tant qu'il existe quelques indices de mauvais temps; car elle se couvre tout à coup de nuages si épais, qu'un voyageur ne trouverait peut-être pas son chemin en deux ou trois jours. Les nuages qui annoncent ce changement sont petits et

d'une couleur bleuâtre; aussitôt qu'ils paraissent, ils sont immédiatement suivis du terrible vent de sud-est. Lorsque les Hollandais apercevaient autrefois ces signes précurseurs, ils disaient que le diable allait dîner, et qu'il étendait sa nappe sur la montagne de la Table. Ils fermaient alors leurs portes et leurs fenêtres, et se renfermaient chez eux jusqu'à ce que la tourmente fût passée. La perspective dont on jouit au sommet de la montagne dédommage amplement de la fatigue que l'on éprouve pour y monter.

Quoique le climat du Cap diffère de tout autre, soit en Europe ou en Asie, puisque la température, comme l'année, y est divisée en deux saisons égales, la pluvieuse et la sèche, les Anglais n'en éprouvent pas moins, et plus qu'aucun autre peuple, les effets salutaires, comme nous l'avons déjà fait observer. La saison sèche est de mars à septembre; de manière que l'été commence au Cap quand il finit en Angleterre. Les mois du printemps sont de la fin de septembre au milieu de décembre. Les plus fortes chaleurs sont en janvier et février. L'automne commence vers la fin de mars, et les mois d'hiver sont juin, juillet et août. Les principaux inconvéniens de l'hiver proviennent de brouillards épais, de pluies et

des vents du nord-ouest, qui règnent alors avec une violence extraordinaire. En été, la chaleur, les vents brûlans du sud-est, et le manque de ces ondées rafraîchissantes qui tombent si souvent en Europe, sont d'abord extrêmement incommodes pour les étrangers. Les mois du printemps sont les plus agréables et les plus tempérés, étant également exempts des brouillards humides de l'hiver et de la chaleur excessive de l'été. Pendant cette période, qui dure quatre mois, les habitans se mettent en route pour visiter leurs établissemens et leurs fermes, ou font des excursions pour leur plaisir. L'été, malgré sa sécheresse, fait éclore avec profusion les productions de la terre. Le commencement de l'automne est aussi doux et aussi délicieux que le printemps : la fin seulement en est un peu pluvieuse. On voit souvent des trombes, tant à terre que dans la baie; et des torrens de pluie ont quelquefois fait concevoir des craintes pour la ville basse, à laquelle, en 1799, une trombe causa de grands dommages. Les habitans jugent de l'approche de l'hiver par l'aspect de la montagne de la Table. Il tombe alors d'abondantes pluies, accompagnées d'éclairs et de tonnerre, ce qui n'arrive que rarement dans les autres saisons de l'année ;

et quoiqu'il ne gèle jamais au Cap, on voit de la neige sur le sommet des montagnes hottentotes et ailleurs. L'été s'annonce par un ciel bleu, clair et brillant. Quoique le thermomètre de Farenheit monte ordinairement de 70 à 84 degrés (1), la constante circulation de l'air rend cette température beaucoup plus supportable que celle de quelques parties des Indes orientales. Dans les chaleurs de l'été, les nuits sont toujours douces et rafraîchissantes. Un grand nombre de personnes attaquées de maladies inhérentes au climat des Indes, viennent au Cap rétablir leur santé. Elles y parviennent souvent dans un très-court espace de temps; et elles préfèrent les hivers du Cap à ceux d'Angleterre, qui sont plus humides et plus froids : ajoutons à cela que les maladies d'Europe y sont peu connues. Sous le gouvernement hollandais, et longtemps après l'arrivée des Anglais, il n'y avait au Cap ni auberges, ni hôtels, ni tavernes; mais il n'en résultait aucun inconvénient pour les étrangers, car chaque maison leur était ouverte. Il ne fallait d'autre recomman-

(1) Ce qui correspond à 16 et 23 degrés environ du thermomètre de Réaumur, puisque 9 degrés du thermomètre de Farenheit égalent 4 degrés de celui de Réaumur.

dation, pour y être admis, que d'aller aux Indes ou d'en revenir. Dans ce dernier cas, on était reçu avec le plus grand empressement, parce qu'on vous supposait pour le moins un Nabab, chargé des trésors de l'Orient, et disposé à payer libéralement votre dépense en argent ou en présens. Les officiers anglais, lors de leur première admission dans les maisons hollandaises, furent obligés de se conformer aux heures, aux coutumes et à la manière de vivre des habitans; ce que ceux-ci trouvèrent assez gênant. Les heures de leur repas, leurs mets lourds et gras, la manière de les accommoder, et le vin blanc qu'ils buvaient alors, étaient autant d'obstacles insurmontables à la commensalité entre eux et les Anglais. Toutefois, dès que ces derniers furent définitivement établis, quelques changemens s'introduisirent par degrés, et les Anglais amenèrent les Hollandais à se rapprocher un peu de leurs coutumes; de sorte qu'il y eut un mélange des usages des deux nations dans les heures des repas et dans la manière de préparer les mets. Aussitôt que le gouvernement eut établi des casernes pour les officiers et la garnison, des ordinaires se formèrent, et les Hollandais se virent par là débarrassés de l'extrême inconvénient de se soumettre à un

nouveau genre de vie. Depuis cette époque, a on aussi ouvert des auberges et des cafés. Le meilleur café porte le nom de Club africain. Comme il est particulièrement fréquenté par les officiers, on y est difficilement admis, et la dépense y est très-forte, surtout pour ceux qui boivent des vins d'Europe.

Le pays environnant le Cap offre une grande diversité de sols et de perspectives. Les habitations des Hollandais commencent à sept milles au sud de la ville, sur la même ligne que Wineberg. Quelques-unes d'entre elles sont environnées d'un si grand nombre de petits bâtimens, qu'elles ressemblent à autant de villages. C'est à trois milles avant d'arriver à Wineberg que l'on rencontre le célèbre vignoble de Constance et le village de ce nom, situé au pied d'une colline qui l'abrite des vents du sud-est. Des bosquets d'arbres d'argent (*protea argentea*) qui l'environnent, ajoutent encore à la beauté de ce lieu. Au delà de Constance, et à peu près sur la ligne de Wineberg, on voit un autre joli village nommé *Witte-Boem*.

Les végétaux sont presque les mêmes que ceux que nous avons en Europe. Le nopal ou la poire épineuse, qui nourrit l'insecte dont on tire la cochenille, s'y trouve en abondance.

L'arbre-chou croît à une grande hauteur, sans autres branches qu'une touffe à son sommet; sa tige, lorsqu'elle est cuite, a le goût de nos choux. On y recueille beaucoup de fruits, et ils s'y vendent à bas prix; ils sont reconnus pour être extrêmement sains. Les oranges sont grosses et excellentes. Enfin il y a en profusion des plantins, des citrouilles, des grenades, des goyaves, des melons, des courges ou melons d'eau, des cerises, des fraises, des figues, des pêches, des abricots et des brugnons; mais les pêches sont moins grosses, et ont moins de saveur que celles d'Europe. Les pommes et les patates du Cap sont inférieures aux nôtres; ce que l'on attribue à la manière défectueuse dont on les cultive. Les Hollandais ensemencent de vastes champs de carottes, dont ils se servent pour remplacer l'avoine. On ne trouve pas de foin dans les environs du Cap, et l'on n'y voit ni enclos ni pâturages pour les chevaux.

Le myrte croît spontanément en beaucoup d'endroits, et forme des palissades en s'entrelaçant avec le laurier, le laurier-thym, le géranium, le jasmin, l'hyacinthe, etc. L'arbre d'argent frappe d'abord les regards par la richesse et la couleur de ses feuilles. Cet arbre est à peu près de la hauteur et de la grosseur

de nos peupliers ou de nos pins; mais ses branches s'étendent davantage, et croissent près du sommet. Son bois n'est propre qu'au chauffage, chose dont on manque dans les environs du Cap. Toutefois, comme il y a de très-grandes forêts dans l'intérieur, des mesures ont été prises pour faire venir du bois par mer. Lorsque lord Macartney était au Cap, on découvrit une veine de charbon de terre d'une étendue considérable; mais les embarras résultant d'une conquête nouvelle, et le manque d'ouvriers, firent que l'on n'en exploita qu'une petite quantité; et la mine fut ensuite abandonnée. Les Hollandais cultivent le froment, les légumes, les fruits et les arbres qui n'exigent que peu de soins; mais tout ce qui demande un peu plus de peine est négligé, et l'indolence de ces colons l'emporte même sur leur avarice.

Les bains chauds de ce pays possèdent d'éminentes vertus. Ils sont situés au pied des montagnes noires. Des roseaux, des fleurs et des herbes croissent le long des ruisseaux qui y ont leurs sources. Ces eaux ont une forte odeur métallique; mais leur emploi n'a d'autre inconvénient que de causer un léger malaise dans l'estomac et les intestins. L'un de ces ruisseaux a une odeur extrêmement désa-

gréable, et qui ressemble à celle des eaux de Harrowgate en Angleterre. La pthisie et les affections bilieuses, ainsi que les maux de tête et les spasmes, ont souvent cédé à l'usage de ces bains.

Les animaux qui habitent cette partie du monde sont très-multipliés, et il en est quelques-uns que l'on regarde comme indigènes au Cap. Au nombre des quadrupèdes sauvages sont le lion, l'éléphant, le tigre, le léopard, l'hyène, le loup, le chat-tigre, le chacal, le rhinocéros, le buffle, le cochon sauvage, la girafe et l'hippopotame. Les deux derniers, ainsi que l'éléphant, habitent l'intérieur, de même que le lion, qui ne se montre plus que très-rarement au Cap. Les hyènes et les loups font beaucoup de mal dans le pays. On trouve aussi plusieurs espèces de daims, d'antilopes et de chèvres, connus sous le nom de *spring-bok*, *stein-bok*, *riet-bok*, *duiker-bok*, etc. Celui-ci a été ainsi nommé parce qu'il saute et se précipite dans les buissons, lorsqu'il est poursuivi de près. Il est à peu près de la taille d'un daim, de couleur brune, et a deux longues cornes droites. Le *gries-bok* ressemble davantage à une chèvre; et il est si léger à la course, qu'aucun autre animal ne peut l'atteindre. Le *bouta-bok* et le *harts-*

beest sont extraordinairement gros; on ne les rencontre que dans l'intérieur. Les buffles sont en grand nombre dans le pays des Cafres, et les petits quadrupèdes y sont innombrables. Les singes sont communs; mais les babouins (espèce très-grosse) semblent être la race dominante. Ils sont horriblement laids, dégoûtans et méchans. Il n'y a que peu d'animaux domestiques, surtout de moutons, de chèvres, de bœufs et de chevaux. Les chevaux y ont été transportés de Batavia, de Java et de l'Amérique méridionale. Les chèvres sont très-estimées à cause de leur lait et de leur fécondité. Il y a aussi différentes espèces de bœufs et de vaches. Les bœufs de la grande espèce sont indigènes au Cap; on les distingue par leur grosse tête, leurs longues cornes et la grosseur de leurs sabots. On engraisse pour la table une superbe espèce de petits bœufs; les vaches de cette race donnent une grande quantité de lait. Avant l'arrivée des Anglais, les Hollandais étaient peu au fait de la véritable manière de nourrir leur bétail, dont jusqu'alors ils ne mangeaient ni la tête, ni les pieds, ni les intestins. Le veau était, à cette époque, très-rare au Cap, le mouton composant la principale nourriture des Hollandais et de leurs esclaves. Cet animal y est

beaucoup plus grand qu'en Angleterre, et sa laine ressemble plus à des crins frisés qu'à la toison de nos moutons d'Europe : il ne sert qu'à la nourriture des matelots et des esclaves. Toute sa graisse se trouve concentrée dans sa croupe et dans sa queue. Une de celles-ci pèse ordinairement de neuf à dix-huit livres.

On voit beaucoup de chiens au Cap, et chaque maison hollandaise en nourrit un certain nombre, qui appartiennent en commun au maître et à ses esclaves. Peu de personnes sortent sans être accompagnées d'un ou deux de ces animaux, attendu l'utilité dont ils sont, soit pour prévenir de l'approche des bêtes féroces, pour donner la chasse au gibier, ou pour éloigner les chacals pendant la nuit. En général, ils ont la plus chétive mine, et sont presque sans poil; mais dès que les chacals viennent chercher leur proie dans les parties reculées de la ville, ils commencent à hurler. A ce signal, les chiens de la ville, comme si la chose eût été convenue d'avance, sortent en troupe, et les attaquent aussitôt.

Les cochons, dont les Hollandais font peu de cas, sont très-rares. On trouve dans l'intérieur une espèce de sanglier. Les oiseaux sont très-nombreux. L'aigle, le vautour, le mi-

lan, etc., planent sur les montagnes, et viennent jusqu'auprès de la ville, aider les corbeaux à la débarrasser des animaux morts et des ordures qui s'y accumulent. Les corbeaux s'occupent avec ardeur de cette besogne dans les rues, où l'on ne souffrirait pas qu'on tirât dessus, ni même qu'on les inquiétât. Le paon sauvage est non-seulement plus beau que celui d'Europe, mais il est encore d'un goût exquis. Sa ressemblance avec l'outarde lui a fait donner ce nom par les Anglais. Ceux-ci ont introduit au Cap les lois sur la chasse, et maintenant les habitans sont obligés de se munir d'un port d'armes.

Les perdrix, les faisans, les outardes de différentes espèces abondent dans toute la colonie. On y voit aussi le jongle d'Asie, avec le double éperon, et le pélican. Le flammant se trouve en grand nombre dans les étangs et les marais. Le grenadier est ainsi nommé de la touffe qui orne sa tête. Les tourterelles, les pigeons, les piverts y sont très-multipliés. L'oie d'Égypte, plus petite que la nôtre, se rencontre dans les terres marécageuses, aux environs des champs, et ne fait pas peu de tort aux grains.

Quant aux reptiles et autres animaux venimeux, quoiqu'ils soient nombreux dans

l'intérieur, on en rencontre peu aux environs du Cap, et dans les parties méridionales de la Péninsule. Plus heureux que l'habitant des Indes, celui du Cap jouit d'une parfaite sécurité dans sa maison, et n'y craint point de piqure mortelle. Les crapauds et les grenouilles sont d'une grosseur extraordinaire, et leur coassement est on ne peut plus désagréable, surtout pour les étrangers. On rencontre partout des tortues de terre se traînant sur le sable. Les noirs les grillent, leur enlèvent l'écaille, et les mangent. On en fait d'excellente soupe. Le guana (espèce de lézard), quoique repoussant à la vue, fournit une nourriture délicieuse, aussi tendre et aussi blanche que le poulet, mais plus nutritive; il ressemble à un jeune crocodile. Les moustiques ne sont pas très-incommodes au Cap; mais les mouches le sont beaucoup. La fourmi blanche, communément appelée *ternite*, infeste les champs. Ces insectes construisent des pyramides de terre, de trois à six pieds de hauteur, et si solidement, qu'il faut une pioche pour y pénétrer.

Dans les environs du Cap, les vignes sont encloses de haies de chêne nain, de myrte, de cognassier, et de différens autres arbustes, destinés à les défendre des daims et du bétail, et

à les garantir de la fureur des vents. Les champs y sont aussi divisés en petits espaces, entourés de haïes ; et la vigne est plantée et cultivée dans ces espaces, en rangs ou sillons, comme les pommes de terre et les haricots en Europe. Il n'y en a que d'une ou deux qualités, qu'on laisse croître, et dont le fruit est réservé pour la table des habitans. C'est ordinairement le long des murs que l'on dispose ces ceps, qui forment des abris agréables, ou ombragent les fenêtres et les portiques des maisons. Les vins du Cap sont de différentes qualités, et on leur a donné le nom de *Constance*, de *Muscadet*, de la *Moselle*, de *Madère*, de *Grave* et du *Rhin* ; mais ils sont très-inférieurs aux vins d'Europe ; ce que l'on attribue à la manière dont les Hollandais les font. Le vin du Cap possède une bonne qualité ; c'est d'être laxatif : mais bu constamment et avec quelque excès, il irrite les intestins. Le *Constance*, ce vin délicieux, si estimé en Europe, ne se fait qu'au village qui porte son nom. Deux vignobles le fournissent également, quoiqu'ils produisent du raisin d'une couleur et d'une qualité différentes. Le vignoble appelé *le grand Constance* produit le vin rouge, et *le petit Constance* le blanc. Les grappes de ce canton sont plus grosses, et ont

la pulpe plus succulente et plus charnue que celles de tous les autres. Toutefois, il doit exister d'autres parties du terroir aussi favorables à la culture de la vigne que celui de Constance; mais l'insouciance des habitans leur en a jusqu'à présent fait négliger la recherche.

Outre différentes espèces de vins, les fermiers distillent une quantité considérable d'une liqueur extrêmement forte qu'ils appellent eau-de-vie, et qu'ils vendent ordinairement aux malheureux Hottentots. Elle est si violente, que les Anglais, à leur arrivée au Cap, avaient peine à en boire.

Quoique le Cap produise de l'orge, les Hollandais ne fabriquent que peu de bière, et encore elle est de très-mauvaise qualité. Les liqueurs fermentées que boivent les gens aisés viennent ordinairement d'Europe, et sont par conséquent très-chères.

Il faudra peut-être un grand nombre d'années avant que l'on ait pu introduire quelques améliorations dans les mœurs et les habitudes des paysans hollandais. On les dépeint comme une race d'hommes tout-à-fait différens de ceux qui habitent la partie la plus civilisée de la colonie; et la dissimilitude qui existait entre les Hollandais de la campagne, comme

ou les appelle, et ceux du Cap, a long-temps été évidente. Quoique ces premiers possèdent tout ce qui peut rendre la vie agréable, ils ne jouissent cependant de rien. Le paysan, qui a des bœufs en quantité, en use rarement pour sa nourriture. Le beurre et le lait sont en abondance chez lui, et il n'y touche qu'avec réserve, de même qu'au vin, qui est à si bon marché, et qui se fait dans presque toutes les fermes. Sa maison est chétive et incommode; les chambres en sont sales et remplies de fumée; les murs couverts d'araignées d'une énorme grosseur. Une vieille table, deux ou trois mauvaises chaises, quelques assiettes et ustensiles de cuisine, et un ou deux grands coffres, forment en général la totalité de son mobilier. Du pain et des légumes d'une assez mauvaise qualité, accommodés sans de la graisse de mouton, composent son repas habituel; et lorsqu'il mange de la viande, c'est toujours du mouton nageant de même dans la graisse, et en très-grande quantité. Fumer toute la matinée et dormir après dîner, constitue la félicité du paysan; car il ne travaille point, et ce sont ses esclaves et les Hottentots gagés, qui cultivent ses champs: aussi meurt-il de bonne heure, enlevé par une hydropisie ou par quelque

autre maladie fruit de son indolence et de sa gloutonnerie. Les femmes mènent aussi une vie nonchalante et sans soucis. Après s'être régalée d'une tasse de thé à son déjeuner, une maîtresse de maison s'étend sur une chaise, dans un coin, et attend là le repas suivant. Rien autour d'elle n'annonce la propreté naturelle au sexe. Un vêtement ample et grossier, passé sur ses épaules, laisse souvent apercevoir plusieurs parties de son corps. Ces femmes ont rarement de la beauté. En général elles vont nu-pieds, et elles se les font laver indifféremment par les esclaves mâles ou femelles; elles n'éprouvent même aucun scrupule de faire cette partie de leur toilette devant les étrangers. Aucun amusement ne varie leur existence, dont les jours sont marqués par la même uniformité. On voit souvent huit ou neuf enfans, tous nés à un an d'intervalle l'un de l'autre, venir joindre aux autres tracassas du ménage leurs insultantes criailleries, toujours dirigées contre les esclaves; car la première chose qu'on leur apprend c'est leur supériorité sur ces infortunés Africains.

Les hommes sont lourds, fortement constitués, moroses, et en général fort ignoraus. Ils affectent cependant un grand zèle pour la religion, quoiqu'il y en ait peu qui aient la

moindre idée d'éducation; ils chantent continuellement des hymnes et des psaumes, et font régulièrement une longue prière avant chacun de leurs repas. Quelques villages, il est vrai, ont un maître d'école; mais cet homme est obligé de travailler aussi-bien que d'enseigner, et sa principale occupation est de tenir leurs petits comptes et d'écrire leurs lettres. L'éducation de leurs enfans et celle de leurs esclaves est à peu près la même; car elle consiste, pour les uns comme pour les autres, à apprendre à faire claquer un fouet, à conduire un chariot, à tirer un coup de fusil, et quelquefois à lire et écrire. L'avarice de ces paysans est telle qu'elle trompesouvent leurs vues. Imaginerait-on, par exemple, que, dans le désir de faire du beurre pour se procurer de l'argent comptant, ils ne laissent pas à leurs veaux le temps d'engraisser. Tout étranger qui serait à même d'observer les innombrables avantages que possède cette colonie, et les moyens sans nombre que la nature offre à ses habitans pour devenir opulens et heureux, ne peut qu'éprouver un regret, celui de voir une portion si fertile du globe entre les mains d'hommes si peu en état d'en apprécier la valeur! Quoi qu'il en soit, les mesures prises aujourd'hui par le gouvernement anglais font

présumer qu'un autre ordre de choses ne tardera pas à s'introduire dans la colonie. Déjà même le transport par eau des denrées, auquel le gouvernement hollandais s'était constamment opposé, a reçu une certaine extension sous les Anglais. Le beurre, le grain et le vin étaient, avant cette époque, beaucoup plus chers qu'ils ne le sont aujourd'hui, par la raison que ces objets étaient apportées à la ville dans des voitures, au lieu d'y être transportées par des barques. D'après le système suivi alors, les planteurs étaient dans la nécessité de racheter une partie de leurs bois, que l'on façonnait au Cap en douves, en pièces de charonnage, etc. ; ainsi que de les faire conduire et de les ramener de cette ville pour les faire ferrer. Aujourd'hui tous ces objets se font par des ouvriers répartis dans le pays, au grand avantage des uns et des autres. Des fabriques, dont le besoin se faisait vivement sentir, vont maintenant être établies dans le voisinage des lieux de marché; et la laine que l'on était dans l'habitude de jeter ou de donner aux esclaves et aux Hottentots, sera convertie en draps grossiers, en couvertures et en bas, qui serviront à vêtir les planteurs et leurs gens. Le chanvre, qui croît en abondance, servira aussi à faire des

toiles à voile, des cordages, etc. Outre le prix exorbitant des objets de cette nature que les habitans tiraient du dehors, ils éviteront, par le nouvel ordre de choses, les droits onéreux que le gouvernement avait imposés dessus. Quoique la laine de ce pays soit très-inférieure à celle d'Angleterre, les habitans n'en seront pas moins beaucoup mieux vêtus qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent. Par exemple, on a souvent vu un fermier, possesseur d'un troupeau de deux à trois mille brebis, n'avoir pour tout vêtement qu'une culotte, et un pourpoint de cuir mal tanné, aussi désagréable à la vue qu'à l'odorat; et quelquefois des enfans, et même des jeunes gens qu'on laissait aller nus, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à joindre ensemble quelques-unes de ces peaux, et à en former une espèce de vêtement. Les fermiers et leurs gens étaient obligés de faire eux-mêmes leurs souliers, leurs chaises, leurs tables, leurs lits, leurs coffres, etc., lesquels en méritaient à peine le nom, tant leur forme était grossière. Les Anglais ont aussi introduit parmi eux l'usage de la faïence, au lieu des écuelles de bois dont ils se servaient auparavant. La majeure partie de la faïence, que jusque-là ils avaient tirée du Cap, se trouvait cassée dans les voitures qui la transportaient,

avant d'être arrivée à sa destination. Il paraît également, attendu la grande quantité de vers à soie que le climat permet d'élever, qu'il sera possible d'établir avant peu des manufactures de soie.

La conduite barbare des paysans ou fermiers hollandais envers les Hottentots et les Cafres a fréquemment appelé l'attention du gouvernement britannique. Dans le voisinage de Graaf-Reynet, ces paysans, qui avaient déjà manifesté un esprit de révolte envers leur propre gouvernement avant l'arrivée des Anglais, furent aussi cause des troubles survenus à l'époque où lord Macartney était gouverneur du Cap, et dans les premiers temps du gouvernement de sir Georges Young. Après avoir, par leurs empiètemens successifs, chassé les naturels d'un lieu à un autre, ils réussirent enfin à les rejeter tout-à-fait dans les parties incultes du pays. Ce fut en vain que ces infortunés portèrent leurs plaintes au Cap. Ces paysans hautains, se trouvant très-éloignés du siège du gouvernement, méprisèrent son autorité et se firent un jeu de ses ordres. Toutefois lord Macartney n'était pas homme à transiger avec eux. Il cantonna dans leur district un corps de troupes qui réussirent, non sans quelques peines, à les mettre à la raison.

La haine que ces paysans en conçurent contre le gouvernement anglais fut extrême, et ils eurent même l'adresse, pendant quelque temps, d'exciter les malheureux Hottentots et les Cafres à la révolte. Graaf-Reynet possède des avantages qui, utilisés avec discernement, seront très-profitables. Ce district peut non-seulement approvisionner le Cap, mais encore les vaisseaux qui y touchent. L'établissement que la compagnie hollandaise des Indes orientales avait formé des deux côtés du Cap de Bonne-Espérance, quoique originairement circonscrit dans un petit espace, c'est-à-dire dans l'isthme ou la péninsule, où sont situées les deux grandes baies de la Table et de False-Bay, s'est accru par degrés au point de s'étendre à plus de cent soixante lieues de l'est à l'ouest, et à près de cent du nord au sud. En mettant le pied dans ce pays (en 1650), les Hollandais y firent d'abord quelques acquisitions de territoire. M. Van Riebeck, chirurgien d'un de leurs vaisseaux, fut le premier qui en eut l'idée, dans le but vraiment patriotique d'être utile à son pays. Ayant remarqué les havres excellens qui se trouvent à l'extrémité méridionale du Cap, il obtint des indigènes la concession des territoires contigus, en échange de quelques marchandises

s'élevant à peine à la modique somme de quatre mille livres sterling. Le gouvernement hollandais crut devoir ratifier les acquisitions de M. Van Riebeck, et il lui accorda la faculté de trafiquer avec les naturels, et de coloniser le Cap. Les Hottentots, d'un caractère doux et paisible, furent d'abord très-satisfaits de leurs nouveaux hôtes : mais insensiblement ceux-ci les réduisirent à la servitude, et les employèrent à garder leurs troupeaux et à cultiver leurs terres. Le Cap, lorsque les Hollandais y arrivèrent, offrait tous les élémens nécessaires pour devenir une colonie peuplée et florissante; et quoique les terrains les plus fertiles semblassent, pour ainsi dire, perdus au milieu des montagnes environnantes et de déserts arides et sablonneux, la fertilité des vallées dut bientôt convaincre les Colons que l'on parviendrait facilement à y naturaliser toutes les productions des autres parties du monde. Cependant il ne paraît pas que les Hollandais aient apprécié d'abord ces avantages. Le côté oriental du promontoire et les districts de l'intérieur sont les plus riches et les plus susceptibles de culture. La nature peu favorable du terroir, dans les parties du sud-ouest, se trouve grandement compensée par les golfes de la Table et de la False-Bay;

mais il était de la politique des Hollandais, dans l'intérêt de leur compagnie des Indes, de ne rien faire pour la prospérité du Cap. Ils défendirent même aux Colons de leurs autres possessions de s'établir, sous aucun prétexte, dans cette colonie. Par les mêmes motifs de jalousie, la compagnie des Indes paralysa la découverte et les travaux des mines, soit de cuivre ou de fer natif.

Du moment où cette compagnie eut perdu son influence et son pouvoir, le Cap se trouva sous la surveillance du gouvernement de Batavia, et fut, comme de raison, regardé comme faisant partie des possessions des états de Hollande. La population et l'industrie reçurent dès lors quelque accroissement; mais depuis que la colonie est entre les mains des Anglais, les choses ont pris une toute autre face. L'esclavage a été en grande partie aboli, et le peuple, régi par des lois justes et protectrices, perd peu à peu son indolence. Il est vrai que ceux des habitans qui, aux termes de la dernière capitulation, avaient des esclaves, les conservèrent; mais, à compter de ce jour, il ne leur a pas été permis d'en augmenter le nombre.

CHAPITRE III.

Second voyage de M. Barrow dans l'intérieur. — Missionnaires. — Paysans vagabonds. — La Rivière-Orange. — Les Boschismans. — Missionnaires moraves. — Pays de Boushuana. — Ville capitale de Litakou. — Liberté et esclavage. — Les Barrolous.

M. BARROW a fait, en 1799, un premier voyage du Cap dans l'intérieur de l'Afrique, dont la relation a été publiée. Son second voyage, quoique moins circonstancié, n'en est pas moins intéressant pour l'observateur. Il partit du Cap en octobre 1801, d'après les ordres du gouverneur anglais, qui désirait savoir s'il serait possible de se procurer une augmentation de bétail, devenue nécessaire à la colonie. Outre M. Somerville, chirurgien de la garnison, et M. Trutter, un des membres du tribunal du Cap, la caravane se composait d'un dessinateur, d'un secrétaire, de plusieurs paysans hollandais, de vingt-quatre Hottentots, et de quatre esclaves.

Se dirigeant au nord-est vers le pays des Boschismans, ils rencontrèrent de temps à autre quelques individus isolés, appartenans

à cette peuplade malheureuse. Tous étaient dans le dernier dénûment, et sollicitaient quelques vivres des voyageurs. Ceux-ci traversèrent cet espace aride pour se rendre à la Rivière-Orange. Leur route, peu fertile en incidents, ne fut égayée que par des anecdotes sur les lions et les éléphants qui habitent ces cantons, et par le récit des aventures périlleuses arrivées à différentes époques aux Colons du voisinage, dans leurs rencontres avec ces hôtes du désert. Ils trouvèrent fréquemment aussi des Hollandais errans çà et là, et cherchant quelques lieux propres à s'établir.

Les voyageurs ne furent pas peu surpris de rencontrer un paysan hollandais nommé Kok, qui, avec son chariot, sa famille, ses esclaves, ses Hottentots et son bétail, voyageait à petites journées de la Rivière-Orange aux confins de la colonie. L'éloignement qu'ont ces individus à s'établir dans un lieu fixe, et à se soumettre à un genre de vie régulier, est très-remarquable. Parcourir les déserts de l'Afrique, tourmenter et détruire les naturels sans défense, se repaître de la chasse de ses Hottentots, dormir et passer ses jours dans son chariot, était pour ce Hollandais le bonheur le plus grand qu'il ambitionnât. La paresse et la gourmandise, la salubrité du climat et l'ac-



Napoli. Hollandais ces environs du cap de Bonne-Espérance.

tion de l'air auquel ils sont constamment exposés, leur font atteindre ordinairement une excessive corpulence.

Après avoir traversé la Rivière-Orange, que la jonction de ses deux bras, de trois cents toises chacun, rend d'une largeur extraordinaire pour l'étendue de son cours, les voyageurs entrèrent, sur la rive opposée, dans le pays de Kora, habité par une nombreuse peuplade de Hottentots, riches et heureux, en comparaison des Boschismans qu'ils avaient rencontrés dans le désert. Ils ont des habitations fixes, et possèdent de l'eau en abondance. Ils sont moins malpropres que ceux de leur caste qui habitent plus près du Cap, et n'ont pas, comme eux, la figure barbouillée de graisse. Leurs traits sont aussi plus agréables, et ils sont doués de plus d'activité et d'industrie. Ne pratiquant aucun genre d'agriculture, ils vivent entièrement du produit de leurs troupeaux et de quelques fruits sauvages. Les ornemens métalliques dont ils se parent leur viennent des Cafres.

En poursuivant leur route au travers du Kora, nos voyageurs rencontrèrent plusieurs missionnaires, entre autres M. Edwards et sa famille, et M. Kicherer, envoyé par la société africaine de Londres. Au rapport de celui-ci,

les naturels « prennent peu de soin de leurs enfans ; ils ne les corrigent jamais que dans des accès de colère, et alors leur sévérité est extrême. Dans les querelles entre le père et la mère, ou entre les différentes femmes d'un même mari, la partie battue ne manque jamais d'assouvir sa vengeance sur l'enfant de celle qui est victorieuse, au risque même de la vie. Dans beaucoup de circonstances, les Boschismans tuent leurs enfans sans aucun remords ; comme par exemple, lorsqu'ils sont contrefaits, dans un pressant besoin de nourriture, quand le père de l'enfant a abandonné sa mère, ou bien enfin lorsqu'ils sont forcés de fuir devant les paysans hollandais ou d'autres ennemis. Dans ce cas, ils les étranglent, les jettent dans le désert, ou les ensevelissent vivans. Souvent aussi ils abandonnent leurs parens âgés, qu'ils laissent avec une petite quantité de vivres et un œuf d'autruche rempli d'eau. Aussitôt que cette petite provision est finie, les malheureux délaissés périssent de faim, ou deviennent la proie des bêtes féroces. »

M. Kicherer a poussé la crédulité au point d'avancer que parmi ces peuples on voit souvent un père « jeter son enfant au lion affamé qui s'arrête en rugissant devant sa hutte, et y reste jusqu'à ce qu'on lui ait fait une offrande

de prix.» Sans s'arrêter à ce conte absurde, il est évident, par ce que nous avons rapporté plus haut, que leur principal motif, et peut-être le seul qu'ils aient pour détruire et abandonner ainsi les malades, les enfans et les vieillards, provient de leur extrême misère. Sans vêtement pour se garantir contre les intempéries de l'air, sans aucun autre bien que son arc et ses flèches, le Boschisman vit au jour le jour de ce que la chasse lui procure, de quelques racines que le terrain stérile produit en petite quantité, d'œufs de fourmis et de larves de sauterelles. Lorsque ces ressources lui manquent, il se regarde comme heureux de trouver des crapauds, des souris, des serpens et des lézards. Satisfaire les besoins de son estomac est son premier objet; et lorsque parfois celui-là se trouve rempli, il jouit alors de quelques momens d'un bonheur qui se manifeste par une gaieté d'esprit assez semblable à un commencement d'ivresse, ou qui le plonge dans un profond sommeil. Il n'est point étonnant qu'un tel peuple voue à la mort les enfans et les vieillards. Si la crainte de tomber dans la pauvreté et la misère paraissent suffisans pour pousser à l'infanticide un peuple aussi civilisé que les Chinois, est-il surprenant qu'une condition cent fois plus malheureuse encore produise

un effet semblable sur les sauvages Boschismans. La nature humaine est la même partout. Lorsque les missionnaires moraves pénétrèrent d'abord dans le Labrador, la coutume barbare de mettre à mort les veuves et les orphelins existait déjà parmi les naturels, et c'était cependant par des motifs d'humanité. C'est là que le système des missionnaires moraves parut à nos voyageurs supérieur à celui de tous les autres missionnaires chrétiens. Au lieu d'encourager les inclinations vagabondes des indigènes, ils firent tout pour les amener à se fixer; au lieu de discourir sur le sens mystique de l'Écriture-Sainte, ils cherchèrent à leur faire contracter des habitudes d'ordre; au lieu de bâtir une église, ils construisirent un magasin. Ce magasin commun fut divisé en autant de compartimens qu'il y avait de familles, plus, une partie destinée à l'usage seul des veuves et des orphelins; et leur ayant appris à saler et à sécher le poisson dont ils pêchaient une immense quantité pendant l'été, il fut réuni dans le dépôt général et réservé pour l'hiver long et rigoureux qui règne dans ces climats, peu favorisés de la nature, après en avoir prélevé la dixième partie pour les veuves et les orphelins. Leurs travaux furent couronnés du plus heureux

succès. C'est ainsi, dit M. Barrow, que « la société morave est parvenue à métamorphoser les habitans du Labrador en citoyens utiles et en bons chrétiens, tandis que la société d'Afrique n'a pas retiré un seul Boschisman de l'état sauvage et déplorable où ses zélés missionnaires les ont trouvés. »

Du Kora, nos voyageurs, se dirigeant au nord-est, entrèrent dans le pays des Boushuanas ou Briquas, comme les appellent quelques tribus voisines. La première chose qui les frappa en entrant dans ce district, ce fut son extrême fertilité, l'abondance des plantes utiles, les excellentes sources d'eau et la quantité de gibier qui s'y trouvent. Ils arrivèrent bientôt à la capitale appelée *Litakou*, où réside le roi, qui les reçut avec beaucoup d'hospitalité et leur donna les plus grands témoignages de bienveillance. La ville contient environ deux mille cinq cents maisons et plus de douze mille habitans. Les maisons ne sont point disposées régulièrement. Elles sont de forme circulaire, couvertes en roseaux, avec assez d'élégance, et entourées d'une palissade. Elles se composent de plusieurs pièces pour les différentes branches de la famille, qui vivent séparément ; et pour avoir de l'ombre, on les a élevées sous de grands mimosas, dont les

feuilles et les branches sont soigneusement conservées. Les habitans vivent en majeure partie du produit de la chasse et du lait de leurs troupeaux : ils cultivent aussi une assez grande quantité de grain. Le travail que nécessite cette culture paraît être en partie, sinon entièrement laissé aux femmes. L'occupation des hommes est la chasse, le soin de leur bétail et la préparation des peaux destinées à faire les vêtemens. On pourra juger du degré de civilisation auquel cette nation est parvenue, par ce que nous allons rapporter de sa manière de vivre. Les Boushuanas ne se contentent pas des choses nécessaires à la vie, que l'agriculture, leurs troupeaux et la chasse leur procurent en abondance : leurs manteaux de peaux pour l'hiver, outre qu'ils sont doux, flexibles et chauds, sont souvent bordés de fourrures de chat-tigre, de viverras, et d'autres petits animaux. Lorsqu'ils quittent leurs vêtemens d'été, ils s'exposent rarement aux rayons du soleil sans se munir d'un large parasol, fait de plumes d'autruche, fixées au bout d'un bâton. Ils varient leur manière de préparer leurs différens alimens. Ils grillent et rôtissent ou font bouillir la viande ; mais ils se bornent à concasser leur grain et à le faire bouillir avec du lait. Parmi les objets propres à flatter les

sens, le tabac tient chez eux le premier rang. Hommes et femmes aiment passionnément à aspirer la fumée de cette plante narcotique au travers de l'eau. Ils en remplissent à cet effet une corne de vache ou d'élan, à laquelle est ajusté le tuyau de leur pipe. Ils n'aiment pas moins à priser. La poudre dont ils font usage se compose d'une variété de plantes stimulantes séchées et réduites en poudre, qu'ils mêlent ordinairement avec des cendres de bois. Ils prennent une certaine quantité de ce mélange dans la paume de la main, et se l'introduisent dans les narines à travers une plume ou un roseau, jusqu'à ce que les larmes leur viennent aux yeux. On voit des enfans de quatre et cinq ans faire aussi usage de cette poudre. Ils ornent avec soin leur corps de peintures faites avec de la terre de pipe ou de l'ocre rouge. Ils coupent quelquefois leurs cheveux d'une manière singulière, laissant une longue touffe sur le haut de la tête, d'où ils font pendre une queue de lièvre ou une vessie gonflée de cet animal ou de quelque autre, et ajoutent à cela de chaque côté de la tête, des ailes de grue de Numidie. Un morceau de cuivre triangulaire pend presque toujours à l'une de leurs oreilles, et des dents et des défenses de lions et de léopards leur servent de colliers. Outre ces

dépouilles de la chasse, les hommes s'ornent encore la partie supérieure des bras d'anneaux d'ivoire. Les femmes se ceignent les jambes et les bras de courroies de cuir, quelquefois unies et quelquefois ornées de morceaux de cuivre. Chaque homme a, suspendu au cou, et renfermé dans une gaine, un couteau dont la lame a ordinairement environ six pouces de long sur un de large; il est coupant des deux côtés et arrondi du bout : sa poignée est de bois ou d'ivoire, et, dans ce dernier cas, elle est taillée en forme de trompe d'éléphant. Nos voyageurs avaient apporté une grande quantité de couteaux communs pour trafiquer; mais les Boushuanas, en firent peu de cas, observant que les leurs valaient au moins le double, puisqu'ils coupaient des deux côtés, tandis que ceux de la nation blanche n'avaient qu'un seul tranchant. Le couteau est, en effet, un instrument si utile aux peuples qui vivent de chasse et de racines, qu'il doit être regardé comme un objet de première nécessité, et estimé en conséquence. La richesse d'un Boushuana se calcule d'après la quantité de bétail, de couteaux et de cauris (coquillage univalve) qu'il possède; ces objets servent de monnaie courante à Litakou.

Le gouvernement de Litakou est patriarcal.

Le chef ou roi a pleine autorité sur la tribu qu'il gouverne. Il nomme son successeur, et dans les occasions importantes, il consulte les anciens, qui lui donnent leur avis, et lui font part des vœux de ses sujets. Ces peuples paraissent n'avoir aucun système religieux, ni aucun culte public. A peine même a-t-on pu découvrir parmi eux quelques traces de religion, quoiqu'ils circoncisent leurs enfans mâles et dansent en cercle durant toute la nuit de la nouvelle lune; car on peut attribuer ces différentes coutumes à d'autres causes qu'à des motifs religieux. M. Barrow remarque qu'il doit être consolant pour ceux qui depuis longtemps emploient leur éloquence et leur crédit à améliorer le sort des Africains, de savoir qu'il se trouve dans la malheureuse Afrique des peuplades semblables à celles qu'il nous a fait connaître. L'existence de ces tribus libres et heureuses fournit la meilleure réfutation d'une opinion adroitement répandue et malheureusement trop accréditée en Europe, que l'esclavage est le lot inévitable de l'habitant de l'Afrique; et qu'il continuerait de subsister lors même que les Européens cesseraient leur honteux trafic d'esclaves. Une telle opinion, émise pour justifier ce commerce criminel, est aussi fondée que ce que répondit ce paysan

hollandais au gouverneur Jansen, qui lui reprochait sa cruauté envers les Hottentots : « qu'il ne pouvait y avoir de crime à maltraiter ces païens, dont les femmes portaient évidemment sur elles le signe de la réprobation de Dieu. » Cependant, ce qu'il y a de certain, c'est que dans aucune des tribus qui sont dispersées depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'aux dernières limites de nos découvertes dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, nul individu, depuis le sauvage et malheureux Boschisman jusqu'au Boushuana plus civilisé, n'a la plus légère idée de l'état d'esclavage. On les a trouvés, au contraire, dans la pleine et entière jouissance d'une liberté illimitée. Ces peuples n'usent pas même de contrainte pour obliger un de leurs membres à rester dans la horde à laquelle il appartient; il est toujours libre d'adopter la société qui lui convient le mieux. Même en guerre, le seul butin que l'on s'approprie, c'est le bétail de l'ennemi.

On ne sait pas encore jusqu'où se prolonge, au nord, la partie habitée par les tribus cafres libres. Mais on peut malheureusement supposer qu'elle ne s'étend pas très-loin; car il paraît que les marchands d'esclaves portugais sont enfin parvenus à établir une communication

directe à travers le continent, depuis Mosambique jusqu'à leurs établissemens de Congo et de Loango, sur la côte opposée; d'où l'on doit inférer que la ligne d'esclavage s'étend au moins jusqu'au 20^e degré sud de la côte orientale, et au 15^e ou 16^e degré de l'occidentale. Il est probable cependant que, dans les parties centrales de l'Afrique méridionale, le sol de la liberté se prolonge bien au delà des parallèles où l'esclavage subsistent sur les côtes. D'après ce que nous avons dit plus haut, les Barrolous ne peuvent pas être placés au sud du tropique du Capricorne; et il n'est guère présumable qu'une nation qui a fait d'aussi grands progrès dans la civilisation, soit tout-à-fait limitrophe d'un peuple d'esclaves. Ainsi, quoique Soffala, Mosambique, Quiloa et Mélinda, sur la côte orientale; Congo, Loango, Benguela et Angola sur la côte occidentale, soient condamnés à toutes les horreurs de l'esclavage, il est néanmoins possible que les Biris et les Baroras indiqués sur les cartes, comme habitant le centre du Continent, soient des peuples libres et heureux comme les Boushuanas et les Barrolous. Les Boushuanas s'étendent à l'est jusqu'à la baie de Goa, où les Portugais ont tenté en vain d'introduire parmi eux leur infâme com-

merce. Heureusement pour les Cafres que ni les Portugais ni les paysans du Cap n'ont pu parvenir à leur persuader qu'une espèce d'hommes soit destinée à être vendue comme du bétail, pour le plaisir et le profit d'une autre.

On jugera par ce qui suit des progrès de la civilisation chez les Barrolous. Après avoir résidé quelque temps à Likatou, nos voyageurs firent une tournée dans différents districts du pays, et passèrent par un grand nombre de villes. Partout ils trouvèrent le même peuple, simple, traitable et heureux. Mais on doit vivement regretter qu'ils se soient laissé détourner du projet qu'ils avaient de pénétrer dans le pays des Barrolous, situé au nord des Boushuanas. Ils s'y déterminèrent par les conseils du roi de Litakou, qui, en les leur donnant, paraît avoir été guidé par des motifs de politique. Lorsqu'il fut trop tard pour revenir sur leurs pas, ils s'aperçurent qu'ils avaient été trompés, et que les Barrolous étaient les plus hospitaliers et les plus civilisés de toutes les tribus africaines, et infiniment plus nombreux, plus riches et plus industriels que les Boushuanas. Ils apprirent qu'ils avaient fait de très-grands progrès dans les arts; qu'ils se servaient de fourneaux pour fondre le cuivre

et le fer; qu'ils sculptaient artistement le bois et l'ivoire, et que leur ville capitale était si étendue, qu'il fallait un jour entier pour la traverser. Mais tous ces renseignemens furent trop tardifs, sans quoi les voyageurs anglais n'auraient certainement pas manqué de visiter cette contrée, de laquelle ils ne s'étaient trouvés qu'à deux journées de marche.

Ils revinrent au Cap vers le milieu d'avril 1809, à peu près par la même route qu'ils avaient suivie en s'en éloignant, après une absence de plus de six mois, et sans avoir éprouvé d'accidens.

CHAPITRE IV.

Voyage du professeur Lichtenstein. — Conducteurs de chariots. — Vallée de Berg. — Rivière de l'Éléphant. — Physionomie des Boschismans. — Antruches. — Phénomène. — Établissement morave. — Grande rivière des Poissons. — Langue des Cafres. — Les Kousas. — Terrain fertile. — Manière de faire la guerre. — Bethelsdorf. — M. Van der Kamp. — Maison d'un paysan hollandais.

AVANT de donner l'extrait du voyage du professeur Lichtenstein et de ses amis, qui, de même que M. Barrow, firent choix de l'Afrique méridionale pour le théâtre de leurs excursions, il est nécessaire de remarquer qu'après la restitution du Cap aux Hollandais, lors de la paix d'Amiens, le gouvernement jugea à propos que le commissaire général de Mist fit une tournée dans l'intérieur de la colonie. Il partit en conséquence en 1803. La caravane se composait de dix-huit personnes, au nombre desquelles étaient la fille du commissaire et une de ses amies du Cap; le professeur Lichtenstein et son élève, fils aîné du général Jansen.

Ils se mirent en route le 9 septembre, qui,

sous le rapport de la température, répond au même quantième du mois d'avril dans notre hémisphère.

Ils dirigèrent leur route au nord le long de la côte occidentale. De là ils devaient, marchant au sud-est, vers l'intérieur, pénétrer jusqu'aux limites orientales de la colonie, éloignées de plus de cent soixante-six lieues. Cette ligne est presque la plus longue, et une des plus intéressantes à parcourir de toute la colonie.

On voyage dans ce pays sur des chariots tirés par des bœufs; et l'adresse que déploient ceux qui les mènent fournit un exemple de ce que peuvent la pratique et la nécessité dans certains cas. Toute la dextérité de nos cochers européens disparaît devant celle des Colons africains. On les voit guidant au grand trot, et même au galop, un attelage de huit bœufs, éviter avec la plus grande dextérité les ornières et les pierres qui peuvent se trouver sur leur chemin.

La route suivie par nos voyageurs les conduisit le long du rivage de la baie de Saldarha (la plus belle et la plus grande de l'Afrique méridionale), au côté occidental du promontoire. On peut se faire une idée de l'immense étendue des fermes solitaires de ce pays, par

celle où le commissaire s'arrêta, et qui est située sur le bord du Berg-Rivier (rivière de la Montagne). « Nous trouvâmes, dit M. Lichstenstein, l'habitation de M. Laubscher d'une assez médiocre apparence au dehors, mais agréablement disposée au dedans. Le nombre et la grandeur des bâtimens prouvait d'ailleurs que notre hôte n'était pas un homme d'une fortune médiocre. Sa maison était une espèce de demeure patriarcale, qui renfermait quatre-vingts chevaux, six cent quatre-vingt-dix têtes de bêtes à cornes, deux mille quatre cent soixante-dix moutons, avec une immense quantité de volaille de toute espèce. Sa famille, ses domestiques, ses Hottentots et ses esclaves s'élevaient en tout à cent cinq individus, qui tiraient leur subsistance de la ferme. Il est bon d'observer que tous les ouvrages mécaniques nécessaires à son exploitation étaient exécutés par les esclaves, dans les ateliers en tout genre, dont le bâtiment principal était environné. On juge aisément de l'impossibilité que le maître d'une telle maison, qui a une surveillance immense à exercer, puisse mener la vie indolente attribuée par quelques auteurs à tous les Colons africains. Ici M. Lichstenstein accuse M. Barrow d'être injuste à leur égard, surtout lorsqu'il les taxe

de mollesse et d'insouciance. «Je ne pouvais m'empêcher, dit-il, de me demander chaque jour à moi-même, si ces hommes étaient bien les mêmes que quelques voyageurs dépeignent comme des barbares plus qu'à demi sauvages, tant je trouvais leurs relations en contradiction avec ce que je voyais.»

L'aspect du côté occidental du promontoire, d'après les formes fantastiques imprimées par la main du temps aux rochers de pierre à sablon, est singulier. A son entrée dans la vallée de Berg, la caravane entière se sentit saisie d'une vive admiration à la vue des objets qui s'offrirent à tous les regards. Après avoir franchi un ravin, la grandeur et la hardiesse de cette scène excita leur étonnement au dernier degré. Des masses énormes de pierre à sablon, accumulées les unes sur les autres, s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Elles suivent une direction à peu près parallèle du nord au sud, tandis que çà et là leur régularité est interrompue par des masses détachées, dont les excavations étaient couvertes de plantes qui semblaient presque prendre naissance sur le roc même. Quoique ces rochers, qui sont à peu près perpendiculaires, bravent depuis des milliers d'années les ravages du temps, ils semblent cependant menacer de leur chute

prochaine, et l'effroi qu'ils inspirent fut partagé par nos voyageurs. Le chemin qui conduit au travers de ce ravin monte constamment. Parvenus au sommet, ils crurent, en jetant les yeux derrière eux, voir à leurs pieds les débris d'un autre monde. M. Barrow fait aussi mention de la dissolution de ces rochers, qui paraissent être dans le même état tout le long de la côte occidentale de l'Afrique méridionale; et il a remarqué qu'ils offrent fréquemment quelque ressemblance avec les châteaux forts du moyen âge. M. Bouger a également reconnu une longue chaîne de rochers du même genre sur la pente occidentale des Andes.

En sortant du ravin, la caravane arriva sur les bords de la rivière de l'Éléphant, qui, de même que celle de Berg, coule d'abord au nord, puis un peu à l'ouest, tourne ensuite tout-à-fait à l'ouest, et se jette enfin dans la mer. Elle avait environ deux pieds de profondeur et cent de largeur dans l'endroit où ils la traversèrent. Une chaîne de montagnes s'étend à plusieurs milles dans une direction parallèle à celle de la côte. Ils en trouvèrent la montée d'un accès difficile, et leur route fut souvent obstruée par de très-gros blocs d'ardoise, qui remplace ici la pierre à sablon.

Les voyageurs, s'étant éloignés de leurs chariots au milieu de ces montagnes, s'égarèrent et furent, pendant trente-six heures, privés de toute espèce d'alimens. Exposés pendant le jour aux rayons d'un soleil brûlant, au milieu d'un immense désert, ils passèrent la nuit sur les bords de la rivière de Doorn, dans un endroit infesté de scorpions, comme ils l'apprirent ensuite. Ils n'en éprouvèrent toutefois aucun mal; ce qu'il faut vraisemblablement attribuer à l'extrême intensité du froid, qui étant descendu à trois degrés au-dessous de zéro, au thermomètre de Réaumur, retint les scorpions dans leurs trous. A cette occasion, M. Lichtenstein se plaît à rendre justice aux dames de l'expédition, dont le courage fut au-dessus de tous les dangers, et qui, au milieu des fatigues et des contrariétés qu'elles devaient nécessairement éprouver chaque jour, dans un voyage de plusieurs mois, ne se laissèrent cependant pas abattre un seul instant. Le point le plus septentrional où ils pénétrèrent fut dans le district de Hantam, au bord d'une petite rivière de ce nom, qui coule à l'ouest et se jette dans la rivière de l'Éléphant, à l'endroit où celle-ci se dirige à l'ouest, et va aussi se jeter dans l'Océan. On trouve dans cet endroit de très-bonnes sources. Les

habitans ont plus d'activité et moins d'embonpoint que dans les parties méridionales. Cette différence provient sans doute de la température moins chaude du climat.

Aussitôt leur arrivée dans ce quartier, plusieurs familles du voisinage se présentèrent, les unes en chariot, les autres à cheval, attirées par la curiosité, et surtout par le désir de voir le commissaire général. Chacun apporta pour sa table soit du gibier, soit quelques autres objets de provisions, qui furent acceptés avec autant de reconnaissance qu'ils étaient offerts avec politesse. Les voyageurs furent surpris de trouver tant d'urbanité et de savoir-vivre chez un peuple habitant une contrée aussi éloignée du chef-lieu de la colonie. Ce qui leur plut davantage encore dans ces bons habitans, ce fut l'harmonie qui semblait régner entre eux; aussi fut-ce le seul endroit où M. de Mist n'eut aucun différent à arranger. En quittant le district de Hantam, les voyageurs se dirigèrent au sud-est vers les montagnes de Roggeveld, point élevé où règne souvent un froid excessif.

La ferme où ils s'arrêtèrent s'appelle *Hartebeest-Fontein*, quartier fertile et abondant en pâturages. Le fermier possédait au delà de trois mille moutons, chèvres et chevaux. Une

jeune femme, propre et d'une mise recherchée, entourée de cinq jolis enfans, bien portans, semblaient compléter son bonheur.

Le froid dans ce district est assez vif durant la nuit, et en hiver il tombe quelquefois une grande quantité de neige. Dans cette saison, les habitans conduisent leurs troupeaux au *Karoo* voisin, grande vallée située au bas de la côte méridionale de la montagne. Le climat de cette région montagneuse a subi un changement considérable. Les vieillards se rappelaient qu'environ cinquante ans auparavant l'abondance des eaux était telle, même en été, que parfois les plus proches voisins ne pouvaient pas communiquer entre eux, à cause du débordement des rivières, qui inondaient entièrement les vallées. Il se passait rarement alors une semaine sans qu'il y eût des orages qui amenaient à leur suite des torrens de pluies; mais depuis quelques années, plusieurs étés se sont écoulés sans un seul orage.

Poursuivant leur route à l'est; ils atteignirent le Middle-Roggevel, région élevée et âpre, dénuée d'arbres, mais possédant des pâturages dispersés çà et là. Le manque de bois et la dépense énorme qu'il faudrait faire pour en transporter des districts voisins, font que les maisons y sont chétives et peu com-

modes. Nos voyageurs eurent aussi quelque peine à y trouver du pain, mais la nourriture animale y abondait. L'étendue ordinaire d'une ferme est, dit-on, de trente mille acres.

A Roggeveld, tandis qu'ils dinaient dans la maison d'un Colon, ils furent tout à coup surpris par l'apparition inattendue de deux Boschismans, ou habitans des bois. Ayant appris qu'un des principaux magistrats de la colonie était dans les environs, ils étaient venus dans l'espérance de recevoir quelques cadeaux. Ils s'approchèrent de la société avec des témoignages évidens de crainte et d'embarras; mais un verre de vin et quelques témoignages de bienveillance leur inspirèrent bientôt plus de confiance. Ils n'avaient pas plus de quatre pieds de haut (1); et la couleur jaune de leur peau était à peine reconnaissable, en quelques endroits, à travers la croûte épaisse de graisse et d'ordure, qui, comme une écorce, couvrait leurs figures et leurs membres décharnés. Le regard farouche et soupçonneux, l'air artificieux et rusé du Boschisman, forment un contraste frappant avec la physionomie franche et ouverte du Hottentot. « C'est

(1) Le pied anglais ne fait que onze pouces français.

(Note du Traducteur.)

une erreur, dit M. Lichtenstein, d'avancer, comme on l'a toujours fait, que la nation des Boschismans est composée d'esclaves fugitifs et de Hottentots. Ils sont et ont toujours été une nation distincte, ayant ses usages et sa langue particulière, si on peut qualifier ainsi des sons à peine articulés. » Il assure positivement que les Boschismans ne portent point de noms, et qu'ils ne semblent pas s'apercevoir de la privation d'un tel moyen pour distinguer un individu d'un autre. Les Hottentots n'entendent pas un seul mot de l'idiome des Boschismans, et cette nation était un objet de haine pour toutes les autres tribus long-temps avant l'établissement des Européens dans l'Afrique méridionale.

La rencontre de nombreuses bandes d'autruches qui s'approchaient assez près de nos voyageurs avant de les apercevoir, vinrent de temps en temps rompre l'uniformité de leur route à travers ce désert; mais dès qu'elles les apercevaient, elles fuyaient rapidement en se serrant les unes contre les autres, et en courant contre le vent. Ceux qui n'avaient jamais vu de ces prodigieux oiseaux auraient facilement pu les prendre pour un escadron de cavalerie. Quelques traîneuses se trouvèrent éloignées du corps principal à une assez

grande distance, pour donner aux voyageurs l'idée de chercher à couper la route à l'une d'entre elles. Deux dragons le tentèrent en faisant usage de leurs sabres, mais inutilement. L'autruche évita les coups de ses adversaires, et levant la tête au-dessus d'eux, elle s'échappa sans essuyer aucun mal. Les Africains blâmèrent beaucoup l'imprudence de cette tentative, parce que l'autruche, dans sa fuite précipitée, aurait pu d'un coup d'aile, casser un bras ou une jambe à ceux qui la poursuivaient.

L'endroit de l'immense et lugubre plateau où ils se trouvaient est un des points les plus élevés de cette partie de l'Afrique. On estime sa hauteur à environ deux mille pieds au-dessus de la montagne de la Table, ou cinq mille trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Le froid y était rigoureux, et au matin, les tentes de nos voyageurs se trouvèrent couvertes de gelée blanche. De là, ils purent contempler au-dessous d'eux le grand Karoo où il allaient descendre. Le mot *Karoo* est d'origine hottentote, et signifie une espèce de plaine, qui, à ce que nous croyons, ne se rencontre que dans cette partie de l'Afrique. C'est un espace de terrain étendu et élevé, environné de hautes montagnes et destiné

chaque année à éprouver une extrême fertilité et une extrême aridité; la première, au cœur de l'hiver, et l'autre pendant tout le reste de l'année. L'aspect que présente, à cette dernière époque, cette plaine, vue des montagnes situées au nord, est vraiment frappante.

Au sud, leur vue était bornée par une chaîne de hautes collines, dont ils se trouvaient séparés par le grand Karoo, plaine aride et desséchée, qui embrasse une si vaste étendue, que les montagnes qui lui servent de limites se perdent presque à la vue. Les lits d'un grand nombre de petites rivières traversent en mille sens cet espace incommensurable. En beaucoup d'endroits, leurs cours étaient distinctement marqués par la sombre verdure des mimosas, qui croissent sur leurs bords. Ces arbres étaient les seuls que l'on aperçût. Aucune verdure, aucun signe de végétation, ne venaient d'ailleurs reposer les yeux fatigués du spectacle de la nature en deuil. Les deux chaînes de montagnes qui bordent cette plaine s'étendent à travers le continent de l'Afrique, de l'est à l'ouest, dans une direction parallèle entre elles et à la côte méridionale. Elle est également bornée par des montagnes à l'est et à l'ouest. Les ruisseaux qui la traversent descendent de la chaîne

septentrionale , et se dirigeant à travers le Karoo, tombent dans les vallées de la chaîne méridionale; de sorte que la plaine, au lieu d'être de niveau, incline vers le sud. Sa longueur est d'environ soixante milles géographiques de quinze au degré, et sa largeur de quinze à vingt. Le Karoo n'est pas d'une surface plate, ainsi qu'on l'a dépeint quelquefois; il se trouve au milieu quelques collines assez considérables que l'on ne remarque pas, à cause des hautes montagnes qui l'environnent. Ces collines sont d'ardoises. Quelques-unes sont séparées par des espaces de trente à quarante milles carrés, dont la surface est parfaitement unie. Le terroir est un sable mêlé d'argile; il contient aussi des matières ferrugineuses, à en juger par sa couleur ocreuse et jaune. Cette couche de terre est si mince, qu'en creusant à un pied de profondeur, on rencontre une pierre dure et impénétrable. Aussitôt que la saison des pluies arrive, les plantes enfouies dans le sein de cette terre desséchée commencent à pousser; et tels sont les progrès rapides de la végétation, qu'en peu de jours toute la plaine qui était aride et nue se couvre de verdure. Des milliers de fleurs embellissent incessamment sa surface entière, et embaument l'air des plus délicieux parfums. Ainsi, comme par en-

chantement, le plus affreux désert se transforme tout à coup en un immense jardin couvert de fleurs et de verdure. Les Colons descendent alors de leurs montagnes neigeuses, conduisant leurs troupeaux dans ces pâturages abondans, tandis que les troupeaux d'autruches et d'antilopes abandonnant aussi le haut pays, viennent partager l'abondance du moment, à l'abri de toute crainte, dans ces champs où le lion, le tigre et l'hyène chercheraient en vain un refuge.

Mais cette heureuse métamorphose ne se prolonge guère au delà d'un mois. Dès que le soleil prend de la force, il détruit bientôt une végétation qui n'a pour aliment qu'un sol peu profond. Les sources se tarissent, les ruisseaux cessent de couler, et avant la fin de septembre le Karoo redevient une solitude déserte. La terre argileuse se fend en mille endroits, et la plaine se couvre d'une poussière brune, provenant des plantes desséchées.

Lorsque le professeur Lichtenstein traversa le Karoo avec sa société, se dirigeant au sud, la saison sèche était très-avancée. Ils furent deux jours et deux nuits (durant l'une desquelles ils ne cessèrent pas de marcher) à faire ce trajet. Dans leur route, ils passèrent un des bras de la Grande-Rivière, qui ne pré-

sentait alors que quelques marres disséminées d'une eau noire. Le troisième jour, ils commencèrent à entrer dans le haut pays nommé Bokkeveld's-Poort, où ils jouirent d'un spectacle d'autant plus agréable, que depuis quelques jours ils étaient privés de tout ce qui pouvait servir à récréer l'imagination. Ils se trouvèrent dans une vallée resserrée, dont la brillante végétation formait un agréable contraste avec la plaine desséchée qu'ils venaient de quitter.

Après quelques heures de marche, ils arrivèrent à la demeure du Colon chez lequel ils devaient faire halte. Elle était environnée de vergers et de champs de blé. Il y avait auprès un petit bois de vieux chênes et de hauts peupliers; et à quelque distance coulait un ruisseau limpide d'une eau excellente. Les oasis qui se trouvent dans une autre partie de l'Afrique, et dont les anciens se sont tant plu à décrire la beauté, n'ont jamais reçu plus de relief des déserts environnans que ne le fait celui-ci.

Cette contrée, appelée Koud-Bokkeveld, est entourée de hautes montagnes. En hiver, la neige couvre la terre à plusieurs pouces de hauteur, et les habitans sont heureux alors de pouvoir se retirer au Karoo. On y cultive gé-

néralement l'orange, le citron, la pêche, etc., qui y sont meilleurs que dans aucune autre partie de la colonie. Les pommiers et les poiriers y croissent aussi, et c'est le seul endroit qui produise des cerises. Tous les bois d'Europe sont plus durs ici que dans quelque autre partie que ce soit de l'Afrique méridionale, parce que, comme l'hiver y suspend la végétation, les feuilles ne repoussent pas aussi promptement qu'ailleurs. Le pays au delà du Karoo, ainsi que le Karoo lui-même, paraît reposer sur un fond d'ardoise, tandis que le Koud-Bokkeveld est formé de collines de granit, mêlé de veines de pierre à sablon, et séparées par de profondes vallées.

M. Lichtenstein fut témoin d'un phénomène en géologie, à son passage sur le Schurfedeberg, branche détachée de la chaîne de montagne de Nardow. Cette montagne a l'air d'une haute muraille en talus. Elle se prolonge sans interruption sur un espace de trois milles et demi de Hollande, ou cinq lieues un tiers. Son inclinaison est partout la même, c'est-à-dire d'environ 60 degrés vers l'occident. Il n'y a pas le moindre vestige de végétation sur toute cette surface unie; elle ressemble au toit d'une maison lavé par la pluie, et elle est partout d'un gris noir très-sombre. Le sommet

de ce mur naturel est d'environ trois cents pieds au-dessus de la vallée sur laquelle il repose. La manière d'y monter ou de le traverser n'est pas moins singulière.

Les voyageurs suivirent le pied de cette montagne pendant plus d'une demi-heure avant d'arriver à la route par laquelle on y monte. Une ouverture considérable a été pratiquée, on ne sait comment, dans cette énorme masse de pierre, et offre un passage de cinq à six cents pieds de largeur, au milieu duquel on a fait un chemin. La montée en fut difficile, surtout dans la partie basse, mais moins cependant que beaucoup d'autres que nos voyageurs avaient rencontrées. En moins d'une demi-heure ils parvinrent au sommet, et descendirent par le revers dans une petite plaine tapissée de verdure. Ils virent en se retournant, le côté occidental du Schurfedeburg, qui leur parut aussi âpre, aussi roide et aussi inaccessible de ce côté que de l'autre.

Il entrèrent ensuite dans le district de Roodszand; ce qui les rapprochait beaucoup de la ville du Cap. Ici M. Lichtenstein remarqua plus de civilisation que dans les établissemens éloignés. Le peuple y est plus actif et plus industriel; mais il fait observer aussi que le bonheur et les mœurs n'avaient pas

peu souffert de l'intrusion d'un essaim de missionnaires, qui avaient changé en bigoterie la franchise, la gaieté et la bienveillance réciproque qui régnaient autrefois parmi les habitans. La musique et la danse en sont bannies; et sous la direction de ces guides spirituels, l'Africain est privé de la plupart de ses innocens plaisirs. « Leur doctrine est que l'homme ne doit s'appliquer qu'au salut de son âme, chose à laquelle il faut qu'il travaille, non par une conduite droite et juste, mais par l'entière abnégation de soi-même. »

Heureusement que la morale professée par d'autres missionnaires chrétiens du voisinage, contraste avantageusement avec cette singulière austérité. Nous voulons parler des Frères-Unis, autrement dit Frères-Moraves, dont M. Lichtenstein et ses compagnons visitèrent l'établissement, situé sur les bords de la rivière Zonder-End (la Rivière sans fin), dans un endroit nommé Bavien-Kloof. Il remonte à l'année 1737; mais il paraît qu'il fit peu de progrès jusqu'en 1794, que trois Frères-Unis de Hollande ou d'Allemagne vinrent s'y fixer. La compagnie des Indes fit alors la concession de Bavien-Kloof, pour y établir une petite colonie; et en peu de temps les Moraves réunirent un nombre considérable de

bâtards (1) et de Hottentots qu'ils instruisirent dans les principes de la religion chrétienne, en même temps qu'ils cherchèrent à leur inspirer le goût du travail. Cette paisible et louable entreprise paraît avoir d'abord excité la jalousie des Colons, et avoir donné lieu aux plus condamnables excès. On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur cet établissement philanthropique. L'instruction des Hottentots, premier objet de l'institution, commence par l'apprentissage d'un métier utile. On y a établi une fabrique de couteaux sous la direction de l'un des Frères. Quatre Hottentots y sont employés, et les travaux présentaient déjà des bénéfices. Pour se former une idée des vertus dont sont animés les hommes qui dirigent cette institution, il faudrait voir la manière dont ils se conduisent envers les Hottentots. La douceur avec laquelle ils les instruisent, et l'amélioration que leur sort a déjà éprouvée, sont vraiment dignes d'admiration. plus La grande récompense d'une bonne conduite et d'une constante application au travail, c'est d'être baptisé et reçu dans la société. Quoique le gouvernement

(1) C'est le nom que l'on donne au Cap aux enfants nés d'un Européen et d'une Hottentote.

(Note du Traducteur.)

hollandais protège cette institution, ses principales ressources lui viennent cependant des Frères-Moraves d'Europe. M. Lichtenstein a appris qu'elle en avait reçu vingt-cinq mille dollars, dans le cours de onze années. Le don d'une somme aussi considérable, fait par des motifs aussi louables et aussi désintéressés, est de ces actions malheureusement trop rares aujourd'hui. Parmi tous ceux qui ont cherché à enseigner le christianisme aux nations barbares ou sauvages, la sagesse et le bon sens des Frères-Moraves doivent leur assigner le premier rang.

Le commissaire général et ses compagnons de voyage, continuant leur route au sud-est, vers la côte, passèrent par Wellendam, petite ville située au milieu de cette contrée pastorale, et la résidence d'un landroost ou sénéchal. On y trouve un grand nombre d'ouvriers, tels que forgerons, charpentiers, etc.; et il y règne une certaine opulence qu'elle doit à ce qu'elle se trouve sur la route qui conduit du Cap à la partie orientale de la colonie. Elle est dans une situation agréable, et est très-bien arrosée; circonstance que l'on ne doit jamais omettre en parlant des villes d'Afrique, qui jouissent rarement de cet avantage. La terre produit abondamment du blé, excepté lors-

que la sécheresse se fait sentir, ce qui arrive souvent dans cette partie du globe.

Dans le voisinage de cette ville, ils eurent occasion d'observer un effet remarquable du phénomène d'optique connue sous le nom de *mirage*. La mer et les côtes s'offrirent tout à coup à leurs regards, quoiqu'ils en fussent éloignés de plus de six milles d'Allemagne (environ douze lieues.) Ils se trouvaient dans ce moment sur le sommet d'une colline où ordinairement ce phénomène n'a pas lieu. Il était entre neuf et dix heures du matin : le soleil était à 50 degrés au-dessus de l'horizon, et se montrait à travers un nuage : la chaleur était de 66 degrés au thermomètre de Fahrenheit, le temps presque calme, sans apparence de pluie, mais cependant couvert. C'est alors qu'ils virent ce qu'ils croyaient être la mer, mais qu'après quelques momens de doute ils reconnurent pour ne l'être pas, attendu l'inégalité de l'horizon. Le professeur Lichtenstein attribua cette illusion à la réflexion de la mer et des côtes sur les nuages qui passaient au-dessus (1).

(1) Cette explication du mirage nous paraissant insuffisante, nous croyons devoir rapporter celle qu'a donnée le célèbre Monge.

« La transparence de l'atmosphère, dit-il, c'est-à-dire,

La côte sur laquelle ils arrivèrent bientôt est connue sous le nom de Mossel-Bay. Vasco de Gama lui donna le nom de Baie de Saint-

la faculté qu'elle a de laisser passer avec une assez grande liberté les rayons de lumière, ne lui permet pas d'acquiescer une température très-haute par sa seule exposition directe au soleil ; mais quand, après avoir traversé l'atmosphère, la lumière, amortie par un sol aride et peu conducteur, a considérablement échauffé la surface de ce sol, c'est alors que la couche inférieure de l'atmosphère, par son contact avec la surface échauffée du terrain, contracte une température très-élevée.

Cette couche se dilate; sa pesanteur spécifique diminue; et, en vertu des lois de l'hydrostatique, elle s'élève jusqu'à ce que, par le refroidissement, elle ait recouvré une densité égale à celle des parties environnantes. Elle est remplacée par la couche qui est immédiatement au-dessus d'elles, au travers de laquelle elle se tamise, et qui éprouve bientôt la même altération. Il en résulte un effluve continuel d'un air raréfié s'élevant au travers d'un air plus dense qui s'abaisse, et cet effluve est rendu sensible par des stries qui altèrent et agitent les images des objets fixes qui sont placés au delà.

L'éclat du ciel n'est dû qu'aux rayons de lumière réfléchis en tous sens par les molécules éclairées de l'atmosphère. Ceux de ces rayons qui sont envoyés par les parties élevées du ciel, et qui viennent rencontrer la terre en faisant un assez grand angle avec l'horizon, se brisent en entrant dans la couche inférieure dilatée, et rencontrent la terre sous un angle plus petit. Mais ceux qui viennent des parties basses du ciel, et qui forment

de Saint-Blaise, lorsqu'il y débarqua en 1497. Il existe près du Cap Saint-Blaise, dans une haute montagne, une caverne qui quoique élevée de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer dans les plus hautes marées, est entièrement couverte d'une couche de coquilles de moules. Cette caverne a environ vingt pas de largeur, le double de profondeur, et cent pieds de hauteur. Il serait curieux de savoir comment ces coquillages y ont été déposés. Le professeur Lichtenstein pense que ce sont les Hottentots, qui, ne vivant, pour ainsi dire, autrefois que de coquillages, les y ont portés.

M. Barrow remarque qu'on pourrait charger des milliers de voitures des coquillages de toute espèce que l'on trouve sur cette côte,

avec l'horizon de petits angles, lorsqu'ils se présentent à la surface qui sépare la couche inférieure et dilatée de l'atmosphère de la couche plus dense qui est au-dessus d'elle, ne peuvent plus sortir de la couche dense. D'après le principe d'optique rapporté ci-dessus, ils se réfléchissent vers le haut, en faisant l'angle de réflexion égal à celui d'incidence, comme si la surface qui sépare les deux couches était celle d'un miroir; et ils vont porter à un œil placé dans la couche dense l'image renversée des parties basses du ciel que l'on voit alors au-dessus du véritable horizon. » *(Note du Traducteur.)*

à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer.

De là nos voyageurs se dirigèrent vers la rivière des Grands-Poissons, qui sépare la colonie du pays des Cafres. Les traits physiques des différentes tribus de cette grande nation sont très-distincts de ceux de leurs voisins. Ces peuples sont plus grands, plus vigoureux et mieux pris dans leur taille. Leur teint est brun : leurs cheveux sont noirs et laineux. Ils ont les lèvres épaisses du nègre, et les pommettes saillantes du Hottentot : leur barbe est noire et plus fournie que celle des Hottentots. Ils ont plus de ressemblance avec les Européens qu'avec les nègres ou les Hottentots, et cette ressemblance se fait principalement remarquer dans la forme des os du visage et dans celle du crâne. On les distingue d'ailleurs au premier coup d'œil par leur couleur et leurs cheveux crépus.

Les hommes de la tribu des Kousas, que le professeur Lichteinstein dépeint d'après ses propres observations, sont d'une taille élevée. Ils ont généralement de cinq pieds cinq pouces à cinq pieds huit pouces ; et il en est beaucoup, tels que leur roi Gaika, qui sont encore plus grands. Le crâne du

Cafre est très-bombé : son œil est vit, son nez saillant, et ses dents sont du plus brillant émail. Son attitude est droite, sa démarche vive et assurée; et tout en lui dénote la vigueur et l'intelligence. Les femmes sont très-jolies, quoique beaucoup plus petites que les hommes. Une peau douce et unie, des dents blanches comme l'ivoire, des traits gracieux, une physionomie qui respire la gaieté et la bienveillance, et une taille svelte, les rendent attrayantes, même aux yeux des Européens. Les Cafres croient en un être invisible; mais ils ne le désignent par aucun nom, et ne lui rendent aucun culte. Ils ajoutent cependant la plus implicite foi aux sortilèges, aux enchantemens et aux prédictions. Il en est parmi eux qui s'adonnent entièrement à ces pratiques superstitieuses, et que l'on regarde comme une espèce de prêtres. Il s'ensuit que les missionnaires qui se sont introduits dans leurs pays passent pour magiciens et sorciers. Un d'entre eux, M. Van der Kamp, homme d'une piété exemplaire, qui demeurait dans la partie orientale de la colonie, est l'un des premiers qui ait prêché aux Cafres la doctrine du christianisme. Une grande sécheresse étant survenue, la reine-mère lui envoya dire que s'il

ne faisait pas pleuvoir dans trois jours, il serait regardé comme ennemi, et traité comme tel. M. Van der Kamp leur avait souvent parlé de l'efficacité de la prière, de manière qu'ils ne doutaient nullement que son influence auprès de Dieu ne fût suffisante pour en obtenir de la pluie s'il le jugeait à propos. Le hasard fit qu'il vint à pleuvoir dans l'intervalle déterminé par la reine. Mais on n'eut recours à lui qu'avec plus d'empressement la première fois que la pluie manqua, en lui disant que l'on était désormais convaincu, par expérience, que la chose était en son pouvoir. N'ayant pas été aussi heureux cette fois que la première, il fut obligé de s'enfuir; et, si le roi Gaika, plus éclairé et plus tolérant que ses sujets, n'avait pas favorisé son évasion, il eût certainement été victime de la haute opinion que l'on avait de son crédit auprès de la Divinité.

Il est vraiment extraordinaire de voir une nation de sauvages indépendans, courageux et entreprenans, ayant si peu de besoins et des moyens aussi nombreux d'y pourvoir, ainsi courbée sous le joug de l'ignorance et de la crédulité. Le même sauvage qui ne réfléchit pas le matin qu'il puisse jamais manquer du vêtement qui l'a garanti du

froid pendant la nuit, consulte le magicien sur l'issue d'une maladie ou d'une bataille, et tremble en attendant sa réponse. Le même Cafre qui, avec sa sagaie, attaque l'éléphant, et triomphe souvent de son adresse et de sa force, s'effraye à son tour, et cherche des charmes et des enchantemens pour éviter le mal qui peut résulter de la colère de l'animal une fois mort.

La langue des Cafres est douce, harmonieuse, sonore; et leur prononciation, lente et articulée, est exempte du clapement particulier aux Hottentots. Ils ont différens dialectes; mais on dit que toutes les tribus, et même les plus éloignées, s'entendent néanmoins. M. Lichtenstein a joint à sa relation un vocabulaire très-étendu des mots de la langue des Kousas, qui forment la tribu la plus voisine de la colonie du Cap. Ceux-ci, dans leur prononciation, ont quelque chose de ce clapement qui n'est pas connu des autres tribus cafres, et qu'ils ont vraisemblablement emprunté des Hottentots. Leurs nombres numériques ne vont pas au delà de dix, et sur ceux-ci le huit paraît manquer. M. Van der Kamp, qui a demeuré longtemps chez les Kousas, n'a jamais pu en savoir le nom. Ils paraissent n'avoir aucun mot

pour exprimer tout nombre au-dessus de dix. Avec une arithmétique aussi bornée, ils n'en comptent pas moins avec une grande promptitude les choses auxquelles ils sont accoutumés. Lorsqu'un troupeau de quatre ou cinq cents bœufs rentre à la bergerie, le propriétaire reconnaît presque d'un seul coup d'œil s'il en manque ou non.

Les Cafres n'ont ni caractères alphabétiques ni aucune espèce d'écriture : tout ce qu'ils savent, c'est de graver grossièrement sur les métaux, comme le faisaient, dit-on, les Hottentots avant l'arrivée des Européens chez eux.

Les Kousas portent un grand respect à leurs père et mère et à leurs autres parens âgés. Lorsqu'un père ne se sent pas, par son âge, en état de veiller à ses affaires, il donne toutes ses propriétés à ses enfans, certain d'être traité par eux avec les plus grands soins et la plus vive tendresse jusqu'au terme de sa vie. On témoigne toutes sortes d'égards aux vieillards; on recherche leurs avis avec confiance; et, s'ils tombent malades ou infirmes, chacun s'empresse de les soigner.

Les femmes ne prennent aucune part aux délibérations publiques; mais elles ont une grande influence dans les affaires domes-

tiques, ou plutôt tous les soins du ménage leur sont abandonnés. Elles disposent même, pour ainsi dire, presque entièrement de la propriété commune.

Quelle que soit d'ailleurs leur influence, elles exécutent les travaux les plus pénibles. Non-seulement elles font tous les vêtemens, et tous les ustensiles du ménage; mais elles bâtissent encore les maisons, et cultivent la terre. Les hommes, en temps de paix, ne s'occupent que de la chasse et du soin de leurs troupeaux. Le terroir y est extrêmement fertile, le climat salubre, et la chaleur tempérée. Toutes ces circonstances sont infiniment favorables à la vie pastorale et demi-nomade que mènent ces peuples. La population est néanmoins peu considérable relativement à l'étendue du pays qu'ils occupent. La supériorité que le sol du pays des Cafres, a sur celui de la colonie hollandaise, paraît provenir d'une différence de température très-remarquable entre deux pays situés sous le même parallèle, et presque contigus. Dans la région du cap, il pleut en hiver ou lorsque le soleil est dans son plus grand éloignement du zénith : la pluie tombe alors par torrens. Mais lorsque le soleil se rapproche du zénith, les nuages et la pluie disparaissent.

sent, et la terre se trouve, dès ce moment, exposée à toute l'ardeur de ses rayons. Dans le pays des Cafres, il en est tout différemment : les jours d'hiver sont sereins et frais ; il n'y a point de pluie, mais seulement une rosée douce pendant la nuit. En été, lorsque la chaleur devient très-forte, les orages se forment, et amènent à leur suite des pluies abondantes, qui rendent à l'atmosphère sa fraîcheur et sa sérénité. Cette différence dans la température de l'Afrique méridionale est vraiment extraordinaire.

Parmi les hordes cafres, le roi jouit d'un pouvoir absolu ; il établit des lois, et les fait exécuter selon sa volonté. Néanmoins la résistance est si aisée, qu'il n'est absolu qu'en apparence. Si les mesures qu'il adopte occasionnent du mécontentement, un des chefs les plus anciens ou les plus estimés l'en avertit : s'il néglige cet avertissement, chaque kraal ou tribu, sans en excepter un seul, se retire vers les frontières, et le menace d'une émigration générale ; ce qui manque rarement de ramener le monarque à d'autres sentimens. M. Van der Kamp a vu deux fois le peuple recourir à ce genre d'opposition.

La manière dont les Cafres font la guerre

entre eux est empreinte d'une générosité fort différente des usages adoptés soit chez les autres nations sauvages, soit même chez les peuples civilisés. Lorsque la guerre a été déclarée, ce qui a toujours lieu par un ambassadeur portant en main une queue de lion ou de panthère, les chefs reçoivent l'ordre de rejoindre le roi avec leurs vassaux. Quand ensuite l'armée, conduisant avec elle un grand nombre de bœufs pour sa subsistance, s'approche du territoire ennemi, un nouvel ambassadeur est envoyé pour prévenir de son approche; et, si l'ennemi déclare qu'il n'est pas préparé, et que ses forces ne sont pas rassemblées, l'armée attaquante fait halte, et attend que l'autre soit prête à combattre. Afin de rendre une embuscade impossible, chose qui serait d'ailleurs considérée comme déshonorante, on choisit pour le champ de bataille un espace découvert, sans buissons ni rochers. Ils se battent alors avec autant de valeur que d'opiniâtreté. Lorsque l'une des deux armées est vaincue, la même générosité se fait remarquer encore dans la conduite du vainqueur. Enfin, une partie du butin est envoyée à l'ennemi; car ils ont pour principe qu'on ne doit pas laisser même son ennemi mourir de faim.

Tant de générosité n'a cependant lieu que d'une tribu de Cafres à l'autre; car lorsqu'ils sont en guerre avec les Hollandais ou les Hottentots, ils cherchent à leur nuire par tous les moyens en usage parmi les autres nations sauvages et civilisées.

En parlant de l'établissement dirigé par M. Van der Kemp, M. Lichtenstein remarque qu'il est impossible d'exprimer l'état déplorable dans lequel il le trouva, surtout après avoir vu celui de Bavian's Kloof. Il se composait de quarante à cinquante petites huttes hémisphériques, si basses, qu'à peine un homme pouvait s'y tenir debout, et qui, joint à cela, étaient dispersées dans une vaste plaine entièrement dénuée d'arbres et presque dépourvue d'eau. Une petite hutte en terre, couverte en paille, et s'élevant au centre, portait le nom d'église; celle-ci servait à l'usage des missionnaires et de leurs néophytes. On n'apercevait pas un seul buisson à une très-grande distance autour de ce hameau, tous ceux qui existaient ayant été employés comme chauffage. Toutes les terres avoisinantes sont entièrement dépouillées et aplanies comme un chemin; en un mot, on n'y remarque aucune trace d'industrie ni d'agriculture. La physionomie des individus offrait un coup

d'œil non moins triste ; leurs traits étaient décharnés , et leur attitude morne et indolente. Il est vrai que le vieux missionnaire paraissait aussi peu s'occuper de ses propres affaires temporelles que de celles de son troupeau. Sa lutte était dépourvue des objets les plus nécessaires , et attestait l'entier oubli des soins terrestres qu'il avait coutume de prêcher. Lorsqu'il allait visiter quelques-uns de ses néophytes à Algoa-Bay, il se plaçait dans un chariot découvert, traîné par quatre mauvais bœufs, sa tête chauve, exposée à nu aux rayons brûlans du soleil. Son costume consistait en un habit noir entièrement râpé, une veste et une culotte, sans chemise, ni col, ni bas ; il portait des sandales de cuir comme les Hottentots. On a su depuis que ce missionnaire avait épousé une jeune fille hottentote, et qu'il était mort quelque temps après, victime sans doute d'une liaison aussi disproportionnée.

Le professeur Lichtenstein fait ainsi la description de la maison d'un paysan hollandais, où il entra avec ses compagnons de voyage. Elle se composait d'une chambre à l'entrée, et d'une autre à côté. La première servait de cuisine et de salon de compagnie, et n'avait guère que vingt pieds de longueur

sur quinze de large. Dans l'autre, une jeune femme, parente de l'hôtesse, était dans les douleurs de l'enfantement. En conséquence, les voyageurs s'établirent dans la première pièce; car la pluie, qui tombait par torrens, ne cessa que le lendemain vers midi. Les étrangers embarrassaient un peu l'hôtesse; toutefois elle se décida à faire la cuisine elle-même, aidée de quelques esclaves à demi nues. Deux moutons fraîchement tués étaient suspendus près de la cheminée, et des pots et ustensiles de ménage, un large hachoir et du bois sec pour le feu encombraient toutes les autres parties de la chambre. Le mobilier consistait en deux petites tables, quatre à cinq coffres et une demi-douzaine d'esca-beaux. Une poule couvait dans un coin, et dans un autre, une cane était établie avec ses petits. Ajoutez à cela une demi-douzaine de chiens aboyant d'une manière horrible, et qui, sortant et rentrant à chaque instant, faisaient chaque fois jaillir de toutes parts la boue et l'eau.

CHAPITRE V.

Particularités du règne animal. — Taille des Boschismans. — Leur langage et leurs moissons. — Villages cafres. — Armes et maladies. — Gaika, roi cafre.

IL est digne de remarque que dans l'étroit espace de huit degrés, compris depuis la pointe du Cap jusqu'au pays des Boschismans, et dans une contrée d'une extrême aridité, le règne animal offre des extrêmes presque dans tous les genres. Par exemple, on y voit, parmi les oiseaux, l'autruche et le grimpeur ; et parmi les quadrupèdes, l'éléphant et la souris à raies noires, l'un pesant environ quatre milliers, et l'autre quelques gros seulement ; la girafe, de la taille prodigieuse de dix-sept pieds, et le charmant petit zénik ou viverra, haut de trois pouces. Là, habite aussi le monstrueux hippopotame, plus gros que l'éléphant, quoique moins grand, de même que le rhinocéros bicolore, qui a quelque ressemblance avec la truie. Sur trente espèces d'antilopes, la colonie du Cap en possède dix-huit. C'est là aussi que l'on trouve

la gazelle de la plus grande espèce, appelée oréas, haute de six pieds, et le petit pygmée ou la gazelle royale, qui a moins de six pouces. On y rencontre quelquefois le spring-bok ou la gazelle sauteuse, par troupes de cinq mille individus, et souvent davantage. On y voit également le lion, le léopard, la panthère, et différentes espèces de chats-tigres, mais non pas le tigre rayé de l'Inde. Il y a des loups, des hyènes, et plusieurs espèces de chacals, ainsi que des mangeurs de fourmis, des porc-épics huppés, des viverras qui s'enfouissent dans la terre, des gerboises, animal qui se rapproche du kangarou, et plusieurs espèces de lièvres. Les buffles peuplent les bois; et le zèbre, accompagné du quacha, quadrupède plus fort et d'une forme plus élégante encore, va chercher les plaines au delà des montagnes, où il erre paisiblement parmi les troupeaux de gnous, singulier animal, qui tient de la nature du bœuf, du cheval, de la gazelle et du cerf.

Quelque nombreuses et variées que soient les espèces de quadrupèdes dans cette partie de l'Afrique, on a lieu de croire qu'elles ne sont pas encore toutes connues. MM. Trutter et Somerville en découvrirent quatre nouvelles dans l'espace resserré qui sépare

la rivière Orange de Litakou : le jekloa , espèce de grand rhinocéros , armé de deux cornes à peu près égales en longueur ; le pallah , du genre de l'antilope , plus grand que le spring-bok ; mais qui lui ressemble un peu par les formes du corps et les cornes : le takheitse , animal sauvage , que sa férocité a fait nommer ainsi , et qui tient de la vache et de l'antilope : le kokoun , espèce de gnou , ayant une crinière longue et flottante , au lieu de l'avoir droite et rase , comme le gnou ordinaire ; mais qui ne possède ni la vitesse ni la férocité de celui-ci.

On trouve dans les montagnes du Cap de nombreuses troupes de ces singes à face de chien nommés babouins. Il y a peu de différence entre cet hideux animal et le misérable Boschisman , si ce n'est que celui-ci n'a pas le corps couvert de poil , et qu'il est doué de l'organe de la parole , dont au reste il sait à peine faire usage.

La faim , le froid et les souffrances de toute espèce ont tellement influé sur la conformation physique des Boschismans , qu'ils sont probablement les individus les plus petits de l'espèce humaine. La taille moyenne des hommes est de quatre pieds six pouces ; beaucoup même sont au-dessous de cette dimen-

sion. Ils ont les formes aussi hideuses que les traits. Un visage triangulaire et concave, les os des joues élevés, un menton pointu et saillant, le nez écrasé, les lèvres épaisses, un œil oblique, enfoncé dans la tête, incertain, farouche, et toujours en mouvement; une peau jaunâtre, enduite d'une croûte d'ordure et de graisse, et que l'on n'aperçoit que dans les endroits où par hasard elle est tombée; des jambes, des cuisses et des bras d'une maigreur excessive, et où l'on ne voit aucun muscle; enfin un gros ventre; tels sont les caractères distinctifs de cette nation.

Chaque Boschisman porte sur le dos un arc et un carquois rempli de flèches empoisonnées. Celles-ci, lorsqu'il veut combattre ou piller, sont passées dans une bande de cuir autour de sa tête. Un morceau de bois, ou un tuyau de porc-épic qui traverse le cartilage de son nez, contribue à le rendre encore plus hideux. Lorsqu'il a enlevé quelque bétail, toute la horde entoure la proie et la dévore au milieu des milans, des vautours et des corbeaux. Ces oiseaux font souvent découvrir la retraite des Boschismans aux fermiers. Lorsqu'ils ne trouvent rien à enlever, ils se réunissent en grand nombre pour la chasse du plus gros gibier. Quelques-

uns le poussent dans des défilés étroits, où d'autres l'attendent en embuscade, et lui décochent des traits empoisonnés. Un animal atteint échappe rarement. Quelquefois ils prennent ces animaux en faisant des trous dans la terre.

A peine le langage de ce peuple a-t-il quelque chose d'humain; il n'est, pour ainsi dire, composé que de monosyllabes fortement aspirés de la poitrine, et rendus par le choc de la langue contre les dents et le palais. Ce bruit étrange, qui s'articule comme *hot* ou *tot*, est probablement l'origine du nom que les Hollandais ont donné à leurs voisins, attendu que tout chez eux se nommait *hot en tot*.

Les hommes se vêtissent d'une peau crue de mouton, de chèvre ou d'antilope. Les femmes y ajoutent une ceinture de la même matière, sur le devant de laquelle pend un autre morceau de peau coupée en petites courroies, et qui ne couvre qu'imparfaitement ce qu'elles paraissent fort peu soigneuses de cacher. Quelquefois aussi elles portent autour des chevilles du pied des lanières de peaux tressées, et au cou des morceaux de cuivre, des coquillages ou des grains de verroterie, dont elles ornent égale-

ment leurs cheveux grasseux, qui semblent croître en petites pelotes détachées. Un Boschisman transporte aisément sa demeure avec lui : ce n'est autre chose qu'une natte de jonc ou de longues herbes, étendues en demi-cercle sur des bâtons, et placées au-dessus d'un tron creusé dans la terre, en forme de nid d'autruche. Là, il se roule pour dormir à la manière de quelques quadrupèdes ; souvent aussi il n'a d'autre abri que celui des rochers ou les cavernes des montagnes.

La peinture que M. Lichtenstein fait des Cafres est tout l'opposé. Leurs demeures sont permanentes. Ils habitent des villages de quarante à cinquante huttes, toujours placés sur le bord des rivières pour leur commodité et celles de leurs troupeaux. Ces huttes hémisphériques sont faites de claies parfaitement travaillées et enduites de plâtre, à l'épreuve de la pluie et du vent, et généralement parlant assez commodes. La hutte ou la maison du roi ne diffère des autres que par une queue de lion ou de panthère fixée sur le toit. Ils couchent sur des peaux ou sur des carreaux rembourrés. Ils ont de la vaisselle de terre et des corbeilles de jonc artistement tressées, dont ils se servent pour mettre leur lait. Ils sont vêtus de peaux bien pré-

parées, douces et flexibles, et qui sont cousues très-proprement avec des ligamens d'animaux. En été, les hommes vont entièrement nus, et se frottent le corps de graisse mêlée d'ocre rouge. Dans toutes les saisons, les femmes sont soigneusement couvertes depuis le cou jusqu'à la cheville du pied; et tel est chez elles le sentiment de la pudeur, qu'elles ne veulent même pas allaiter leurs enfans devant les étrangers, ni relever leurs manteaux en traversant une rivière. Ces peuples cultivent une espèce de millet, du sarrasin ou blé noir, et des citrouilles qui ressemblent à des melons d'eau. Leur principale nourriture est le lait caillé, car ils ne tuent leurs bestiaux que dans des occasions extraordinaires. Le sceau du mariage est une tasse de lait tirée de la vache de l'épouseur et bue par sa prétendue. Les Cafres sont sobres, d'une grande frugalité, propres dans leurs maisons et sur leurs personnes, extrêmement hospitaliers, bienveillans envers leurs amis et les étrangers, mais implacables envers leurs ennemis. Ils sont belliqueux et braves. Leur arme principale est la sagaie ou longue pique, garnie d'un fer de lance. A la guerre, ils sont pourvus d'un large bouclier de cuir qui leur couvre presque tout le corps. Il ont encore

pour arme une massue de bois dur et pesant qu'ils appellent *keri*.

Les Cafres sont sujets à peu de maladies; les rhumes, les catarrhes leur sont inconnus. Ils font usage de la saignée et de quelques remèdes internes et extérieurs; mais, semblables à tous les peuples à moitié civilisés, ils sont extrêmement superstitieux. Dans tous les maux qui les affligent, ils ne songent qu'à apaiser l'esprit irrité auquel ils les attribuent. Si, par exemple, la pluie leur manque, ils ont recours à quelques vieilles femmes qui passent pour sorcières; et celles-ci, pour parvenir au but désiré, exécutent mille cérémonies ridicules. Si elles réussissent, leur réputation est établie; mais, dans le cas contraire, elles sont chassées de la société, et même mises à mort dans certains cas.

Voici un portrait du jeune roi cafre Gaika, qui, s'il n'est pas flatté, ne laisse pas d'être avantageux. « Gaika, dit M. Lichtenstein, est un des plus beaux hommes que l'on puisse voir, même parmi les Cafres. Il y a dans toute sa personne une dignité qui le fait aisément distinguer de ses sujets, quoique d'ailleurs leur costume soit en tout semblable au sien, à l'exception cependant de quelques rangs de plumes blanches qu'il porte autour du

cou. Sa taille majestueuse est bien proportionnée; sa jeunesse (il n'avait alors que vingt-six ans), son maintien simple et plein de dignité, la franchise de son caractère, et son extrême promptitude à saisir le sens de toutes les questions qu'on lui fait et à y répondre, en font véritablement un être privilégié, surtout pour le pays qui l'a vu naître.»

CHAPITRE VI.

Mort de M. Van der Kemp. — M. Campbell débarque au Cap. — Bethelsdorp. — Nouvel établissement de George-Town. — Chef hottentot. — Village misérable. — Machine à élever l'eau. — Fourmilières. — Abeilles. — Lion tué. — Caverne. — Ordre de marche. — Rivière. — Chevaux de bois. — Briquas ou pays de Corana. — Montagne luisante. — Danseuses. — Mort de M. Cowan. — Ville de Mouso.

M. VAN DER KEMP, dont il a été question dans le voyage du professeur Lichtenstein, étant mort sur ces entrefaites, et cet événement ayant rendu nécessaire l'envoi de quelqu'un pour surveiller la mission, les directeurs de la société d'Afrique engagèrent un de leurs membres, M. Campbell, à se rendre au Cap pour inspecter personnellement les différens établissemens, et y établir, de concert avec M. Read, autre membre de la société, les réglemens les plus propres à hâter les progrès de la civilisation chez les peuplades sauvages qui avoisinent la colonie, et par là leur conversion au christianisme.

M. Campbell s'embarqua en conséquence

pour le Cap, où il arriva le 24 octobre, accompagné d'un de ses amis. Après avoir pris du gouverneur des lettres de recommandation pour les différens districts qu'il devait parcourir et s'être procuré tous les renseignemens nécessaires du secrétaire de la colonie, il partit du Cap le 13 février, le mois le plus chaud de l'année.

Sa caravane, consistant en deux chariots attelés de bœufs, se composait, outre lui, de huit individus, dont deux femmes hottentotes, destinées l'une à faire la cuisine, et l'autre à blanchir, et d'un Hottentot nouvellement converti et prédicateur de l'Évangile.

Au nombre des incidens qui marquèrent le début de son voyage, M. Campbell fait mention de la mort d'une espèce de serpent à sonnettes, que ses gens parvinrent à tuer. Il parle aussi de la prise d'un scorpion, qu'ils environnèrent de feu pour voir si, d'après l'opinion vulgaire, il se donnerait lui-même la mort; mais il n'en fut rien : il mourut comme un autre animal. M. Campbell cite également la rencontre qu'il fit d'un reptile assez semblable à un tuyau de paille animé, et que les paysans appellent *le Dieu des Hottentots*. Ces observations, et quelques

autres du même genre, jointes à des rochers, des précipices et de profondes rivières franchis non sans dangers ; quelques phénomènes, un sermon prononcé par son prédicateur hottentot, et de nombreuses réflexions morales et religieuses sur les infortunés habitans du désert, remplissent la relation des dix-huit premiers jours de son voyage, au bout desquels il arriva au nouvel établissement de George-Town, fondé par lord Caledon, gouverneur du Cap.

M. Campbell n'a vu nulle part en Afrique, une contrée plus riante que celle-ci, plus abondante en bois et en eau, et qui offre des scènes plus magnifiques. Il existe dans le voisinage une forêt très-étendue, et si bien pourvue d'arbres de toute espèce, qu'elle peut suffire à la consommation de plusieurs années. Le sol est également propre à la culture du blé et à former des pâturages. Il y a une grande quantité de terre à brique, et au bord de la mer, qui n'est qu'à quelques milles de distance de là, de la pierre à chaux en abondance.

On bâtissait alors la maison du landroost ou drossart : la prison et le tribunal étaient terminés, et la maison du secrétaire et quelques autres étaient sur le point de l'être. Les

deux rues principales se coupent à angles droits, et l'église s'élève au centre. Les rues ont deux cents pieds de large, et sont bordées de deux rangs d'arbres, qui non-seulement servent à l'ornement, mais encore à garantir des feux brûlans du soleil, qui ici est presque vertical.

Le but de lord Caledon, en bâtissant cette ville, a été de réunir les habitans et de créer un marché pour l'échange des denrées. Indépendamment des avantages locaux, la position est on ne peut plus judicieusement choisie. La ville est à moitié chemin de Zwelendam à Plettenberg's-Bay : c'est ce district privilégié de la nature, jadis connu sous le nom de *Antoniequeland*, et que le gouvernement hollandais s'était réservé pour élever et nourrir ses nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux.

Dans cet endroit, le capitaine Dikkop, chef hottentot, amena soixante individus de sa tribu, presque toutes femmes, pour entendre un sermon du prédicateur hottentot, de la suite de M. Campbell. Ce sermon fini, les voyageurs allèrent rendre une visite au kraal du capitaine. Un vieillard très-âgé, et à peu près dans l'état de nature, les reçut avec de vifs témoignages de joie et de gratitude ;

mais l'ignorance de ce pauvre homme n'était pas moins grande que celle des autres Hottentots.

De George-Town à Bethelsdorp il ne leur arriva rien de remarquable; et ils n'éprouvèrent que les obstacles que l'on rencontre ordinairement dans ce pays; obstacles résultant du passage des rivières, et quelquefois du manque d'eau.

Le 20 mars, nos voyageurs arrivèrent à Bethelsdorp, où, après de longues prédications, ils assistèrent d'abord à des fiançailles, et parcoururent ensuite l'établissement. Celui-ci leur parut être à peu près ce que M. Lichtenstein l'a dépeint, c'est-à-dire, un village de mendiants. M. Campbell convient qu'il offre l'aspect le plus misérable. Les maisons en sont chétives, et un grand nombre d'entre elles tombent en ruine. Le terrain des environs est absolument aride; aussi n'y voit-on ni bois, ni arbrisseaux, ni jardins.

De Bethelsdorp, M. Campbell se dirigea à l'est, à travers cette région, connue autrefois sous le nom de *Zaurefeld*, qui s'étend depuis le Zwaartskop jusqu'auprès de la grande Visch-Rivier, district auquel on a donné depuis le nom d'Albany. Une chaîne de postes militaires y a été établie pour le garantir des incursions

des Cafres, quoiqu'il ne paraisse pas que les Colons fassent aucun usage du terrain. La garnison de chaque poste, composé d'un officier subalterne et de quelques soldats, tirés du régiment hottentot, au service du gouvernement anglais, et parfois quelque horde errante de Cafres ou de Hottentots; tels sont à peu près les seuls habitans de cette contrée. Les officiers sont pour la plupart Écossais ou Hanovriens. M. Campbell dit qu'il eut peine à concevoir comment ils passaient leur temps, surtout après avoir remarqué que la bibliothèque de l'un d'eux ne consistait qu'en un dictionnaire et un almanach, dont il paraissait au reste très-satisfait. Ce que l'on appelle le quartier général est à Graham-Town.

De là, ils se dirigèrent au nord-ouest vers Graaf-Reynet. Chemin faisant, ils allèrent rendre visite au capitaine Andrews, dont la maison et l'établissement, situés sur la Visch-Rivier, formaient un contraste frappant avec ceux des paysans hollandais. C'est lui-même, aidé des Hottentots qu'il était parvenu à instruire, qui a construit son habitation, la meilleure alors de tout le district d'Albany. Il avait un très-beau jardin, arrosé par une machine qui élevait l'eau de la rivière à trente pieds

de hauteur. Il est probable que cette machine était une roue chinoise, garnie à sa circonférence d'écopés et de seaux. Les paysans la considéraient avec étonnement; mais le capitaine Andrews ayant offert à l'un d'eux de conduire l'eau de deux bonnes sources sur son terrain, pourvu qu'il y semât du grain, il répondit « que cela lui donnerait trop de peine, et qu'il pouvait acheter de la farine à cinq jours de marche de là. » M. Campbell vit en cet endroit une fourmilière d'une grandeur extraordinaire; elle avait environ cinq pieds de hauteur et douze de circonférence. Des plaines entières sont convertes de ces fourmilières qui ont ordinairement de deux à trois pieds de haut et deux de diamètre. Elles sont enduites, à l'extérieur, d'une substance argileuse, presque aussi dure que la pierre; l'intérieur est composé d'une matière noirâtre, semblable à de la tourbe endurcie, qui fait un excellent feu. Aussi, en pratiquant une ouverture sur le côté de la fourmilière, et en y mettant le feu, les paysans se procurent-ils de suite un four excellent pour cuire leur pain et rôtir leur viande lorsqu'ils traversent les déserts. L'activité de cet insecte s'accroît vraisemblablement par la chaleur du climat. Il se fraye quelquefois

un chemin dans les maisons, et dévore en un instant toutes les provisions de la famille. Si nous en croyons le père Carli, il paraîtrait que sur la côte d'Afrique, dans les environs de Congo et de Bemba, ces animaux ne sont nullement embarrassés de manger un bœuf entier dans une nuit. Il raconte qu'il courut lui-même risque d'être dévoré par eux. «Les fourmis, dit-il, ayant pénétré dans sa demeure, l'inondèrent comme un torrent, et, avant qu'il pût en sortir, elles couvraient déjà le plancher à un demi-pied de hauteur.» Les abeilles les attaquent souvent et les chassent de leurs habitations. Les paysans emploient les Hottentots à chercher dans les fentes de rochers et dans les creux d'arbre, le miel, dont ceux-ci se sont assuré le monopole, en persuadant aux Colons qu'il existait dans chaque trou une espèce de teigne dont la morsure est mortelle; mais celle-ci n'est autre chose que la teigne à tête de mort.

Pendant le séjour des voyageurs à Graaf-Reynet, il y eut des rassemblemens fréquens pour assister aux prêches et à la prière. Les deux Hottentots convertis y prêchèrent aussi, mais d'une manière qui n'était véritablement supportable que dans ce lieu, et dans la circonstance.

Ayant quitté Graaf-Reynet pour se rendre à Sneuwberg à travers le pays des Boschimans, ils rencontrèrent des élans, des zèbres, des gnous, des quachas et des hippopotames. M. Campbell rapporte qu'un paysan de Graaf-Reynet ayant tué un lion mâle, la femelle s'élança sur lui de son repaire, le renversa d'un coup de patte, et allait le mettre en pièces, lorsque le frère de cet homme l'ajusta et lui passa une balle au travers de la gorge; toutefois elle avait déjà maltraité son antagoniste. M. Campbell dit que la peau du lion avec sa crinière noire, fournie, et longue d'un pied, lui parut effrayante. Mais il devait bientôt avoir d'autres motifs plus réels de frayeur; car à peine sa caravane fut-elle entrée sur le territoire de Sneuwberg, qu'il fut prévenu du voisinage de deux lions qui étaient retranchés dans un fourré. Treize de ses Hottentots s'avancèrent en conséquence à vingt-cinq toises de l'endroit où ils se trouvaient, et leur lâchèrent une décharge de coups de fusils. L'un des lions qui avait sans doute été atteint, s'enfuit; mais l'autre, qui se trouva être une femelle, fut si grièvement blessée, qu'une seconde décharge l'acheva. Ils passèrent la nuit dans cet endroit; et tandis qu'ils discouaient, en soupant, sur

les lions et les chasseurs, ils entendirent tout à coup derrière leur tente d'horribles rugissemens qu'ils attribuèrent au lion mâle qui probablement cherchait sa femelle. Pour ce qui est de l'inclination qu'a le lion à attaquer les hommes, tous les voyageurs s'accordent à dire qu'il choisit toujours un Hottentot de préférence à un paysan, et qu'on le voit souvent traverser tout un troupeau pour l'atteindre. Il fait, dit-on, en cela preuve de discernement, puisque avant de dévorer un paysan ou un animal quelconque, il est obligé de le dépouiller ; tandis que le Hottentot, presque sans vêtement, est non-seulement une proie toute prête, mais encore tout assaisonnée.

M. Barrow rapporte une anecdote singulière de la persévérance d'un lion à attendre au pied d'un arbre un Hottentot qui s'y était réfugié. M. Campbell en raconte une du même genre qui ne diffère de la première qu'en ce que son lion s'endormit, ainsi que le Hottentot, et que celui-ci étant tombé sur l'autre, le roi des animaux fut tellement effrayé, qu'il prit rapidement la fuite, laissant le Hottentot maître du champ de bataille.

En traversant le Sneuwberg, M. Campbell visita une caverne profonde creusée dans un

rocher, et à la voûte de laquelle des milliers de chauves-souris étaient suspendues par les pattes, et si serrées les unes contre les autres, qu'elles y paraissaient comme sculptées. Il rencontra aussi une femme d'environ soixante ans, qui n'avait que trois pieds neuf pouces de haut. Dans le pays des Boschismans, il fut accosté par une famille composée de trois hommes, une femme et un enfant. Presque au même instant, deux lions se présentèrent sur la route; mais ils se retirèrent sans inquiéter les voyageurs. M. Campbell remarqua qu'aucun des Boschismans n'avait de nom, excepté le père, que sa famille appelait *vieux garçon*. Comme le visage de la femme était extraordinairement sale, M. Campbell lui conseilla de se laver; mais elle s'y refusa par un signe de tête très-significatif. Les Hottentots lui firent observer, à cette occasion, que leurs compatriotes se plaisaient dans la crasse et l'ordure. Ils se nourrissent d'une racine bulbeuse, qui, étant rôtie, a le goût de la châtaigne.

Voici l'ordre de marche assez singulier de M. Campbell et de sa suite à travers le pays des Boschismans. 1^o Huit Boschismans à cheval sur des bœufs; 2^o le chariot contenant le bagage, attelé de douze bœufs; 3^o un Bos-

chisman monté sur un bœuf, et le guide à cheval ; 4° le chariot de M. Campbell tiré par dix bœufs ; 5° leurs troupeaux de moutons et de chèvres ; 6° le troisième chariot attelé de dix bœufs ; 7° le chef et son fils sur des bœufs, et deux Anglais à cheval ; 8° des bœufs de réserve ; 9° des Hottentots armés, marchant dispersés. M. Campbell dit avoir rencontré, dans cette partie de sa route, un nombre prodigieux de lions. Il fait aussi mention d'un lac qu'il trouva en traversant un jour une immense plaine ; c'était le plus grand qu'il eût encore vu depuis son départ du Cap. Mais après s'en être approché et avoir goûté de son eau, il reconnut, au grand regret de toute sa caravane, qu'elle était saumâtre. Cette plaine abondait en gibier et surtout en daims de plusieurs espèces. Ils réussirent à en tuer neuf, ainsi qu'une autruche et un quacha. M. Campbell traversa sans accident ce désert en douze jours ; ce que l'on doit considérer comme fort heureux pour lui comme pour ceux qui l'accompagnaient ; car, sans quelques ondées qui survinrent fort à propos, ce trajet eût pu leur être funeste, par la raison que, pendant les sept premiers jours, il paraît qu'ils n'auraient pu se procurer qu'en deux endroits une petite

quantité d'eau presque saumâtre, et très-peu d'eau ou d'herbe pendant les cinq derniers. Aussi la vue de la Grande-Rivière réjouit-elle également les hommes et les animaux. Ceux-ci s'y précipitèrent à l'envi les uns des autres, sans égard pour l'escarpement des rives, ni les buissons dont elles étaient couvertes.

La rivière n'étant pas guéable dans cet endroit, M. Campbell et sa suite suivirent la rive méridionale pendant sept à huit jours, au bout desquels ils trouvèrent enfin un gué. Quelques Hottentots, qui habitaient sur la rive opposée, vinrent les aider à passer. Les uns conduisaient les bœufs des chariots, tandis que les autres nageaient sur *des chevaux de bois*, poussant devant eux les moutons et les chèvres. Ces chevaux de bois sont des pièces de bois de sept à huit pieds de longueur, avec des chevilles fixées sur les côtés, à quelques pouces de l'un des bouts. Pour manœuvrer cette machine, un homme s'étend dessus tout de son long, et se tient d'une main à l'une des chevilles, tandis que de l'autre, et souvent avec les pieds, il la fait avancer en frappant l'eau comme s'il nageait. Il dirige obliquement le bout qui est en avant, à peu près sous un angle de 45 degrés, au moyen de quoi il traverse la rivière

sans beaucoup dériver. Il est extraordinaire que dans toute l'étendue du cours de cette rivière, qui a déjà été reconnue à la distance de deux cents lieues, et dont les bords sont habités par des tribus sédentaires, qui ont en abondance du bétail, et qui cultivent du grain, des légumes, du tabac, etc., il n'existât pas une seule barque d'aucune espèce pour la traverser. Cela est d'autant plus surprenant qu'il règne presque sans interruption le long des deux rives, une lisière de bois qui dans quelques endroits a cent cinquante toises de profondeur. Ce qui étonne davantage, c'est que les missionnaires n'aient seulement pas fait construire un radeau. M. Campbell croit qu'il en eût été différemment si, au lieu d'eux, il y avait eu là des Frères-Moraves.

Après une longue journée de marche, M. Campbell et sa suite arrivèrent à une station de missionnaires, appelée Klaar-Water, dans le pays des Briquas ou Coronas. M. Campbell nomme cette contrée Griqualand, et les naturels Griquas. Les premiers blancs qui aient pénétré chez les Briquas furent deux frères nommés Kruger. Nos voyageurs remarquèrent dans une maison une Bible hollandaise, in-4°, et des parties détachées

du Nouveau Testament dans deux autres. Quelques-uns des habitans avaient de petits jardins dans lesquels ils cultivaient des citrouilles, des choux, des haricots, du tabac et du millet. On voyait, dans celui des missionnaires, des pommes de terre, des pruniers, des pêchers et quelques plants de vignes. Ils virent aussi dans cet établissement une boutique de forgeron ; mais elle n'était d'aucune utilité, attendu qu'il n'y avait personne pour enseigner aux naturels l'usage des outils.

De chez les Briquas, M. Campbell se dirigea vers Litakou, ville capitale des Boushuanas. A peine était-il en marche qu'il aperçut sur une petite élévation quatre à cinq lions qui se retournèrent tranquillement pour voir défiler la caravane ; mais, comme par une espèce de convention tacite, aucun des deux partis ne se montra disposé à molester l'autre, tout se passa bien. M. Campbell fait mention à cette occasion d'un moyen dont les naturels se servent pour tuer les lions ; c'est de placer un fusil à trape à l'entrée du Kraal ; mais ce fusil était déjà connu, dès les premiers temps de la colonie, sous le nom de *Stell-roer*.

Le quatrième jour après leur départ de la

Grande-Rivière, ils trouvèrent une source au pied de la montagne *blink* ou luisante, ainsi nommée d'une pierre brillante dont elle est parsemée, et qui ressemble au plomb dont on fait les crayons en Angleterre; les Boushuanas les pulvérisent et s'en servent pour se poudrer la tête. Elle renferme aussi une pierre rouge dont les tribus voisines se peignent le corps. M. Campbell considère cette montagne comme étant une autre la Mecque pour les nations environnantes. S'étant pourvu d'un flambeau allumé, lui et M. Read pénétrèrent dans un passage souterrain qui conduit vers le milieu de la montagne. Ils remarquèrent, en avançant, que la voûte était parsemée de morceaux du roc luisant dont il vient d'être question, et qu'il se trouvait de grandes cavernes à droite et à gauche. La voûte, dans un endroit, leur parut comme sculptée; mais ils reconnurent, en approchant, que ce n'était autre chose qu'une multitude de chauves-souris, qui y pendaient endormies.

Ils arrivèrent, après trois autres journées de marche, à la fontaine de Krouman ou de Kourmana, qu'on regarde généralement comme une des plus belles sources de toute l'Afrique. D'après M. Campbell, elle a neuf pieds

de largeur et dix-huit pouces de profondeur près de l'embouchure de la caverne d'où elle sort. Un autre voyageur dit qu'elle jaillit d'une caverne comme de l'écluse d'un moulin, et qu'à la distance de cent pas, son cours est au moins de trente pieds de largeur et de deux de profondeur. Quelques jours après la caravane arriva à Litakou. M. Campbell remarque que tous les sentiers du pays de Corana sont fort étroits, et il l'attribue à ce que les habitans marchent à la file les uns des autres, à la manière des oies sauvages. On savait déjà, d'après les renseignemens transmis par le malheureux docteur Cowan, que la ville de Litakou, où ont aussi pénétré MM. Trutter et Somerville, avait été détruite par suite d'une division survenue entre les principaux habitans; et que le roi Moulihaban avait fait bâtir la nouvelle capitale, à laquelle il a donné le nom de *Rampampan*, à soixante milles au sud-ouest de Litakou.

En descendant vers la vallée où s'élevait Litakou, les voyageurs furent surpris de n'apercevoir que deux ou trois enfans. Ils s'avancèrent davantage, et ne virent encore personne. Enfin, comme ils entraient dans la principale rue, un homme vint au-devant d'eux, et les invita à le suivre. Partout où ils

passaient, il régnait un silence si profond, que l'on aurait dit que la ville était abandonnée de ses habitants. En arrivant vis-à-vis de la maison du roi, ils aperçurent plusieurs centaines d'individus réunis. Parmi eux se trouvaient un certain nombre d'hommes d'une taille élevée, armés de lances et rangés en bataille. En un instant la place se remplit d'habitans, de tout sexe et de tout âge, qui affluèrent de toutes parts, au nombre de plus de mille individus. Les voyageurs ne savaient comment interpréter la froideur et la méfiance qui se peignaient sur leurs physionomies, leurs chuchoteries, et le silence extraordinaire qui avait précédé leur entrée dans la ville. Ils apprirent enfin que les naturels, en entendant parler de leur approche, avaient été alarmés par la crainte qu'ils avaient qu'ils ne vinssent pour tirer vengeance de la mort du docteur Cowan et de sa suite, qui, disaient-ils, avaient été massacrés par les Wanketsens, peuplade habitant au nord de Litakou.

Toutefois, voyant que le voyage de M. Campbell n'avait aucun rapport avec ce malheureux événement, ils reprirent confiance. Le vieux roi Moulihaban, qui avait montré tant de bienveillance et d'hospitalité envers

MM. Trutter et Somerville, était mort, et son fils Matébi, qui lui avait succédé, se trouvait alors à la chasse. Néanmoins, deux chefs, accompagnés des principaux habitans, se rendirent à la tente des étrangers, où ils furent bientôt suivis par une des femmes du roi, qui leur apporta du lait, en échange duquel ils lui donnèrent un peu de tabac. Elle demanda du tabac en poudre à M. Read; mais celui-ci lui ayant dit qu'il n'en prenait pas, elle répondit fort pertinemment « qu'il en aurait davantage à dépenser. »

Huit jours après leur arrivée, Matébi revint de la chasse aux chacals. Il entra dans la ville accompagné d'un assez grand nombre d'hommes, portant des lances et des perches ornées de plumes noires d'autruches, que l'on fiche en terre pour effrayer les lions dans les lieux où l'on fait halte. Il ne fit pas la moindre attention aux chariots de M. Campbell, auprès desquels il passa, et en agit absolument comme s'il n'y avait pas eu d'étrangers chez lui. Ses ministres lui ayant fait le rapport de ce qui s'était passé pendant son absence, et ayant lui-même raconté ce qui lui était survenu, ce qui ne lui prit pas plus de dix minutes, il ordonna qu'on lui présentât les étrangers. Ils furent en conséquence intro-

duits; et il leur tendit la main droite, que chacun d'eux serra. Il ne s'opéra pendant tout ce temps aucun changement sur sa physiologie.

Il paraissait pensif et circonspect, et nos voyageurs lui trouvèrent d'abord un air peu engageant. Toutefois il gagna chaque instant davantage dans leur estime, et finit par l'obtenir tout-à-fait. « Je le quittai à regret, dit M. Campbell, quoiqu'il ne me donnât que peu d'espoir relativement à l'objet de ma mission. » Son peuple, dit-il, n'avait pas de temps à consacrer aux instructions des missionnaires, attendu les soins sans nombre qu'exigent leurs troupeaux, leurs plantations, etc.; outre que ce qu'ils enseignaient était contraire aux coutumes de son pays. Cependant il ne se refusa pas positivement à recevoir une mission permanente. Mais lorsqu'on lui eut fait observer que l'instruction et l'industrie n'étaient point incompatibles, comme il était à même de s'en convaincre par les habits, les chariots, etc., des blancs, « Eh bien, dit-il alors, envoyez-moi des instructeurs, je leur servirai de père. »

M. Campbell s'accorde avec M. Barrow sur les mœurs des Boushuanas, qu'il dépeint comme un peuple heureux et enjoué. Chaque

jour et à chaque instant du jour, des troupes de femmes et de jeunes filles venaient danser devant la tente des étrangers. Quelques-unes étaient peintes avec de la craie et de l'ocre rouge; d'autres affublées de paille et de plumes, de la manière la plus singulière. Les hommes semblaient n'avoir rien de mieux à faire que de se promener par la ville. Un grand nombre d'entre eux rendaient journellement visite à leurs hôtes; mais jamais ceux-ci ne s'aperçurent qu'il leur manquât la moindre chose, à l'exception cependant de deux boutons; larcin qui fit chasser de la place publique celui qui s'en était rendu coupable.

Il paraît que les Boushuanas n'ont pu fournir à M. Campbell aucun renseignement sur leur origine. Ils lui dirent qu'ils venaient d'une contrée très-reculée au nord; que deux hommes sortirent de l'eau, l'un riche en bétail, l'autre ne possédant que deux chiens; que celui-ci vivait du produit de son troupeau, celui-là de sa chasse, etc. Mais quelles lumières pouvait-on espérer d'hommes qui, se trouvant sur les hauteurs près des ruines de Litakou, ne savaient qu'en dire?

M. Campbell, ayant entendu parler de quelques peintures qui décoraient la maison d'un

chef, voulut aller les voir. Mais il ne trouva que des esquisses informes de girafe, de rhinocéros, d'éléphant, de lion, de tigre et de stein-bok, tracés sur la muraille par la femme de ce chef, avec un mélange de peinture blanche et noire. D'après la description que M. Campbell donne des maisons de Litakou, leur forme est circulaire avec un toit conique; chacune d'elles a un enclos palissadé avec des roseaux ou des tiges de blé cafre.

Les travaux les plus pénibles sont exécutés par les femmes; celles même du roi n'en sont point exemptes. Elles construisent les maisons, font la poterie, cultivent la terre et récoltent les moissons. Les hommes ne s'occupent que de leurs troupeaux, qu'ils soignent avec la même attention que les Cafres. Comme toutes les tribus de l'Afrique méridionale, les Boushuanas font, pour les femelles de chaque espèce, quand le cas l'exige, usage de la méthode que les Scythes, selon Hérodote, employaient à l'égard de leurs juments.

M. Campbell décrit ainsi un banquet de la famille royale de Litakou, auquel il assista : « Les convives se tenaient dans un coin de la cour. Le privilège du roi me parut consister à être assis près du pot contenant les

haricots qui composaient le dîner, et à avoir la seule cuiller que nous vîmes, et avec laquelle il servit une portion que chacun reçut en lui tendant la main. Une des princesses était employée à couper par petits morceaux, avec une hache, un morceau de peau de bœuf sec, qu'elle mit ensuite à bouillir dans un pot, soit pour achever ce même repas, soit pour servir peu après à un autre. De son côté, une des sœurs de Matébi coupait un autre morceau de viande dégoûtante, qu'elle mettait dans le même pot. »

Voici comment il dépeint aussi le costume des danseuses de Litakou. Quelques-unes avaient un côté de la figure peint en noir et l'autre en blanc; d'autres la partie supérieure du visage blanchie et la partie inférieure noircie. Toutes avaient des bouts de roseaux de six pouces de long, fichés comme des plumes, et arrangés en forme de jupons, qui descendaient de la ceinture au talon, et qui faisaient le bruit le plus étrange lorsqu'elles dansaient. Elles se ceignaient aussi le corps d'une grande quantité de cordes de pailles; ce qui leur donnait la tournure la plus grotesque. La reine et plusieurs autres femmes, qui remplissaient le rôle de musiciennes, en

criant très-haut et frappant des mains, étaient vêtues de manteaux faits d'environ une douzaine de bandes de fourrures. Ces manteaux, sous lesquels elles avaient un mantelet de peau sans poil, leur descendaient des épaules jusqu'à terre. Quelques-unes portaient des chapeaux de cuir; mais le plus grand nombre avaient la tête nue; presque toutes avaient des sandales, à l'exception des danseuses.

Avant son départ, M. Campbell eut un entretien avec Matébi, au sujet du meurtre de M. Cowan. Matébi l'informa que dans une expédition qu'il fit avec les Wanketsens, il vit leur chef Makkaba paraître dans une danse avec les habits de M. Cowan; que loin de dissimuler ce meurtre, il avait conseillé à Matébi d'en agir de la même manière avec les blancs, afin d'avoir aussi de leurs dépouilles; qu'il avait vu plusieurs habitans se servir de canons de fusils pour unir la couture de leurs manteaux; qu'enfin il avait appris d'une troupe de Boushuanas et de Coronas qui avaient aidé les Wanketsens dans une expédition contre un ennemi plus éloigné vers le nord, que ces sauvages avaient profité du moment où le docteur Cowan se baignait dans un étang, à quelque distance de ses chariots, pour surprendre et massacrer les gens qui gardaient

le bétail, puis ceux qui veillaient aux chariots, et en dernier lieu l'infortuné Cowan et son compagnon. Il ne réchappa qu'un seul homme attaché à la mission de Klaar-Water; mais qui fut tué par un autre chef nommé Makrakka, lequel s'était révolté contre Moulihaban. Cet événement malheureux eut lieu, dit-on, près de la ville de Mélita, où réside Makkaba, chef des Wanketsens. Ces particularités avaient déjà été racontées à M. Campbell à peu près de la même manière en plusieurs autres endroits, et même par son propre interprète, qui avait vu entre les mains des sauvages la tente de M. Cowan, son troupeau, ses cuillers, ses fourchettes et ses habits.

M. Campbell place les Wauketsens à cinq journées de marche au nord-est de Litakou; ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'il apprit d'un Corona, nommé John Hendric, qui s'était rendu à Mélita, pour y échanger le produit de sa chasse contre du bétail. En partant de Litakou, Hendric se dirigea à l'est, et arriva chez une nation appelée les Cafres rouges ou Tamakka, race métise de Boushuanas et de Hottentots. Leur premier village, selon lui, était situé à quatre jours de marche de Litakou, et leur capitale se nommait Raebe. A six journées de là, et en suivant la direction du

nord-est, Hendric trouva une ville nommée Mouso. Cette ville, beaucoup plus grande que Litakou, est peuplée de dix à douze mille habitants, dont les usages et les mœurs ne diffèrent pas de ceux des Boushuanas.

CHAPITRE VII.

Capitale des Morolongs. — Village de Cafres rouges. — Assassins du docteur Cowan. — Kraal des Boschismans. — Réponse assez remarquable de leur chef. — Le village de Rowland. — Kraal de Kok. — Femme d'un Colon. — Chaleur du climat. — Mosquée de la ville du Cap.

Mouso est la ville capitale des Morolongs ou Barolous, dont parle M. Trutter. De Mouso, prenant au nord, Hendric arriva après trois jours de marche à Mérita, un peu moins grand que Mouso, et dont la langue, les mœurs et les usages sont à peu près les mêmes.

On peut conclure d'après ces renseignements, et en évaluant à vingt milles une journée de marche, ce qui est le terme moyen de celle d'un Hottentot, que Mérita est à environ deux cent vingt milles au nord-est de Litakou.

Voici ce que M. Campbell apprit concernant le voyage d'un sauvage nommé Matari, qui avait été fréquemment employé comme envoyé de Matébi auprès des autres chefs

africains; voyage qui lui parut un peu extraordinaire. Cet individu partit à la tête d'une expédition, chargé de butiner. Prenant au nord, il arriva le quatrième jour à Chué, ou la vallée de Miel. Il tourna alors à l'ouest, et traversa pendant cinq lunes de vastes déserts entièrement dépourvus d'eau, mais jonchés de melons d'eau qui servirent à sa troupe de nourriture et de boisson. Il entra ensuite sur le territoire d'une tribu appelée Mampour, qui habite sur les bords d'une grande étendue d'eau, et à l'horizon de laquelle ils virent le soleil se coucher. Les habitans se servaient de bateaux ronds, qu'ils faisaient mouvoir avec des rames. Matari les dépeignit comme un peuple paisible et innocent. Il en massacra un grand nombre et euleva sans peine leur bétail. M. Campbell ne dit pas si au retour les troupeaux enlevés vécurent de melons d'eau. Il est probable que Matari traversa l'Afrique vers l'Atlantique méridionale, ou l'Océan éthiopique.

De Litakou, M. Campbell et sa suite résolurent de se diriger à l'est, d'après ce qu'on leur avait dit que les naturels recevraient avec plaisir des missionnaires. Le pays qui se présentait devant eux offrait l'aspect d'un vaste champ cultivé, n'ayant d'autres bornes que

l'horizon. Ils tuèrent un superbe quacha, deux buffles et un veau ; ils rencontrèrent aussi de nombreuses troupes de Spring-boks, ainsi que quelques Boschismans errans.

Après deux jours de marche ils arrivèrent à un village boushuana, composé de dix huttes semi-hémisphériques ; et le lendemain à un village de Cafres rouges, situé à l'entrée du passage de quelques montagnes, auquel ils donnèrent le nom de Col de Wilberforce, et où une centaine d'individus s'étaient rassemblés pour cueillir un fruit qu'ils appelaient *ounche*, lequel fait leur principale nourriture. M. Campbell représente ces Cafres rouges, qui sont évidemment des Boschismans, comme menant la vie la plus misérable. Leurs huttes ayant la forme d'un œuf coupé par la moitié, avec une ouverture qui leur permet à peine de respirer, sont si basses, qu'à peine les aperçoit-on parmi les buissons. A trois milles plus loin, M. Campbell arriva à un endroit nommé Malapitzi, où le peuple les vit entrer avec crainte et étonnement. Ce village consistait en soixante-six huttes et environ trois cents habitans. Les individus de cette peuplade lui parurent doux, indolens et d'un bon naturel. Leur principale nourriture consiste dans le

lait de leurs troupeaux; mais il fait observer que les hommes n'y sont ni aussi noirs ni aussi grands, et n'ont pas autant d'intelligence que ceux de Litakou, quoique les femmes soient précisément les mêmes.

Ayant remarqué dans la chevelure d'un des principaux habitans un petit cor de chasse que M. Campbell supposa avoir appartenir au docteur Cowan ou au lieutenant Donovan, il chercha à se le procurer, et il l'obtint par l'entremise d'un Hottentot de sa suite, moyennant un peu de tabac. Celui qui le portait dit qu'il le tenait d'une peuplade établie au nord; et d'après la similitude de ce que nos voyageurs apprirent dans cet endroit, avec ce qu'on leur avait appris à Litakou, il leur parut démontré que Makkaba, chef des Wanketsens, était véritablement l'assassin du docteur Cowan.

Quoi qu'il en soit, Makkaba accueillit M. Campbell et sa suite avec beaucoup d'obligeance; et à leur départ il les fit accompagner par son propre frère, jusqu'à une tribu voisine, établie au nord, et que le docteur Cowan appelle les Wanketchies. M. Campbell dépeint cette région comme la plus belle et la plus riche que l'on connaisse encore dans toute l'Afrique méridionale. Elle

est arrosée par la rivière Meloppo, qui sort d'un grand lac et coule au nord-ouest. Des bois d'acacias très-élevés embellissent et diversifient l'aspect du pays. En quittant les Wanketchies, le projet du docteur Cowan était de s'avancer au nord-est vers la rivière Sofala, qu'il comptait descendre ensuite pour se rendre à la côte. La nouvelle étant parvenue de Sofala qu'il était arrivé quelque malheur à son expédition, lord Caledon expédia aussitôt un bâtiment du Cap pour prendre des informations auprès du gouverneur de Mozambique. Celui-ci l'informa que les voyageurs étaient arrivés un soir dans deux chariots couverts, tirés par des bœufs, sur le territoire du roi de Zaïre, qui fait le trafic d'esclaves; que ce chef avait demandé au docteur Cowan un de ses chariots; qu'ayant essuyé un refus, tous les individus composant l'expédition avaient été attaqués au milieu de la nuit et massacrés, à l'exception de deux, qui parvinrent à s'échapper. Le gouverneur de Mosambique expédia dans l'intérieur des noirs de confiance qui lui rapportèrent à peu près les mêmes particularités. On disait dans le pays des Wanketchies que le meurtre du docteur Cowan avait été commis à environ quarante lieues de la côte. Le

lieutenant Donovan appartenait à l'infanterie légère, et nul doute que le cor de chasse trouvé entre les mains du Boschisman à Malapitzi ne lui eût appartenu.

De là, M. Campbell et sa suite se dirigèrent au sud, et traversèrent une contrée on ne peut plus escarpée et rocailleuse. Le lendemain, ils gravirent une montagne, du sommet de laquelle ils en découvrirent d'autres qui étaient entièrement couvertes d'arbres, et des vallées qui ressemblaient aux plus beaux parcs de l'Angleterre. Les sinuosités de la rivière de Malalarine, qui coule entre deux de ces montagnes, ne contribuaient pas peu à l'embellissement de ce paysage, au delà duquel ils virent ou crurent voir de nouvelles forêts. De cette belle contrée ils tombèrent inopinément dans un kraal de Boschismans, composé de quelques huttes, dont les habitants sortirent précipitamment et se rangèrent en bataille. Le chef, qui se nommait Makoun, fit un saut en l'air en brandissant son arc, dans le dessein d'intimider les voyageurs, et les femmes disparurent, comme si la bataille allait commencer. Cependant Makoun consentit à parlementer, et en réponse à l'offre que lui fit M. Campbell, il répondit très-judicieusement : « Je recevrai avec plaisir qui-

conque viendra m'enseigner, ainsi qu'à mes gens, ce que nous ne savons pas. Nous sommes de paisibles Boschismans, ainsi que l'ont été nos pères et les pères de nos pères, qui n'ont jamais rien dérobé à leurs voisins ; et il ajouta : nous sommes riches en gibier et en eau. » Ce brave homme ne possédait cependant que le manteau de peau qui le couvrait, son arc et ses flèches.

Partis de ce kraal le 14 juillet, et se dirigeant au sud-ouest, le long de la rivière de Malalarine, l'une des branches principales de la Rivière-Orange, ils rentrèrent à Bricqua le 20, précisément six semaines après leur départ de cet endroit, pour se rendre à Litakou.

Ils virent pendant ce voyage la jonction du Malalarine avec la Rivière-Jaune, qui, en plusieurs endroits, est plus large que la Tamise. Ils donnèrent le nom d'Alexandre à une petite rivière qui coule quelques milles plus bas, en l'honneur du secrétaire de la colonie, et celui de Cradock-Rivier à une autre plus considérable, qu'ils rencontrèrent à quelque distance de là. La réunion du Malalarine, de la Rivière-Jaune, de l'Alexandre et du Cradock, qui tous descendent probablement des régions du tropique, forme la Rivière-Grande ou d'Orange, qui traverse le continent

de l'Afrique, et se jette dans l'océan Atlantique méridional. Quoique, depuis l'époque de sa première découverte, cette rivière ait été reconnue par plusieurs Européens, à différentes reprises et en différens endroits, M. Campbell est cependant le premier qui ait suivi son cours entier.

Comme il pouvait en un mois se rendre du pays des Bricquas à celui des Namaquas, où il y avait un établissement de missionnaires, et s'épargner ainsi au moins deux mois qu'il lui aurait fallu pour rentrer au Cap, et aller de là à l'embouchure de la Rivière-Orange, il s'arrêta à ce premier projet. En conséquence, se dirigeant à l'ouest par la rive septentrionale de la rivière, il arriva le troisième jour au village de Hardcastle, situé dans un vallon environné de montagnes d'asbestes (sorte d'amiante). La population de cet endroit s'élevait à cent dix hommes, cent soixante-cinq femmes, cent dix garçons, cent filles, et quatre cents Hotentots-Coronas. M. Campbell attendit là cinq jours inutilement pour traverser le fleuve. Il est vrai que les habitans lui offrirent de construire une embarcation; mais il préféra de continuer à cotoyer la même rive; ce qui l'obligea de faire un détour au nord, en

passant par le village de Rowland-Hill, et de tourner ensuite au sud par la montagne de Vansittart. A partir de là, les pauvres bœufs, mourant de soif et harassés de fatigue, firent entendre de fréquens mugissemens. Hommes et animaux, tous soupiraient après la Grande-Rivière. « Au coucher du soleil, dit M. Campbell, rien ne nous indiquait le voisinage de l'eau, mais à minuit, le cri de *la rivière! la rivière!* vint nous rendre à la vie, et nous faire oublier toutes nos peines. »

Il ne leur survint rien de remarquable durant leur voyage le long de la rive septentrionale de la Rivière-Orange. Toute cette contrée leur parut aussi sûre qu'elle était solitaire. Quelques Coronas errans, et de temps à autre un serpent noir, furent les seuls êtres animés qu'ils rencontrèrent.

En arrivant au kraal de Kok, celui-ci leur apprit qu'il avait été récemment à la chasse des éléphans, sur le bord septentrional de la rivière; que pendant six jours entiers il n'avait pas rencontré une seule source d'eau : mais que les melons d'eau, répandus sur toute la surface du pays, lui avaient offert, lorsqu'ils étaient rôtis, une quantité suffisante d'excellente eau.

En avançant vers l'ouest, la chaleur de l'atmosphère s'accrut, et la surface du pays devint plus escarpée et plus aride. Les lézards et les souris fourmillaient de toutes parts. Celles-ci emportent, dit-on, dans leurs trous des graines juteuses pour étancher leur soif.

Pella, station de missionnaires dans le pays des Namaquas, est un lieu des plus misérables. Le thermomètre s'y trouvait, à trois heures de l'après-midi, à 98 degrés, à l'ombre, et cela dans le premier mois du printemps. Tout y avait un aspect sinistre. Des rochers, au milieu d'un sable aride, où croissaient çà et là quelques kokeras solitaires; des montagnes dont les flancs paraissaient comme calcinés; en un mot, la nature partout en deuil : tel était le coup d'œil qu'offrait cette contrée. La rivière seule était bordée de quelques arbres verts. Le nombre d'habitans de ce triste lieu s'élevait à six cent trente-six. M. Campbell les dépeint comme paisibles et honnêtes, et vivant de racines et du lait de leurs troupeaux.

De Pella nos voyageurs dirigèrent leur route vers le Cap, en passant par Quick-Fontein et Silver-Fontein. Ici se trouve la dernière habitation de la colonie de ce côté; elle appartient à la famille d'un missionnaire. Peu

après ils arrivèrent à la demeure d'un paysan nommé Léar. Il était père de dix filles, toutes mariées, quoique lui et sa femme n'eussent pas quarante ans. Tous ses gens étaient Hottentots et d'une malpropreté extrême. « La dame du lieu, dit M. Campbell, assise dans un coin, avec un long bâton à la main, commandait d'un ton très-impératif, et ses ordres étaient exécutés à l'instant même. Ce qu'il y avait de plus apparent dans la maison, c'étaient des peaux. Une table basse et trois objets, qui autrefois avaient porté le nom de chaises, composaient l'ameublement. Dans un coin, on voyait un espace fermé par un mur de terre d'environ un pied et demi de hauteur, dans lequel se trouvaient quelques peaux étendues, qui servaient, selon toute apparence, de lit à la famille : là, le fils de la maison, grand garçon de dix-huit ans, couché sur le dos, regardait attentivement les étrangers.

La chaleur s'accrut à un point alarmant. A midi, le thermomètre était à 101 degrés à l'ombre. L'encre s'épaissit, l'eau devint tiède, et le beurre se changea en huile. Les corbeaux se promenaient autour des chariots, comme si ceux qui étaient dedans étaient déjà morts, et destinés à leur servir de pâture.

Dans ces chaleurs excessives, lorsque l'eau manque aux Hottentots, ils creusent le sol pour en tirer de la terre ou du sable frais, dont ils se frotteut le corps, et se procurent ainsi un soulagement momentané. L'un des gens de M. Campbell tomba presque mort de soif, après une longue course qu'il avait faite à la recherche des bœufs. Cet homme dit qu'il éprouvait une chaleur brûlante au bas des reins. Pour se soulager, il s'enfonçait fréquemment la tête dans les buissons, afin d'y respirer la fraîcheur, tandis que ses camarades creusaient la terre et lui appliquaient du sable frais sur le dos; opération qu'ils furent obligés de réitérer de buisson en buisson, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'eau.

Il ne peut y avoir rien de plus misérable, sous tous les rapports, que la côte occidentale de l'Afrique. Du Cap à Kamisberg, elle devient peu à peu plus sablonneuse et plus aride. L'espace compris entre ce dernier endroit et la Rivière-Orange est un véritable désert. Depuis le retour de M. Campbell, on a reçu une lettre de M. Schmeten, missionnaire de l'établissement des Namaquas, dont nous donnerons ici un extrait : « Le 18 mai, dit-il, je quittai la Grande-Rivière, me dirigeant constamment au nord, au milieu d'obs-

tacles sans nombre. Néanmoins il me fut impossible de m'approcher davantage de la mer à cause des montagnes et du manque d'eau. J'ai été quelquefois quatorze jours de suite sans rencontrer une créature humaine au milieu de ces affreuses solitudes. Le 5 juillet, après avoir pénétré au nord aussi loin que je le pus, je me vis forcé de m'arrêter, et de faire route vers le sud.»

Voici de quelle manière M. Campbell décrit une mosquée mahométane qui se trouve au Cap : « Le 11 février 1814 je visitai la mosquée. L'enceinte en est resserrée. Le plancher était couvert d'un tapis vert, sur lequel étaient assis une centaine d'hommes, la plupart esclaves malais et madécasses. Tous portaient des robes blanches presque faites comme des chemises, et des pantalons de la même couleur, ayant devant eux des morceaux de toile de coton, sur lesquelles ils se prosternaient. Ils étaient sur plusieurs rangs qui s'étendaient d'un bout du bâtiment à l'autre. Il y avait six prêtres coiffés de beaux turbans. Une chaise avec trois marches était placée à l'extrémité de l'édifice du côté de l'orient, et au-dessus il y avait un dais, supporté par des poteaux, qui ressemblait à un ciel de lit sans garniture. Deux prêtres se

tenaient devant cette chaise, et chantaient en langue malaise, à ce que je supposai, quelque chose que le peuple répétait en chorus. Arrivés à un certain passage de ce chant, les prêtres se prirent les oreilles entre l'annulaire et le pouce de chaque main, en continuant de chanter, élevant parfois le coude droit et baissant le gauche, et *vice versa*. Ils continuèrent ce mouvement assez bizarre pendant quelque temps, après quoi l'un des prêtres se couvrit la tête et le visage d'un voile blanc, tenant à la main un long bâton noir avec une poignée d'argent. L'autre, après avoir chanté quelques mots, monta une marche et fit une pose, chanta encore, et monta les autres marches de la même manière. Arrivé là, il s'assit sur la chaise, et en descendit ensuite avec les mêmes cérémonies. Pendant ce temps, les assistans se prosternaient fréquemment, chacun dans son rang, et avec autant de régularité que des soldats qui font l'exercice. Un prêtre très-réplet, qui se tenait dans un coin près de la chaire, chanta quelque chose d'un ton solennel, qui parut redoubler l'attention et la ferveur de l'auditoire. La cérémonie se termina là, et chacun se retira.

CHAPITRE VIII.

M. Latrobe. — Établissements moraves. — Gnadenthal et Groenekloof. — Cochers hottentots. — Cimetière. — Bavians Kloof. — Église de Gnadenthal. — Village de Caledon. — Loups et Tigres. — Zwellendam. — Serpent jaune. — Exécution de criminels. — Conducteurs hottentots. — Incursions des Cafres. — Éléphants. — Paerd-Kop, ou la tête de cheval. — Courage et réussite. — Femme d'une grosseur extraordinaire. — Hottentots civilisés.

Nous espérons que les particularités que nous allons encore rapporter concernant la colonie du Cap, ne paraîtront pas moins intéressantes à nos lecteurs que celles que nous leur avons déjà fait connaître. Elles sont extraites du voyage de M. Latrobe, le dernier de nos compatriotes qui ait parcouru cette partie de l'Afrique méridionale.

Il quitta l'Angleterre avec les personnes de la mission morave, auxquelles il s'était associé, au commencement du mois d'octobre 1815, et arriva au Cap de Bonne-Espérance le 24 décembre. La première chose qui le frappa dans la ville du Cap, ce fut la diversité des traits, du teint et des costumes dans la basse classe

du peuple, dont la plus grande partie est noire ou basanée. On y voit peu de Hottentots purs, mais un mélange de Hottentots et d'esclaves, nés à la côte de Mosambique et ailleurs. Les Malais et les Nègres y sont connus sous la dénomination générale de bâtards. Beaucoup sont mahométans, mais il ne paraît exister aucune haine religieuse entre eux.

M. Latrobe avait pour objet de visiter les missions moraves de Gnadenthal, Groenekloof, etc., et de reconnaître les lieux les plus propices à en établir de nouvelles. Il partit du Cap avec une caravane composée de quatre chariots. Le premier, attelé de douze bœufs, et le second de quatorze, étaient occupés par lui et sa suite. On donna dans le troisième une place à un jenne anglais qui suivait la même route, quoique ce chariot, de même que le quatrième, fût chargé de bagage et de provisions destinées pour Groenekloof et les lieux voisins. Les chariots en usage au Cap, sont solidement contruits, et ont des roues et des essieux en bois de fer. Les sièges sont suspendus à des courroies de cuir, afin de leur donner du jeu, et le chariot est couvert d'une natte et d'une toile à voile, soutenues par des cerceaux de bambou. Des rideaux de

grosse toile ou de cuir sont adaptés devant et derrière, pour garantir les voyageurs du vent et de la pluie. Les bœufs sont attelés à la manière hollandaise, c'est-à-dire, avec un joug qui porte sur le cou de l'animal, de façon qu'il tire avec les épaules; ce qui paraît peu le fatiguer, surtout dans les terrains unis. Le manche du fouet d'un conducteur hottentot est un bambou de douze pieds de long et quelquefois plus, et le fouet une courroie tressée, à peu près de la même longueur. Avec cet instrument, il fait non-seulement un bruit très-éclatant, mais il atteint encore avec la plus grande dextérité le bœuf paresseux ou récalcitrant. Toutefois, le principal ressort de son autorité, c'est sa langue. Il interpelle continuellement tous les bœufs composant son attelage, chacun par son nom, les dirige à droite ou à gauche, par l'addition des mots *hott* et *haar*, et appuie quelquefois ses ordres d'un coup de fouet, ou en faisant claquer son fouet au-dessus de leurs têtes. Un jeune garçon conduit les deux premiers bœufs par une courroie attachée à leurs cornes, et on dirait qu'ils le suivent avec plaisir.

Il paraît que les Anglais ont ouvert de belles routes dans les environs du Cap et de Simons-Bay; mais M. Latrobe les quitta

bientôt, et n'eut presque plus que des sables profonds à parcourir jusqu'à Groenekloof. Aucun arbre n'embellit cette solitude; à peine y voit-on quelques buissons. Toutefois les voyageurs y remarquèrent une jolie espèce de bruyère, et quelques fleurs charmantes, qui leur étaient inconnues. La plante la plus commune que l'on y rencontre, est celle que l'on appelle figue hottentote. Vers le coucher du soleil, ils arrivèrent aux grandes chaudières à sel, auprès de Riet-Valley, nommée ainsi de la quantité de roseaux qui y croissent. L'établissement de Groenekloof paraît, à une certaine distance, un champ fertile au milieu d'un désert. Ici, nos voyageurs furent reçus avec la plus grande cordialité. Les Hottentots, hommes, femmes et enfans, avec un frère de la mission, étaient allés à leur rencontre l'espace d'une lieue. A l'arrivée des chariots, visiteurs et visités unirent leur voix dans un hymne qu'ils adressèrent à l'Éternel.

Groenekloof est un district situé à environ trente milles au nord de la baie de la Table; il contient des fermes très-étendues. Celle qu'occupaient les frères, et que l'on appelle plus particulièrement Groenekloof, était connue autrefois sous le nom de *Kleine-Post*

(la petite poste). Elle appartenait alors avec toutes ses dépendances, à la compagnie hollandaise, qui l'avait affermée. Après l'expiration du bail en 1808, le comte Caledon, alors gouverneur du Cap, ayant reconnu de quelle utilité l'instruction chrétienne était pour les Hottentots, décida les frères missionnaires à y former un établissement. Les Hottentots ne tardèrent pas à s'y rendre de toutes parts; et vers la fin de l'année 1815, le nombre des habitans s'élevait déjà à trois cents individus de tout âge et de tout sexe. Le cimetière des Hottentots, placé sur une éminence, au nord des habitations, est un terrain carré, divisé en quatre compartimens égaux par des allées sablées, et entouré d'un fossé ayant une espèce de parapet, sur lequel on a planté un rang de cactus ou figuier des Indes, qui, en croissant, devient une excellente barrière contre les bestiaux. Les tombes, selon la coutume de l'église morave, sont disposées régulièrement par rangs. Celles des Hottentots ne sont point distinguées par des pierres tumulaires, mais par un morceau de bois planté à la tête de chaque fosse, et qui porte le numéro qui se rapporte au registre de l'église, lequel fait mention du nom et de l'âge de la personne qui est enterrée. De ce lieu on dé-

couvre dans la vallée les maisons et les huttes des Hottentots, séparées par un petit bois de la ferme et des habitations des missionnaires. La vallée, au nord et à l'est, est bornée par collines couvertes de buissons, parmi lesquels on découvre plusieurs fragmens détachés de granit, de toute forme et de toute grandeur. Des masses plus considérables, que l'on distingue près des vieilles étables, forment une réunion très-pittoresque de rochers entremêlés d'arbres, et couverts d'aloès en beaucoup d'endroits. Un petit ruisseau, qui ne tarit que dans les grandes sécheresses, coule à leur pied vers le village; malheureusement les antrès de ces rochers servent de retraite aux mangoustes (espèce de rats), aux serpens, aux salamandres, aux lézards, aux souris et aux taupes. Les cabanes, dont quelques-unes sont bâties en pierre, sont de formes et de dimensions différentes. Dans une maison, dont les habitans étaient très-proprement vêtus, on servit aux missionnaires un pâtre d'un très-bon goût, et les Hottentots parurent enchantés de leur voir partager leur humble repas.

M. Latrobe, lors de son retour au Cap, passa une après-midi avec le révérend M. Hesse, qui lui fit voir l'église appartenante à la con-

grégation luthérienne. Il n'y a que peu d'années que les Hollandais, qui sont calvinistes, ont permis aux luthériens d'avoir une église au Cap; mais l'esprit de tolérance que professe le gouvernement anglais leur a depuis laissé toute liberté à cet égard; et ce qui fait infiniment d'honneur à ces derniers, c'est d'avoir, quoique peu riches, pourvu plus généreusement que les calvinistes à l'entretien de leurs ministres, et de n'avoir rien épargné pour l'érection d'une belle église et du presbytère. Le jardin de M. Hesse renfermait une grande variété de plantes, d'arbres et d'arbrisseaux du pays et des régions plus méridionales. Le gouverneur cherchait par tous les moyens à introduire le christianisme dans les différentes classes qui n'avaient pas encore ressenti sa bienfaisante influence; mais comme la commission de la communauté des méthodistes ne paraissait alors s'occuper que des Colons blancs, il éprouvait beaucoup de difficultés dans ce projet, surtout de la part de ceux qui voyaient avec peine la multiplication des sectes religieuses au Cap.

Dans une autre excursion à Gnadenthal, M. Latrobe prit la route de Hollands-Kloof, célèbre dans les relations des missionnaires, par sa montée roide et difficile. Quoique l'on

eût ajouté vingt-six bœufs aux vingt-quatre qui étaient déjà attelés, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les chariots parvinrent au sommet de cette route, qui, sur le revers opposé, est infiniment plus douce et plus aisée. La montagne la plus remarquable après celle-ci, c'est celle de Gnadenthal ou le Grand-Bavian. On dit qu'elle offre, auprès de Winander-Meer et de la vallée de Brathy, quelque ressemblance avec la chaîne de montagnes de Cumberland et de Westmorland en Angleterre; mais on ne voit point à sa base cette riche verdure et ces arbres superbes, qui sont si communs dans ce dernier pays.

On entre dans le village de Gnadenthal par de petits chemins bordés d'espaliers et d'arbres fruitiers, ce qui fait que l'on croirait les habitations des missionnaires bâties sous des bosquets. D'après ceci, on ne doit pas être étonné du plaisir avec lequel les voyageurs parlent de cet endroit, surtout si l'on considère qu'après avoir traversé une solitude stérile, où aucun arbre n'offre son ombre protectrice contre les rayons brûlans du soleil, on se trouve tout à coup transporté dans un lieu qui a l'air d'un paradis terrestre, en comparaison de celui d'où l'on sort.

Gnadenthal, ou la vallée de la Grâce, est à

environ quarante milles anglais du Cap, dans une direction à peu près est; c'est le principal établissement des Frères-Moraves dans l'Afrique méridionale. M. Latrobe, ayant remarqué à son arrivée que quelques maisons situées près de l'église avaient leurs portes obstruées d'ordures, n'en eut pas plus tôt fait l'observation, que tout le monde se mit à l'ouvrage, et en moins d'une demi-heure, la boue, les cendres, etc., se trouvèrent enlevées, chacun promettant qu'à l'avenir pareille chose n'arriverait plus. M. Latrobe et les missionnaires allèrent ensuite visiter le jardin, au milieu duquel s'élevait un grand poirier, planté en 1738 par le missionnaire Schmidt, et qui, attendu sa prodigieuse grosseur et la vaste étendue de son feuillage, servit, en 1772, d'école et d'église aux frères; hommes, femmes et enfans, tous trouvaient place sous son ombrage. Ils se rendirent de là dans le vallon de Bavians-Kloof, ainsi nommé de la grande quantité de babouins auxquels il servait autrefois de retraite. Un ruisseau limpide, appelé Bavians-Rivier, sort du vallon, coule au travers du village, et va tomber dans la rivière de Zon-der-End, non loin du gué.

L'aspect de l'église de Gnadenthal est

imposant par sa grandeur, l'épaisseur de ses murs, qui sont de briques cuites, plâtrées et peintes en jaune; ses fenêtres arquées, et l'élévation de son comble : ses pignons sont dentelés, avec une girouette à chaque dent. La hauteur du comble la rend très-remarquable, en approchant de la vallée de l'un ou l'autre côté; et il ne lui manque, pour ressembler tout-à-fait à un ancien édifice religieux, qu'une petite tour au milieu de la toiture. Il y a deux fenêtres entre les portes, et une entre chaque porte et le pignon. Il y en a aussi deux autres dans la partie qui fait face au village. Deux colonnes, d'environ trois pieds de diamètre, soutiennent la voûte immense de cet édifice, et surprennent au premier coup d'œil par leur ressemblance avec les colonnes saxonnes qui décorent quelques-unes des cathédrales d'Angleterre. Le corps du bâtiment, ainsi que la galerie qui se prolonge sur trois de ses côtés peuvent contenir plus de mille personnes. Le devant de la galerie est soutenu par des barres de fer fixées aux chevrons du plafond. Celui-ci n'est pas en plâtre, mais seulement en bois jaune, très-propre. Cette galerie, d'un extérieur simple, est ornée d'une manière fort ingénieuse, de pilastres en planche. La table

du ministre , placée au milieu des deux entrées , est transformée les dimanches en lutrin. Le tout est recouvert d'un tapis vert , et élevé d'un degré au-dessus du plancher ; cette élévation règne d'une porte à l'autre. L'espace au-dessous de la galerie , à l'orient , est entouré de planches comme un petit vestiaire. L'église est éclairée par trois lampes , une au centre , et une à chaque extrémité. La congrégation est assise sur des bancs , les hommes à l'orient , et les femmes à l'occident. En bas , on a laissé , comme dans la galerie , un passage au milieu , d'une toise de largeur. Le clocher , que les missionnaires n'ont eu la permission de bâtir qu'après l'arrivée des Anglais , s'élève au milieu d'un bouquet d'arbres. Au lieu d'avoir la forme des nôtres , c'est une voûte soutenue par de grosses colonnes blanchies. La cloche sert également de signal pour l'église , l'école et les repas ; aussi se fait-elle entendre huit à neuf fois par jour.

M. Latrobe , ayant conseillé aux frères de faire construire quelques nouveaux bâtimens pour la commodité des habitans , eut occasion de remarquer le degré d'industrie des Hottentots. « Quelque chose , dit-il , qu'on leur ordonne , ils se mettent à l'ouvrage par

affection et par reconnaissance pour les missionnaires. Cependant, si les travaux ne sont pas de leur goût, ils ne s'y livrent qu'avec paresse et lenteur; mais lorsqu'ils leur plaisent, ce qui était le cas dans cette circonstance, aucun Européen ne les surpasse en adresse et en activité: on doit seulement ne pas les tenir trop long-temps au travail, parce que, semblables à des enfans, l'ennui les gague bientôt. Ils sont extrêmement flattés quand ceux qui les emploient vont les voir, et plus encore s'ils leur prêtent de temps en temps un peu d'assistance, ne fût-ce que pour placer une pierre, ou aider à soulever une pièce de bois.»

Le village de Gnadenthal renferme environ deux cent cinquante-six cabanes et huttes, et une population de douze cent soixante-seize habitans. Quelques individus, à qui l'on permet d'y résider pour les éprouver, ainsi que les habitans les plus pauvres, construisent leurs huttes avec des perches entrelacées de joncs ou de roseaux, sur lesquels on applique une couche de terre glaise: les toits sont en paille et assez solides. Les habitans n'aiment pas que leurs maisons soient trop éclairées; aussi, n'y a-t-il qu'une fenêtre, ou deux au plus, pour toute la maison, et

encore y suspendent-ils ordinairement un rideau de peau de mouton, pour empêcher les rayons du soleil de pénétrer.

Les habitans pauvres ne portent dans leur maison qu'un kaross ou tablier des anciens Hottentots, et les enfans y vont entièrement nus. Toutefois, ceux qui travaillent assidûment trouvent bientôt moyen de se procurer des gilets, des pantalons et autres objets d'habillement à l'européenne, qu'ils mettent régulièrement le dimanche, jour où ils vêtissent aussi leurs enfans de pantalons, de jupons et de chemises de toile ou de coton. La coiffure des femmes est un mouchoir disposé très-élégamment autour de la tête, avec un nœud sur le devant. M. Latrobe, qui, comme quelques autres personnes, avait d'abord regretté que l'on n'eût pas suivi dès le principe un plan régulier dans la construction de ce village, prit bientôt plaisir à admirer sa romantique irrégularité. En effet, on y rencontre tantôt un sentier tortueux, bordé d'une haie vive; tantôt une chaumière, bâtie sous un cognassier; plus loin, un figuier ou un autre arbre fruitier, prêtant son ombrage à une réunion de femmes et d'enfans; enfin, partout la nature embellie par l'art. M. Latrobe nous apprend qu'un

jour il eut le plaisir d'entendre des journaliers des deux sexes, employés dans le jardin des missionnaires, chanter, avant et après leur repas, un petit cantique en forme d'actions de grâces. Une des femmes qui faisait le second dessus, exécuta avec beaucoup de douceur ce que l'on appelle en musique retardation; de quoi il conclut que les dissonans ne sont pas une invention de l'art; et que rien ne serait plus facile que de former des chœurs délicieux en quatre parties, chez cette nation à la voix mélodieuse.

M. Latrobe dépeint la nouvelle ville ou village de Caledon comme un jeune arbre qui s'élève de terre. Les maisons en sont propres. L'église, en forme de croix, n'a pas de clocher. La contrée d'alentour est nue; et, à l'exception de quelques espaces qui étaient cultivés dans la vallée, et d'un peu de verdure dispersée çà et là, ce n'est encore qu'un désert. Les bains chauds sont à environ un mille anglais de la ville, sur la pente méridionale de la montagne de Zwarteberg, qui se forme d'une réunion de collines noires, rocailleuses et stériles, entassées en désordre l'une sur l'autre, et qui ne sont peuplées que de chacals, de loups, de tigres et de serpens. Cette montagne, qui se prolonge à environ vingt

milles anglais, dans une direction sud-ouest et nord-ouest, est entièrement aride.

M. Latrobe eut occasion de voir sur sa route une ferme dont les propriétaires, par un acte de justice inconnu jusque-là, apprirent que l'action des lois anglaises s'étend à tout le monde indistinctement, et qu'elles assurent protection et sécurité à toutes les classes de la société. La maîtresse de la maison, aidée de sa fille, âgée de huit ans, avait horriblement maltraité et mutilé, de la tête aux pieds, une de ses malheureuses esclaves, qui se trouvait dans un état de grossesse avancée. Reconnues coupables par le juge nouvellement établi dans cette partie de la colonie, la mère et la fille furent condamnées à payer trois cents dollars d'amende à la plaignante, deux mille dollars de frais, et à voir en outre tous leurs esclaves vendus.

A quelque distance de là, des Hottentots trouvèrent un serpent cerastus. Ce superbe reptile avait environ quatre pieds de long; il était d'un gris mêlé sur le dos et d'un beau jaune sous le ventre. Cette espèce passe pour très-venimeuse. En poursuivant sa route, M. Latrobe apprit que l'on ne voyait qu'un petit nombre de tigres dans le canton où il se trouvait : ils se tiennent presque constam-

ment dans les montagnes et dans les bois, où ils enlèvent quelquefois du bétail. Les loups seuls errent individuellement dans toute la contrée. Les cochons sauvages vont en troupes; ils sont non-seulement très-hardis, mais encore méchans et nuisibles, et se jettent souvent au milieu des troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons, en dépit des efforts que les bergers et leurs chiens font pour les éloigner. Ces animaux, de même que les loups, attaquent toujours par-derrière ou en flanc, et jamais par-devant, comme le tigre. Un certain M. Linde leur raconta qu'un forestier, qu'il employait dans les kloofs, ayant été récemment mordu par un berg-adder (araignée de montagne); était mort trois heures après. Vers la même époque, un de ses bœufs fut mordu par une autre araignée d'une espèce très-venimeuse, et mourut dans la même nuit. La morsure du nachtslange ou serpent de nuit, passe pour mortelle parmi les Hottentots. C'est un très-beau reptile, marqué de la tête à la queue de bandes bleu-foncé ou noires, vermillon, et jaunes.

Les enterremens des Hottentots, dans les établissemens moraves, se font de la manière suivante. Le corps, après avoir été proprement enveloppé dans des peaux, est couché dans

une bière, et couvert d'un drap blanc. Le cercueil est porté par six membres de la congrégation, vêtus de vestes et de pantalons. Après la prière des morts, et lorsque le peuple s'est rangé en face de l'église, on chante un hymne qui exprime la félicité de ceux qui ont quitté cette vie en professant la foi du Christ. Les enfans de l'école ouvrent la marche; le ministre vient ensuite, puis le cercueil, les parens et toute la congrégation; les hommes ou les femmes marchent en tête, selon le sexe du mort. Dès que le cortège est arrivé au cimetière, la bière est placée près de la fosse, et l'assemblée forme un cercle à l'entour.

Pendant qu'on lit les prières funèbres, deux des porteurs descendent dans la fosse, reçoivent le corps, et le placent dans une ouverture faite à l'un des côtés du fond. Le service fini, on jette des branches d'arbres dans la fosse, puis on la comble de terre. L'origine de cette coutume est inconnue; mais comme elle s'observe avec la plus grande décence, les missionnaires l'ont sagement laissée subsister. Les Européens sont enterrés de la même manière qu'en Europe.

Zwellendam est situé au pied d'une chaîne de hautes montagnes, dont les rochers présentent les formes les plus fantastiques. Deux

pics semblables à des cônes renversés, les kloofs et les sillons profonds, creusés dans leurs flancs par les torrens, leur donnent un aspect effrayant. Le drosty, ou la demeure du landroost ou sénéchal, est un bâtiment spacieux et commode, qui a été très-amélioré par le dernier magistrat qui l'a occupé. La ville consiste en quelques rangées de bâtimens et en quelques maisons dispersées. L'église, assez belle, est sans clocher. Le nombre des habitans est d'environ trois cents. Depuis l'abolition de la traite des nègres, ceux qui restent dans la colonie se vendent à un prix excessif, et surtout lorsqu'ils savent un métier. Il s'ensuit que les Hottentots sont devenus plus utiles pour la culture des terres. Ils ont appris à connaître leur propre valeur, et ne se soumettent plus aux mauvais traitemens qu'ils éprouvaient autrefois. Reconnus comme une nation libre, d'après les lois hollandaises et anglaises, nul d'entre eux ne peut être contraint à servir un maître injuste et cruel; et si quelques-uns sont encore dans la pauvreté et la misère, on ne doit l'attribuer qu'à leur paresse naturelle.

A Hartenbosch, on prévint M. Latrobe que les tigres et les loups y faisaient de temps en temps des ravages. On y voit aussi des buffles;

mais les chiens sauvages y sont plus nombreux et plus à craindre qu'eux. Le loup ne chasse que la nuit; il est lâche, et l'on peut s'en garantir par différens moyens; mais les chiens vont en troupes et chassent jour et nuit. Ils attaquent indistinctement tous les animaux vivans, et la crainte de l'homme ne les retient que faiblement. Lorsqu'ils ont tué un animal domestique, ils l'abandonnent s'ils sont attaqués par un homme, mais non pas par une bête sauvage. Il y a quelque temps, une troupe de ces animaux poursuivaient un chevreuil dans l'enclos d'un fermier. Celui-ci sortit avec son fusil pour chasser les assaillans et s'emparer pour lui-même de l'animal fugitif; mais les chiens l'attaquèrent aussitôt avec une telle fureur, que ses gens eurent beaucoup de peine à le tirer de danger. Les porcs-épics sont communs. Les serpens se glissent dans les poulaillers et dans les maisons, où ils font souvent des morsures dangereuses. Dans une maison où s'arrêta M. Latrobe, une personne, s'étant levée pendant la nuit, sentit quelque chose qui, semblable à une corde, lui embarrassait les jambes. Ayant demandé une lumière, elle reconnut que c'était un serpent jaune. Si elle eût marché dessus, elle en eût été immanquablement mordue.

George est un nouveau district , dont la ville et la sénéchaussée ont été fondés par sir J. Cradok, lorsqu'il était gouverneur du Cap. La ville, ou plutôt le village est peuplé d'une centaine d'habitans. Les maisons ont deux étages, et au-dessus de chaque porte il y a une fenêtre en œil de bœuf. Elles sont séparées l'une de l'autre par des jardins, et forment une grande rue, qui fait face à la sénéchaussée. Au bout de celle-ci, et à angle droit, on en a commencé une autre où se trouve l'église, le presbytère et l'école. La ville est assez médiocrement arrosée par la Zwarte-Rivier (la Rivière-Noire), petit ruisseau qui tombe des montagnes; mais qui, différent des autres, ne tarit jamais.

Pendant le séjour de M. Latrobe dans cette partie de l'Afrique, cinq paysans rebelles furent exécutés à Uitenhagen. Un nègre remplissait les fonctions de bourreau. Les cordes s'étant trouvées trop faibles, ou plutôt, comme on le soupçonna, ayant été coupées avec intention, les coupables ne furent pas plus tôt lancés de la plate-forme, que quatre sur cinq tombèrent à terre. Ayant entendu dire que, d'après un usage anglais, tout criminel dont la corde se rompt est sauvé, ces malheureux demandèrent grâce; et l'un d'eux, s'adressant

aux spectateurs, s'écria : « Que cet accident prouvait évidemment que Dieu ne voulait pas permettre qu'ils fussent mis à mort. » Le colonel Cuyler, qui était alors landroost, crut devoir cependant laisser à la justice son cours, et d'autres cordes ayant été apportées, ils furent exécutés. Tous se reconnurent comme justement condamnés, et témoignèrent un véritable repentir. Peu de personnes assistèrent à cette exécution ; mais ce qui surprit M. Latrobe, c'est qu'on y fit venir les femmes et les parens des condamnés ; circonstance qui s'accorde assez peu avec la générosité anglaise. Le régiment du Cap et une compagnie de dragons ayant été commandés pour maintenir l'ordre, tout s'y passa sans trouble. On remarqua que c'était la première fois que des Africains, descendans d'Européens, étaient mis à mort pour des crimes réputés capitaux en Europe. Le gouvernement avait si souvent fait preuve d'indulgence, que les rebelles avaient fini par se persuader qu'il n'oserait jamais sévir contre eux. Les magistrats crurent donc nécessaire, dans cette circonstance, de faire un exemple ; et, sur vingt-quatre individus condamnés à mort, il fut résolu que les cinq, dont il vient d'être mention, seraient exécutés ; les autres

furent punis d'emprisonnement, d'amendes et de bannissement.

En sortant du district de George, nos voyageurs suivirent une ligne à peu près parallèle à la chaîne de montagnes qui prend ici sa direction vers l'Océan indien ; et , après avoir traversé quelques vallons agréablement boisés, ils arrivèrent à Kaymans-Gat. L'aspect de ce vallon est à la fois magnifique et terrible. Le chemin descend d'abord par une pente douce jusqu'à un taillis parsemé de grands arbres. La Zwarte-Rivier, la même qui passe à George, se jette dans un ravin profond ; et comme elle se précipite par-dessus des rochers escarpés, ses ondes produisent un bruit extraordinaire, qui ajoute encore à la grandeur de cette scène agreste. L'inégalité extrême du terrain rend le passage de Kaymans-Gat fort dangereux. Ici l'art n'est pas encore venu au secours de la nature ; et le voyageur étant obligé de franchir plusieurs pas d'un à deux pieds de haut, le chariot qui le conduit bondit et chancelle d'une telle manière, que sans l'adresse des Hottentots, accoutumés à ce service, on serait constamment en danger de verser. Ils soutiennent le chariot par des courroies attachées des deux côtés, tirant à droite ou à gau-

che , selon que le besoin l'exige. Long-temps avant que M. Latrobe et sa suite eussent atteint le fond du vallon , leurs attelages étaient sur les dents; aussi, après avoir traversé la rivière de Kayman, ce qu'ils firent sans difficulté au moment de la marée, leur donnèrent-ils quelques momens de repos, d'autant plus nécessaires qu'ils allaient être contraints à un travail encore plus pénible pour monter la pente rocailleuse de la rive orientale. La vue du vallon, prise d'en bas, est magnifique. Les rochers de chaque côté sont couronnés de bois superbes. Des lits de roc rouge, qui vont en inclinant le long de la rive occidentale, présentent un singulier contraste avec la riante verdure des buissons répandus sur quelques parties de leur surface. Une excavation profonde reçoit la Zwarte-Rivier, et forme le trou ou la caverne du Crocodile, au sein de laquelle on découvre une nappe d'eau qu'éclaire un faible rayon de lumière. On trouve ici plusieurs vallons couverts de bois et au travers desquels coulent de nombreux torrens qui viennent grossir la rivière. On doit toujours avoir la précaution de la passer à marée basse. Le côté oriental est encore , s'il est possible , plus roide et plus raboteux que l'autre. M. Latrobe

fit prendre la tête du convoi au chariot chargé des bagages; mais après avoir laborieusement tiré l'espace de deux cents pas, les bœufs refusèrent d'aller plus loin. Ayant cependant, après beaucoup d'efforts, tourné tout à coup ensemble, l'attelage se trouva dans une telle confusion, que chariot et bœufs furent sur le point d'être entraînés au bas de la montagne. Il devint alors indispensable d'ajouter aux premiers bœufs douze autres qui furent tirés du second attelage, ce qui faisait vingt-six bœufs attelés à un même chariot, et encore étaient-ils contraints de s'arrêter de cinq minutes en cinq minutes. Lorsque celui-ci fut parvenu au sommet, les deux attelages réunis furent envoyés pour chercher le chariot de voyage, qui, étant plus léger, atteignit le haut de la montagne avec moins de peine. Les bœufs, épuisés de fatigue, furent beaucoup plus difficiles à diriger sur le versant opposé qu'à Kaymans-Gat; de manière que les cris et les coups parurent un instant avoir perdu tout leur effet sur eux. Ils faisaient souvent volte-face et s'embarrassaient dans les harnois; ce qui obligeait les conducteurs à leur ôter le joug pour les remettre en ordre. Le soleil était couché lorsque nos voyageurs terminèrent cette triste et pénible

journée de marche, et arrivèrent à la ferme de M. Zaayman, habitation très-chétive, mais où ils reçurent le meilleur accueil. Le briquet de M. Latrobe y causa l'étonnement général. A la halte suivante, on les régala de pain blanc excellent, de beurre, de lait doux, de miel sauvage d'un goût délicieux, de pêches et de poires. Le propriétaire leur montra les peaux de quatre tigres qu'il avait tués tout récemment. La plus grande avait cinq pieds six pouces de l'extrémité du nez à la racine de la queue; la queue elle-même avait quatre pieds. Ce tigre avait enlevé une jeune génisse dont les beuglemens ayant attiré le fermier, celui-ci le tua d'un coup de fusil.

C'est ici que les voyageurs furent, pour la première fois, témoins des ravages commis par les Cafres pendant la dernière guerre. Les habitans, craignant de nouvelles incursions de la part de ces sauvages, n'avaient osé rebâtir leurs demeures, mais se contentaient de petites cabanes peu différentes de celles des Hottentots.

Ils arrivèrent à la vue de l'Océan indien au pertuis de Kuysa, et passèrent la nuit à la ferme de M. Rex, située un peu au delà, et où ils furent importunés par une horrible sérénade de loups, qui se prolongea une partie

de la nuit. Ces animaux, de même que le tigre, sont très-communs dans cette contrée couverte de bois; et les voyageurs ne furent pas sans crainte pour leur troupeau, qu'ils avaient laissés errer près de leur camp.

Les immenses forêts de l'Ettenberg-Bay sont remplies d'éléphants, de buffles, de tigres, de loups et de sangliers. N'ayant rien à redouter de la part des hommes, ils ne s'offrent que rarement à leurs regards; aussi M. Latrobe et ses compagnons n'en virent-ils point. Là, rien ne rappelle le souvenir des forêts d'Europe, ni le doux gazouillement des oiseaux, ni le bourdonnement des insectes. Ils trouvèrent, sur les bords d'un ruisseau qui se jette dans la mer, la grande espèce de bukka, l'une des plantes les plus aromatiques et les plus médicinales du pays, et surtout la plus estimée pour ses vertus curatives. Une certaine quantité de ses feuilles infusées dans une bouteille d'eau-de-vie ou de vinaigre, et exposées au soleil, fournit un jus onctueux, qui devient aussi épais que du miel, et qui, appliqué extérieurement, est excellent pour les contusions et pour les plaies.

La caravane de M. Latrobe, ayant passé à gué le Wittedrift, ruisseau qui se jette dans le Kierbonnes-Rivier, pour pouvoir contem-

pler plus à l'aise la baie de Plettenberg, vit à l'ancre, et assez près du rivage, le vaisseau employé régulièrement à transporter au Cap tout le bois de charpente qui se coupe dans cette partie de la colonie. Là, tandis que M. Melleville, l'un des voyageurs, suivait inutilement un paon sauvage, oiseau très-rusé, un daim bleu, antilope de la plus petite espèce, se montra tout à coup à quelques pas de la route. Les Hottentots ne purent résister à la tentation. Guides et conducteurs, tous abandonnèrent les chariots, et se mirent à le poursuivre avec deux chiens. Comme cet animal n'est pas aussi léger à la course que quelques autres de la même espèce, il fut poursuivi par un Hottentot bon coureur; et celui-ci l'eût pris indubitablement, sans les ruses et les détours auxquels il eut recours. Ayant enfin gagné un bois, il disparut. On s'amusa de la chasse et du désappointement des chasseurs. La fourrure du daim bleu est d'une beauté remarquable, et d'une couleur tirant sur le bleu céleste. Il était presque nuit lorsque les voyageurs arrivèrent à une ferme où on leur offrit un souper composé de café, de pain et de miel.

Poursuivant leur route, ils parvinrent, après beaucoup de travaux et de peines, au

sommet de la montagne appelée *Paerdkop* (tête de cheval). M. Latrobe fait mention d'un vieil Hottentot qu'il rencontra près de là, dans un vallon plein de rochers. Cet homme, ayant des cheveux blancs et une longue barbe, n'avait pour tout vêtement qu'un pagne ou tablier. M. Latrobe lui offrit quelque monnaie, qu'il reçut avec reconnaissance, en disant que de toutes choses au monde l'argent était ce qu'il préférait. En avançant, la caravane se trouva au milieu de gorges et de collines qu'ailleurs on honorerait du nom de montagnes. Elles sont toutes très-escarpées, et les ravins qui les séparent n'offrent que des masses énormes de rochers couverts de broussailles. Pour se faire une idée d'une région aussi affreuse, il faut y avoir passé. M. Latrobe et ses amis se trouvèrent très-heureux d'avoir traversé le *Paerdkop* sans pluie. S'il en eût été autrement, peut-être eussent-ils été retenus plusieurs jours dans les montagnes avant de pouvoir arriver dans le *Lang-Kloof*; contretemps souvent éprouvé par d'autres voyageurs.

Pendant la route, un de leurs jeunes conducteurs raconta à ses compagnons qu'au kraal, où ils s'étaient arrêtés la veille, il avait tué un tigre qu'il avait aperçu cherchant à grimper

sur le juchoir aux poules. Il s'était, à cet effet, embusqué dans sa hutte, dans la porte de laquelle il avait pratiqué un trou pour y passer le bout de son fusil. Dès que le tigre parut, il fit feu dessus, et l'étendit par terre. L'animal tomba en poussant des rugissemens si affreux, que, le croyant encore en état de se défendre, et craignant que dans sa fureur il n'attaquât le kraal entier, il lâcha aussitôt deux chiens qui l'achevèrent.

Les voyageurs ayant diné à la maison de M. Féreira, qui remplissait alors l'emploi militaire de cornet du district, son fils, jeune homme intelligent, leur racouta une aventure où son père montra autant de courage qu'il eut de bonheur. Un tigre monstrueux infestait depuis long-temps ses propriétés et le voisinage; et déjà il avait enlevé nombre de moutons, quand les habitans se réunirent pour lui donner la chasse. Son repaire venait d'être découvert, et M. Féreira s'avantait l'un des premiers à sa poursuite, accompagné d'un seul esclave, lorsqu'il fut tout à coup assailli par le tigre, qui s'élança sur lui au moment où il montait à cheval. Saisi d'épouvante, le cheval s'enfuit en désarçonnant son cavalier, qui tomba à terre, sans éprouver d'autre mal qu'une légère contusion. Le tigre fut aussitôt

attaqué par les chiens, encouragés par les cris ordinaires de zaza, zaza. A ces cris, le tigre furieux abandonne les chiens, et se précipite une seconde fois sur M. Féreira, à qui il fait d'un coup de pate une blessure profonde à la tête, et le jette par terre. L'esclave fidèle, voyant son maître dans un danger aussi imminent, s'élance à son secours, et cherche à poignarder le tigre avec son couteau. Mais celui-ci, plus prompt que son antagoniste, saisit une de ses mains et le renverse sur son maître, en cherchant à les mettre tous les deux en pièces; ce que sa force et la vivacité de ses mouvemens lui eût sans doute rendu assez facile, si l'un des chasseurs n'avait eu le bonheur de le tuer sur le coup. M. Féreira fut tellement maltraité, qu'il pendant quelque temps on désespéra de sa vie : il finit cependant par se rétablir entièrement. A Sagerbosch, ferme où nos voyageurs s'arrêtèrent ensuite, ils arrivèrent au moment où un Hottentot, aidé par une dizaine de chiens, venait de tuer un autre tigre à coup de massue. Comme la peau n'était point endommagée, M. Latrobe l'acheta à son retour; elle avait été très-bien tannée dans l'intervalle. En attendant que l'on rassemblât dans cette ferme le nombre de bœufs nécessaires pour

le mettre, lui et ceux qui l'accompagnaient, à même de continuer leur route, ce qui prit plusieurs jours, chacun y employa son temps le plus utilement et le plus agréablement possible. Ils partirent ensuite, et suivirent pendant plusieurs milles les bords du Kromm-Rivier. Ils passèrent auprès de deux fermes qu'on leur dit avoir été abandonnées par leurs propriétaires, faute d'avoir pu payer l'arpentage et la taxe. Il est certain que dans plusieurs endroits ils entendirent des plaintes contre ce que l'on nomme la taxe anglaise.

M. Latrobe, s'étant éveillé une nuit, entendit près de sa tente un bruit qui lui était inconnu, et qui ressemblait à la fois au miaulement d'un chat en colère et au beuglement d'un veau. S'apercevant que le frère Schmitt, l'un de ses compagnons de voyage, ne dormait point, il lui demanda à voix basse s'il entendait ce bruit? « Oui, répondit celui-ci, je l'entends depuis quelque temps; il ne sort rien de bon de ce gosier-là. » Les Hottentots, qui l'avaient entendu aussi, assurèrent le lendemain que c'était un tigre.

Nos voyageurs ayant envoyé demander du lait à une ferme voisine de leur camp, leurs messagers trouvèrent dans la maîtresse de la maison une femme d'une grosseur prodigieuse.

gieuse. Le fauteuil où elle se tenait, et d'où elle pouvait à peine se lever, avait trois pieds de circonférence. Ayant témoigné le désir de voir toutes les personnes de la caravane, M. Latrobe et ses compagnons allèrent le lendemain lui rendre visite. Sa maison consistait en un carré long, enclos d'un mur de briques non cuites, et dont la moitié était couverte en jones. L'entrée était pratiquée dans la partie découverte, et formait une espèce de vestibule, où ils virent trois ou quatre enfans d'esclaves qui se roulaient par terre; et une femme en haillons, à moitié vêtue, et ayant un enfant suspendu au cou, qui préparait quelques alimens. De la bone, des intestins d'animaux, de vieux souliers, des lambeaux de peaux de mouton et d'autres immondices remplissaient la majeure partie de la pièce d'entrée. En entrant dans la pièce principale, la première chose qui frappa leurs regards, fut un mouton nouvellement tué, et qui était encore suspendu à l'une des poutres; au-dessous de sa tête était une mare de sang, et cinq chats, couleur fauve, groupés en cercle, qui en attendaient avec impatience leur part. A droite était un sseau plein de lait, une barratte et quelques autres ustensiles de cuisine, et à gauche la maîtresse de la mai-

son, qui invita poliment la sœur Schmitt à s'asseoir sur un escabeau entre elle et le mouton. Elle entama aussitôt la conversation en faisant observer que, malgré son énorme embonpoint, elle n'avait que quarante-trois ans. Ses traits conservaient encore de la vivacité et de l'agrément. De son vaste fauteuil qu'elle remplissait exactement, elle commandait à ses esclaves, à ses Hottentots et à ses animaux, avec cette voix perçante qui distingue les Africaines. Le kraal ou l'étable du bétail touchait à la maison, dont les autres pièces présentaient un chaos de meubles brisés, de haillons, et de différens autres objets difficiles à décrire. Un ruisseau d'eau limpide traversait ces nouvelles étables d'Augias, et offrait inutilement son secours aux habitans. La dame du lieu, sachant qu'elle devait mourir un jour, avait fait faire d'avance son cercueil, qui, ainsi que son lit, étaient cachés par une séparation de nattes.

Un des habitans témoigna son admiration de la tenue et de la conduite des Hottentots, qui accompagnaient les missionnaires. Il pouvait, dit-il, à peine s'imaginer qu'ils appartenissent à cette race misérable qui vivait parmi les Colons, tant le contraste était grand. Rien n'était plus flatteur et plus

encourageant pour les voyageurs que de semblables remarques, et rien ne prouvait mieux les bienfaits dont ces peuples sont redevables à l'introduction du christianisme chez eux.

CHAPITRE IX.

Soete-Kloof. — Grands aloès. — Tigres. — Uitenhagen. — Lion apprivoisé. — Singes. — Demeure de M. Van der Kemp. — Vallon superbe. — Éloquence féminine. — Soldat tué par un éléphant. — Babouins. — M. Osterhuysen. — Le Zuurberg. — Poste militaire. — Groet Visch-Rivier. — Sommerset. — Autruches, serpens, chats sauvages, etc. — Plaisante aventure d'un singe. — Vlachdorn, plante singulière.

EN avançant vers Soete-Kloof, à travers des buissons et des arbustes en fleurs et dans une contrée d'une surface unie en apparence, mais néanmoins couverte de trous et de fossés, nos voyageurs virent de grands aloès, dont les larges feuilles contrastaient d'une manière frappante avec la verdure des arbustes environnans. Cette espèce d'aloès consiste en sept branches, une au centre, et les autres régulièrement disposées autour de celle-ci. Les premières avaient à peu près treize pouces de long; celle du milieu en avait dix-huit. Toutes étaient entièrement couvertes de fleurs en clochettes, de couleur orange à leur naissance, et d'un éclatant vermillon à leur ex-

trémité. Le vif éclat de cet arbuste ou plutôt de cette masse de fleurs, ayant la forme d'un lustre, élevé sur une tige de six pieds de hauteur, avec un chapiteau de feuilles de trois pieds de diamètre, est au-dessus de toute expression. A peine existe-t-il un seul endroit dans ces lieux où quelque plante agréable ou curieuse n'élève sa tête à l'époque de la végétation. On remarque entre autres la fleur étoilée rouge, dont les rayons s'étendent de quatre à cinq pouces à un pied et demi de longueur, et qui croît en profusion sur le sable et au milieu des rochers. L'élégant mimosa se trouve aussi quelquefois multiplié à un tel point dans les bois, qu'il les rend impraticables.

Une des femmes de la caravane fut effrayée une nuit en entendant distinctement le rugissement d'un tigre ; elle se leva doucement, suivie du chien de garde, et rejoignit les Hottentots qui étaient couchés près du feu. On n'a point à craindre dans ce pays de voir le tigre s'introduire dans les habitations des hommes ; car, à moins qu'il ne soit attaqué ou qu'il se croie en danger, il évite soigneusement d'avoir rien à démêler avec eux. Si on le rencontre en rase campagne et qu'il trouve moyen de fuir, il le fait lentement et en ram-

pant comme un chat; mais si l'on veut s'opposer à sa retraite, il devient alors furieux. Les forêts qui avoisinent les rivières Chamton et Louri en sont, dit-on, remplies. Les collines, quoique peu élevées, sont pleines de cavernes et de rochers; ce qui, joint au grand nombre de petits vallons qui se coupent en sens divers, offre toujours une retraite assurée à tous les animaux carnassiers: aussi le bétail n'est-il pas considéré comme en sûreté dans les bois et dans les champs, et souvent même dans les kraals et dans les parcs.

Uitenhagen, chef-lieu de district, composé d'un petit nombre de maisons blanches et agréablement situées, offre un coup d'œil charmant. La demeure du colonel Cuyler, landroost, est au pied d'une chaîne de monticules. Il témoigna ses regrets de ne pouvoir loger M. Latrobe et sa suite, attendu que sa maison se trouvait alors occupée par des officiers du gouvernement; mais il offrit très-obligeamment une chambre à M. Latrobe, que celui-ci refusa, pour ne pas se trouver séparé de ses compagnons. Le colonel Cuyler lui désigna plusieurs endroits qu'il jugeait propres à former un nouvel établissement pour les frères, et l'engagea plus particulièrement à visiter le district de Zondags-Rivier.

Les voyageurs passèrent une journée agréable avec le landroost et son épouse. Après dîner, ce premier leur montra un jeune lion qui était enchaîné dans sa cour. Cet animal était on ne peut mieux apprivoisé. Sa taille surpassait celle d'un gros chien. Il était de la grande race noire, ou à crinière, et il avait le bout de la queue noire. La couleur de son corps était brun-foncé. Il aimait qu'on le caressât, et, ainsi que le chat domestique, il se frottait contre la personne qui jouait avec lui. Toutefois, M. Latrobe jugea prudent de tenir ses mains à une certaine distance de sa large gueule. Il faisait continuellement entendre un ronflement amical comme un chat qui file son rouet. Il avait pour voisin un singe gris-blanc, qui était aussi enchaîné, et qui amusa un instant les voyageurs par ses tours. Le colonel Cuyler les entretint avec le plus grand intérêt de tout ce qui concernait leur mission ; et comme ils n'étaient qu'à une petite distance de Bethelsdorp, le principal établissement de la société de Londres, il leur offrit un chariot de voyage pour s'y rendre ; ce qu'ils acceptèrent. Ils partirent en conséquence le lendemain matin vers les sept heures. Cette route n'offre rien d'intéressant. Au delà du Zwartz-kop-

Rivier, à environ un mille anglais de Uitenhagen, elle passe à travers une plaine unie et aride, jusqu'à la vue du village. Ils reçurent ici un accueil très-amical des missionnaires qui s'y trouvaient, MM. Messer et Hooper, M. Read, principal, ou directeur de tous les établissemens, étant alors absent. M. Latrobe aurait désiré que le compte défavorable rendu par quelques voyageurs de l'établissement de Bethelsdorp se trouvât exagéré; mais il vit avec regret que rien n'était plus misérable que son apparence extérieure; aussi ne peut-il s'empêcher d'exprimer sa surprise, de ce qu'une société qui possède d'aussi grands moyens en tous genres, laisse un de ses établissemens dans un semblable état de dénûment. Il partage d'ailleurs l'opinion de M. Campbell, qu'une partie du mal doit être attribuée au mauvais choix de la position; choix fait par le docteur Van der Kemp, qui, sur tous les terrains qui lui furent offerts, se détermina pour l'endroit le plus aride peut-être de toute l'Afrique méridionale. On doit donc plaindre ses successeurs, non-seulement d'être obligés d'habiter un si triste séjour, mais aussi d'être continuellement exposés à entendre les remarques fâcheuses que le malheureux état de leur éta-

blissement fait faire. Excepté trois ou quatre speck-booms ébranchés, plantés devant la maison de M. Read, on n'y voyait pas un seul arbre; les collines qui avoisinent le village n'offraient aucune espèce de végétation, et leur aspect aucun genre d'intérêt. Le faible ruisseau qui y passe est aussi insuffisant pour l'irrigation des terres que pour alimenter un moulin. Comme la plupart des habitans étaient alors occupés chez les différens fermiers, les voyageurs n'en virent qu'un petit nombre, et encore ceux-là n'avaient-ils ni cette gaieté franche, ni cette curiosité empressée qu'ils avaient si souvent remarquées ailleurs. Cette différence entre ces nouveaux chrétiens et ceux de Gnadenthal était si sensible, que les Hottentots eux-mêmes en firent l'observation.

Toutefois, les missionnaires voyageurs furent reçus avec beaucoup d'empressement par leurs confrères résidant à Bethelsdorp. Quoiqu'ils fussent arrivés dans un moment où ceux-ci ne s'attendaient nullement à leur visite, et où ils étaient fort occupés à brasser de la bière, à boulanger, et à différentes autres occupations domestiques, ils firent tout ce qui dépendit d'eux pour les accueillir le mieux possible. Madame Messer prépara un

bon dîner, et son mari se donna à la société autant que le permettaient les travaux du jour. Pendant ce temps, M. Latrobe prit quelques dessins de l'intérieur de l'établissement, et particulièrement de l'église et de la demeure de M. Van der Kemp, qui sont des monumens curieux de la singularité de son goût. Le premier est un bâtiment angulaire, ou plutôt c'en sont deux qui se terminent à peu près à angle droit. Les murs extérieurs sont réunis par un mur de forme elliptique, au milieu duquel sont placés le siège du ministre et son pupitre; de manière qu'il peut être vu et entendu de toute l'assemblée, mais sans que les hommes et les femmes, qui sont assis séparément, puissent se voir. Cette église est basse, couverte en paille, et sans plafond, avec de petites fenêtres carrées. Il y a du côté des hommes une pièce ou cabinet auquel on a donné le nom de bibliothèque, et qui ne renferme guère que des livres d'école. Le muséum consiste en quelques pierres apportées de Litakou et du pays des Namaquas. La maison du docteur Van der Kemp a environ huit pieds carrés; les murs sont en briques et le toit en paille; elle est près de l'église, et fut léguée par lui à la mère de la Hottentote qu'il avait épousée.

Comme on s'était plaint de la trop grande dispersion des cabanes qui composent le village de Bethelsdorp, on commençait alors à les réunir en rues régulières. Une nouvelle école, et une imprimerie qui y est annexée, étaient déjà très-avancées. Quant au moulin, il se trouvait tout-à-fait délabré, et par conséquent inutile; et les eaux du ruisseau qui le faisait mouvoir étaient trop mal dirigées pour en obtenir l'effet que son faible volume pouvait produire. Les ateliers des charpentiers et des forgerons étaient aussi abandonnés depuis quelque temps. M. Messer était parvenu, avec beaucoup de peine, à établir un jardin qui était dans ce moment en plein rapport; les autres, faute d'arbres et de haies, étaient absolument nus.

D'après les conseils du landroost, M. Latrobe et ses amis se rendirent à Wit-Rivier et à Bruntjes - Hoogt, afin d'y choisir un lieu propre à former un nouvel établissement.

Ils s'arrêtèrent d'abord sur les bords de la rivière Kouga, où ils furent amicalement reçus par une famille chez laquelle ils achetèrent du beurre et du lait. Comme ils admiraient un gros chat qui se promenait dans la maison, le fermier leur dit qu'il faisait autant de cas de cet animal que du plus fort de ses

chiens. Non-seulement il détruisait les rats et les souris, mais même de grands serpens. Il les attaquait d'abord en les mordant à la tête jusqu'à ce qu'ils fussent étourdis, les saisissait ensuite, et finissait par les tuer à coups de dents. Enfin, après avoir vu une ferme appartenante à un M. Jacobus Scheper, et une autre à son frère cadet, ils s'arrêtèrent dans un vallon qui y conduisait, et dont la beauté les frappa. Cette position parut favorable à leurs vues; le vallon leur sembla seulement d'abord trop resserré, attendu qu'il n'a qu'une centaine de toises de largeur; mais, en avançant davantage, ils virent avec plaisir que les collines s'élargissaient à droite et à gauche. Elles sont hautes et remplies d'excavations qui fournissent du bois de haute futaie. La perspective y change à chaque pas, et offre sans cesse quelque scène pittoresque. Vers le milieu du vallon s'élève perpendiculairement un grand rocher de pierre rouge, et au delà on aperçoit une belle nappe d'eau. Rien n'était plus agréable que tout l'ensemble de ce paysage; et M. Latrobe et ses amis convinrent tous que, depuis leur départ du Cap, ils n'avaient pas vu un seul endroit aussi convenable à un établissement. A droite, sur une hauteur boisée et assez escarpée, s'éle-

vait un grand arbre, dont le sommet dominait sur tous les autres. M. Scheper avait placé sous son ombre un siège d'où il pouvait tirer sur les éléphans qui passaient sur sa propriété, sans courir le risque d'être attaqué par eux s'il venait à les manquer. La vieille ferme, ainsi que les bâtimens qui en dépendaient, avaient été démolis quinze ans auparavant par les Cafres. La maison qui les avait remplacés ne valait guère mieux que celles des Hottentots. M^{me} Scheper, qui se trouvait chez elle, fit le meilleur accueil aux voyageurs. M. Latrobe remarque que si cet endroit délicieux était situé dans un pays à l'abri des incursions des bêtes féroces, et d'hommes plus féroces encore, il serait envié de tous ceux qui aiment la belle nature, et vaudrait un grand prix. Mais, là où il est, il sera de petite valeur aussi long-temps que durera la mésintelligence qui règne entre les Cafres et les paysans. On sait qu'en cas d'hostilités ouvertes, ce serait encore pis. M^{me} Scheper, dont l'extérieur et les manières sont plus distingués que la plupart des personnes de sa classe, dépeignit sa situation avec énergie. « A quoi bon, dit-elle, bâtir une maison commode et faire valoir avec soin des terres dans un pays comme celui-ci, où,

avant que nous puissions être sur nos gardes, les Cafres pénètrent à travers nos bois, portent partout l'incendie, et massacrent tous ceux qui n'ont pas le temps de se soustraire à leur fureur par une prompte fuite? Quel plaisir pouvons-nous goûter à avoir un jardin agréable, fourni de légumes et de beaux arbres à fruits, quand, après toute la peine que nous avons eue à l'établir, les éléphants descendent des gorges des montagnes, renversent sans effort les barrières et les palissades, déracinent et mettent nos arbres en pièces, et dévorent ou foulent aux pieds tout ce qu'ils rencontrent? Non, nous devons vivre comme nous pouvons; et moins nous aurons à perdre, moins nous aurons à regretter.»

Ce vallon agréable sert maintenant d'asile à des animaux sauvages; mais il n'en serait pas long-temps de même, si l'on y formait un établissement. Il n'y passait guère, à l'époque où M. Latrobe s'y trouvait, que le petit nombre d'individus qui allaient et venaient de l'une à l'autre des deux fermes qui se trouvaient à ses extrémités, et quelques soldats, quand on y faisait des détachemens. Nos voyageurs apprirent que peu de temps auparavant, un soldat, se promenant seul, rencontra tout à coup un éléphant, ainsi que

cela arrive quelquefois, quand ce quadrupède, se trouvant à l'opposé du vent, son odorat ne lui sert plus à discerner l'approche de l'homme. On ne sait lequel du soldat ou de l'éléphant fut l'agresseur; toutefois ce dernier, après lui avoir arraché une partie du corps, jeta le reste dans un buisson. Les plus grands buissons sont d'aussi légers obstacles pour un éléphant ou un rhinocéros, que le seraient pour un homme quelques touffes d'herbe. Il n'y a ni clôture ni palissades capables d'arrêter leur marche; et ils cheminent tranquillement devant eux, à travers les plus épais taillis, arrachant et coupant tout jusqu'aux plus grands buissons d'épines. Néanmoins, ces prodigieux animaux se retirent à fur et à mesure que les habitations des hommes augmentent autour de leurs repaires, comme cela a déjà lieu aujourd'hui, quoique la population de la colonie ne soit pas encore très-considérable. Par exemple, avant que les Frères-Moraves se fussent établis à Bavians-Kloof, ce canton était le refuge d'un grand nombre de babouins et d'autres animaux sauvages; mais depuis ils se sont retirés par degrés, et ils ne se montrent plus que fort rarement. Le son des cloches, la détonation d'une arme à feu, le claquement d'un

fouet, suffisent pour les chasser, quoiqu'ils disputent toujours le terrain pendant quelque temps.

En se dirigeant vers le Zuurberg, nos voyageurs s'arrêtèrent à Kourney, où ils eurent occasion de s'entretenir avec un M. Osterhuysen, vieillard âgé de plus de soixante-dix ans, mais doué de beaucoup de vivacité, et ayant la mémoire fournie d'une foule d'anecdotes, qu'il racontait d'une manière piquante.

Après Kourney, nos voyageurs se rendirent à Sand-Vlacht, autre ferme située dans une plaine sablonneuse. Ils y trouvèrent un poste militaire destiné à contenir les Cafres qui avaient récemment fait quelques incursions dans le pays. La troupe demeurait dans des huttes construites en joncs et en roseaux. En arrivant au pied du Zuurberg, qui est très-escarpé, les bœufs des attelages, déjà harassés, refusèrent d'aller plus loin; mais ayant obtenu quelques momens de repos de leurs impatiens conducteurs, ils réussirent enfin à gravir la montagne. Arrivés sur le côté opposé, à la sortie d'un bois, les voyageurs jouirent, à travers une immense bruyère, d'une vaste perspective qui s'étend jusqu'au Boschberg, le terme de leur voyage. Entre autres plantes curieuses qui croissent sur le

Zuurberg, ils remarquèrent une espèce de wageboom (ou wahlbome). Parvenus au bas de la montagne, ils campèrent près d'une ferme détruite par les Cafres, et qui avait été abandonnée quelques temps auparavant. Quelques mares d'eau bourbeuse fut tout ce qu'ils trouvèrent pour eux et leurs bestiaux.

En partant de cet endroit, ils se trouvèrent, après avoir monté quelque temps, dans une vaste plaine aride, assez semblable au Karoo, ayant devant eux une chaîne de collines qui se rattachent au Zuurberg, et qui sont remarquables par la manière dont elles sont divisées par des gorges (Kloof) si communes dans ce pays. Chacune de ces gorges a à sa base une éminence ayant la forme d'un coussin.

Ayant perdu leur route par l'ignorance et l'obstination d'un de leurs guides, ils passèrent auprès d'une ferme incendiée par les Cafres, et dont les décombres fumaient encore. Vers deux heures après midi, ils arrivèrent à Commadocha, poste militaire qui venait d'être abandonné. Il était environné d'un mur de terre et d'un fossé. On y avait pratiqué quelques crénelures et élevé aux angles du mur des espèces de petits bastions pour résister avec plus d'avantage aux atta-

ques des Cafres. Les voyageurs n'entrèrent dans cet endroit qu'avec beaucoup de circonspection. Toutefois ils n'y trouvèrent pas une âme, et tout, jusqu'aux meubles, en avait été enlevé. Ils ramassèrent cependant deux ou trois chapeaux qui eussent pu être fort utiles aux Hottentots de la caravane ; mais ceux-ci ne voulurent pas se les approprier, parce que, dirent-ils, ceux à qui ils appartenaient n'étaient pas là pour le leur permettre. Les missionnaires agirent avec le même scrupule à l'égard de trois cochons et de quelques poules et poulets qui couraient dans les jardins.

Après Commadocha, les voyageurs passèrent par un autre poste militaire établi près des bords du Groot-Visch-Rivier, qui sépare la Cafrerie de la colonie du Cap. Là, ils passèrent la nuit sous une tente, dans une entière sécurité, et ce ne fut que le lendemain qu'ils apprirent le danger qu'ils avaient couru. La veille même, les Cafres avaient enlevé cinquante têtes de bestiaux d'une ferme voisine ; et un certain nombre de soldats et de paysans étaient encore à leur poursuite dans ce moment. Cette partie de la Cafrerie est parsemée de collines d'une hauteur médiocre et embellie de mimosas. La route au

delà était fermée par des buissons d'épines, comme pour avertir qu'il n'était pas permis de passer outre.

Somerset, où ils s'arrêtèrent ensuite, est un village ainsi nommé en l'honneur du gouverneur actuel de la colonie. Là, résidait un docteur Mackrill, dont la maison, fort agréable, était bâtie en briques non cuites. Tout auprès se trouvaient plusieurs hangars et huttes qu'il avait fait construire pour ses esclaves. Ce médecin, qui était très-bon botaniste, avait transplanté dans son jardin, des déserts et des bois, beaucoup de fleurs dont il avait perfectionné la beauté et la qualité, en les cultivant. L'oranger et les autres arbres fruitiers y croissaient dans toute leur perfection. Le Boschberg, qui s'élève immédiatement à l'extrémité du jardin, est une montagne superbe, d'une hauteur considérable, et qui est entrecoupée de gorges boisées; les éminences intermédiaires, comme autant d'arcs-boutans, semblent en soutenir la masse.

Les voyageurs virent à quelque distance, sur des pointes de rochers, deux gros habouins, qui y avaient sans doute été placés en sentinelles par une troupe des leurs, pour prévenir toute espèce de surprise. Quoiqu'un peu intimidés par les cris et les gestes des

voyageurs; ils n'en paraissaient pas moins déterminés à conserver leurs postes, quelquefois reculant lentement de deux ou trois pas, et revenant ensuite à leur première place; mais toujours en montrant les dents et faisant des démonstrations menaçantes. M. Latrobe et ses compagnons de voyage virent aussi là un serpent du plus beau vert, supérieurement marqué sur le dos, et couvert de taches argentées. S'étant redressé pour mordre l'un des voyageurs, celui-ci le tua d'un coup de bâton. Les Hollandais ont donné à ce serpent le nom de dachslange (serpent de toit), parce qu'il aime à se cacher dans le vieux chaume. Il est très-venimeux.

Il existe à Somerset, sous la surveillance du docteur Mackrill, une boutique où les paysans, les Hottentots et les Cafres, peuvent se procurer tous les articles dont ils sont dans le cas d'avoir besoin, tels que fer, vaisselle d'étain, draps, mousselines, soieries, pots et poêles, ainsi que du tabac à fumer et à priser. Le gouvernement anglais, en établissant cette espèce d'entrepôt, a été guidé par le louable désir de faire naître la confiance parmi les tribus cafres et autres avoisinantes, lesquelles, se trouvant privées de certains articles de première nécessité, ont

la faculté de se les procurer ici, soit par échange ou autrement. Les missionnaires convinrent unanimement que nul autre endroit ne convenait autant pour y former un de leurs établissemens, qu'une ferme située à quelque distance de Somerset, quoique les bâtimens dont elle se composait n'offrissent à la vue qu'un groupe de mauvaises huttes, des murs en ruine, etc. Ils ne poussèrent pas leurs recherches au delà de cet endroit, et résolurent de retourner à Gnadenthal.

Ils virent sur leur route un grand nombre d'autruches, de faisans, de kohrans ou coqs noirs (*Otis afrade* Linnée), et des antilopes. L'un des voyageurs tua un grand puff-ader qui traversait alors la route, pour ainsi dire sous les pieds des bœufs. L'approche de ce prodigieux et terrible reptile est toujours à craindre. Ils rencontrèrent peu après, une centaine de sping-boks, par troupes de trente à quarante. Les chasseurs de la caravane se réjouissaient déjà de l'espoir d'en tuer quelques-uns; mais toutes leurs tentatives pour en approcher furent inutiles; car, dès qu'ils en étaient à portée de fusil, ces animaux fuyaient à toutes jambes, en sautant quelquefois les uns par-dessus les autres. Ils bondissaient des quatre jambes à la fois, et se re-

tournaient pour observer ceux qui les poursuivaient.

En approchant des bords du Wit-Rivier, les Hottentots furent enchantés de la beauté de la position, et dirent qu'elle offrait tout ce que l'on pouvait désirer pour former un établissement. Il s'y trouvait surtout de nombreux pâturages, ce qu'ils considèrent comme infiniment précieux.

A une ferme au delà de Uitenhagen, M. Latrobe ayant manqué d'encre, on lui indiqua la manière d'en faire avec des feuilles de wageboom. Le procédé est simple. Il consiste à faire bouillir une certaine quantité de ces feuilles, sèches ou nouvellement cueillies, avec un clou rouillé. Cette composition d'un beau noir, sert également pour écrire et pour teindre.

A un hameau nommé Avantur, un dragon anglais donna à M. Latrobe la peau d'un chat de buisson, qu'il avait tué quelques jours auparavant. Cet animal farouche est d'une grande beauté. Il a environ trois pieds et demi de longueur, la peau plus rude et la queue moins longue que le tigre. Sa peau, sur le dos, est ornée de trois raies noires, qui s'étendent depuis le front jusqu'à la queue; et sur les côtés, de taches de la même couleur.

La queue à cinq raies en anneau, et les oreilles deux en longueur ; d'autres larges raies descendent en lignes courbes des épaules. Ce chat grimpe ordinairement sur les arbres, et là, attend qu'un antilope ou tout autre animal vienne y chercher de l'ombre, pour se jeter dessus. Le propriétaire de la ferme où se trouvaient alors les voyageurs, était un nommé M. Ritter qui, malgré ses soixante-quinze ans, jouissait d'une excellente santé, et était connu dans le pays par sa gaieté. M. Latrobe ayant remarqué un babouin au nombre de ses animaux domestiques, voici ce qu'il lui raconta : Ayant été amené comme soldat au Cap, par un embaucheur d'Amsterdam, et se trouvant de service au château, il s'était procuré un de ces singes pour son amusement. Un soir, quelques enfans entrèrent à son insçu dans l'endroit où il était, et jouèrent si bien avec l'animal, qu'après avoir rompu sa chaîne, il grimpa dans le clocher du beffroi, et se mit à sonner de toute sa force. Dans un instant l'alarme se répandit partout. Les uns crurent que le feu avait pris au château; d'autres que l'ennemi était entré dans la baie. La garnison fut aussitôt sous les armes. Cependant, des recherches ont lieu, et on apprend bientôt que c'est son babouin

qui a causé tout ce vacarme. Ce délit, dont il était fort innocent, lui valut une punition corporelle qui lui fut administrée le lendemain.

A la ferme de Haagkraal, qui est agréablement située dans une prairie arrosée par un grand ruisseau, les voyageurs rencontrèrent le fils de leur joyeux hôte. Il leur raconta plusieurs anecdotes curieuses concernant les chevaux sauvages d'Attaguas-Kloof, et entre autres celle-ci : Il poursuivait un jour un jeune poulain de cette espèce, lorsqu'il se vit tout à coup assailli par un cheval qui saisit à la crinière celui qu'il montait, le terrassa, et s'enfuit ensuite avec le poulain. Le cheval sauvage, et même le quacha peuvent lutter avantageusement contre le cheval domestique; mais il est rare qu'ils soient les agresseurs.

Près de Bokke-Rivier, les voyageurs virent une plante singulière nommée *vlachdorn* (épine plate). Ses feuilles, qui ont la forme d'une étoile, poussent horizontalement près de terre, et sont parsemées de petites épines. Du centre s'élève une tige nue, ayant ordinairement un pied de long, et une fleur à son sommet. Sa racine, qui est pivotante comme celles de beaucoup d'autres plantes de ce pays,

est d'une grosseur disproportionnée. Prise en décoction, c'est un remède souverain contre la strangurie, tant pour les animaux que pour les hommes.

CHAPITRE X.

Manière de préparer les peaux chez les Cafres. — Loups, Souris - chiens (muishond), etc. — Combat entre un missionnaire et un tigre. — Cochon de terre. — — Variété d'oiseaux. Plante épineuse, ou Arrête-un-peu. — Fourmilières servant de fours. — Hirondelles domestiques.

VOICI la manière dont les Cafres préparent les peaux de tigres et des autres animaux. Ils les étendent sur l'herbe, où, après les avoir couvertes de graisse de mouton, ils les saupoudrent d'une espèce de craie. Prenant ensuite une pierre ponce, ils les frottent par un mouvement circulaire de la main, jusqu'à ce qu'elles deviennent aussi douces et aussi flexibles que le cuir que l'on tanne par la méthode ordinaire. Le poil reste intact; et toute rupture occasionée soit par une balle, soit par une arme tranchante, est cousue avec tant d'adresse, qu'à peine peut-on l'apercevoir. M. Latrobe eut occasion de voir un chat musqué, espèce très-sauvage, et dont la peau est parsemée de raies et de taches; celles-ci sont noires, avec un mélange de brun.

Cet animal, qui ressemble assez au viverra, a un long museau et dix griffes très-aiguës. Sa peau sentait fortement le musc, quoiqu'il y eût déjà plusieurs semaines qu'elle était exposée en plein air. Il vit aussi un souris-chien, autre joli petit animal, très-farouche et d'une surprenante activité. Il faisait entendre une espèce d'aboïement très-aigu. Comme il avait été pris jeune, il s'apprivoisa facilement, et finit par venir manger dans la main de la première personne venue. Toutefois, ayant été renfermé quelques semaines dans un chenil, il parvint à s'échapper.

Les loups, ayant commis de grands dégâts à Groene-Kloof, où ils avaient enlevé un mouton au milieu de la cour, et mis en pièces dans les champs plusieurs bestiaux appartenans aux Hottentots, il fut résolu qu'on ferait une battue pour découvrir leur repaire et les détruire, s'il était possible. La troupe des chasseurs se composait de deux missionnaires et d'environ trente Hottentots. La battue eut lieu, mais elle n'eut d'autre résultat qu'un loup blessé; et les chasseurs étaient sur le point de rentrer, quand un Hottentot, s'étant aperçu qu'il avait fait lever un tigre, invita l'un des missionnaires à retourner sur leurs pas; ce qu'ils firent conjointe-

ment, celui-ci se tenant prêt à faire feu en cas que l'animal se présentât. Au même instant le tigre se montra, mais dans une autre direction; et, ayant franchi un buisson, il attaqua le Hottentot, dont il déchira la figure à coups de dents et de griffes. L'ayant renversé, celui-ci se trouva tantôt sur lui, tantôt dessous. Le missionnaire eût facilement pu ne pas prendre part à cette dangereuse lutte; mais, loin de là, il ne songea pas un seul instant à sa sûreté personnelle, et se fit un devoir de s'avancer immédiatement au secours du Hottentot. Il ajusta à cet effet le tigre; mais les mouvemens des deux combattans étaient si vifs, qu'il n'osa tirer crainte d'atteindre le Hottentot. Dans cet intervalle, le tigre ayant remarqué son geste, se débarrassa du Hottentot, et, prompt comme l'éclair, se jette sur le missionnaire. Comme alors le fusil de ce dernier ne lui était plus d'aucune utilité, il le laissa tomber, et avança le bras pour se garantir la figure. Après avoir lutté quelque temps avec un avantage presque égal, les deux antagonistes roulèrent à terre ensemble; et par bonheur, dans une telle position, que l'un des genoux du missionnaire se trouva placé contre le creux de l'estomac du tigre. Il le saisit en même temps à la gorge

avec la main droite, en cherchant toujours à le maintenir sous lui, et ils restèrent tous deux ainsi pendant quelques minutes. Cependant, les forces du missionnaire commençaient à s'épuiser, quand les Hottentots qui étaient accourus à ses cris entrèrent dans le taillis; l'un d'eux, ayant pris à terre le fusil qui était chargé, le tira à bout portant sur le tigre et l'étendit roide mort, la balle ayant pénétré dans le cœur. Il est heureux qu'il en fût ainsi; car s'il n'eût été que blessé, même grièvement, ses derniers efforts eussent pu être funestes à ses adversaires.

C'est avec raison que dans cette partie de l'Afrique on considère le cochon de terre comme un animal nuisible. Nos voyageurs virent une hutte qu'ils paraissaient disposés à miner. Ces animaux sont à peu près de la grosseur d'un cochon ordinaire; ils ont un groin pointu, de longs sabots aigus, peu de soies, et la peau rude. Ils se nourrissent de fourmis, et probablement d'autres insectes. Comme les fourmis construisent leurs habitations à plusieurs pieds sous terre, les cochons de terre les suivent, attirent à eux les larves au moyen de leurs museaux, et les dévorent. Ils font un grand nombre de trous qui sont presque toujours imperceptibles dans

les fourrés, et contre lesquels les chasseurs doivent être en garde.

On trouve dans ces contrées un oiseau auquel on a mal à propos donné le nom d'alouette, parce qu'il lui ressemble un peu. Comme elle, il s'élève en l'air avec un certain bruit à une hauteur modérée; et, après avoir plané un instant, il redescend en faisant entendre un cri ou sifflement plaintif. — La canne à sucre croît en abondance dans le désert. Sa fleur est d'une grande beauté; et son bois, ainsi que ses racines, fournit un bon chauffage. — Un grand nombre de tortues rampent aussi de tous côtés dans le désert. Elles ont généralement de six à huit pouces de long. Les chacals guettent les jeunes, les surprennent, brisent avec la plus grande facilité leur tendre écaille, et les mangent ensuite. D'un autre côté, les corbeaux attaquent les plus grosses lorsqu'elles ne sont pas protégées par les buissons, les renversent, et introduisant leurs longs becs entre les écailles du plastron, après leur avoir arraché les pattes et la tête, ils finissent par les dévorer entièrement.

M. Latrobe fait aussi mention d'une plante épineuse assez remarquable, et qui, à cause de la ténacité avec laquelle elle s'attache aux

vêtemens , a été nommée *Wagt-een-beetgen* , ou *attendez-un-peu*. En effet il faut toujours une certaine patience pour s'en débarrasser , lorsqu'une fois on s'est engagé dans ses branches.

Dans quelques parties de ces déserts , les fourmis construisent en terre glaise des habitations qui ont la forme de fours de boulanger. Avant que les premiers Cafres qui s'établirent à Gnadenthal fussent à même de construire des fours d'après la méthode des Frères-Moraves , ils détruisaient les fourmis par le feu ou la fumée , vidaient entièrement les fourmilières , et s'en servaient ensuite pour faire cuire leur pain. La terre dont elles sont construites est tellement bien préparée , que les Hottentots et les fermiers l'emploient aux planchers de leurs maisons. — Pendant tout le temps que M. Latrobe s'arrêta à Gaensekraal , il fut chaque matin éveillé par l'agréable gazouillement de deux hirondelles , mâle et femelle , qui avaient leur nid au plafond de sa chambre. On voit rarement une seule pièce dans toutes les maisons sans ces petits hôtes ; et il serait criminel de chercher à les tuer. Ces hirondelles ressemblent d'ailleurs à celles d'Europe , et elles ont en général les mêmes habitudes et le même instinct. Elles émigrent

aussi pendant l'hiver ; mais elles ont pour ennemies les hirondelles sauvages, ce qui fait que les Hottentots détruisent celles-ci toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. Avant de quitter Groene-Kloof, les missionnaires consacrèrent une nouvelle église, dont la construction était déjà fort avancée. M. Latrobe, après avoir pris avec le gouverneur du Cap des arrangemens pour la concession d'un terrain propre à former un établissement sur le Wit-Rivier, s'embarqua pour retourner en Angleterre, le 17 octobre 1817.

CHAPITRE XI.

Naufrage de Robert Adams sur la côte occidentale de l'Afrique. — Rivière de Tumbouctou. — Nourriture et habillement des naturels. — Médecins. — Esclaves. — Fruits. — Population. — Poudre à canon. — Commerce en général. — Vled Dulam. — Wadinoun. — Mortalité et désertion. — Départ d'Adams pour Mogador. — Il obtient son passage pour Cadix. — Son arrivée à Londres. — Nouvelles de Mungo-Park. — Relation de M. Jackson sur Tumbouctou.

Nous allons maintenant abandonner l'Afrique méridionale pour rendre compte de quelques-unes des particularités arrivées sur la côte occidentale de cette partie inhospitalière du globe, à des voyageurs moins heureux que ceux dont il vient d'être fait mention; et, afin de procéder d'une manière plus régulière, nous commencerons notre narration par ce qui concerne un matelot nommé Robert Adams, qui y fit naufrage en 1810, et fut retenu trois ans en esclavage par les Arabes du grand désert.

La manière dont le public apprit l'existence de ce singulier voyageur a eu quelque

chose de si étrange, qu'elle a dû nécessairement jeter des doutes sur la véracité de ses aventures. Ce ne fut qu'au commencement de 1815 qu'un M. Cock, attaché à la société d'Afrique, entendit parler, par hasard, d'un pauvre matelot américain, qui mendiait son pain dans les rues de Londres, et qui disait être récemment arrivé d'Afrique, où il lui était survenu beaucoup de choses fort extraordinaires. Il le chercha, et, l'ayant trouvé, Adams répondit à toutes les questions qu'il lui fit sur son histoire, avec la plus apparente bonne foi. M. Cock prit exactement note de tout ce qu'il lui raconta, et surtout des divers lieux qu'il lui dit avoir visités, des distances et des différentes directions qu'il avait suivies pour y arriver. Il lui donna ensuite une légère somme pour pourvoir à ses besoins les plus urgents, en l'invitant à venir le revoir dans quelques jours. Toutefois Adams ne revint qu'au bout d'une semaine. Les mêmes questions lui ayant été adressées de nouveau, il y répondit comme il l'avait fait la première fois, et à peu près dans les mêmes termes. Convaincu alors de sa véracité, M. Cock résolut de rédiger au long ses aventures, attendu qu'Adams était lui-même tout-à-fait illettré, et promit de le

récompenser de sa peine. Ce ne fut cependant pas sans quelques difficultés qu'il parvint à le faire rester à Londres, tant il était impatient de retourner dans sa patrie. Voici en substance ce qu'il raconta à M. Cock.

Il avait à peu près vingt-cinq ans, lorsqu'au mois de juin 1810 il fit voile de New-York, à bord d'un navire américain destiné pour Gibraltar. L'équipage de ce navire était composé de neuf hommes; on en ajouta un dixième à son arrivée à Gibraltar, d'où il se rendit sur la côte d'Afrique, dans le dessein d'y faire la traite.

Le 11 octobre, vers les trois heures du matin, on entendit les brisans; et, une heure après, le bâtiment toucha sur les rochers, d'où l'équipage réussit à gagner le rivage. Cet endroit, d'après l'estimation du capitaine, se trouvait à environ quatre cents milles au nord du Sénégal; Adams apprit ensuite qu'il s'appelait *El Gazie*. C'était une plage basse, sablonneuse, dénuée d'arbres et de verdure; et le pays environnant n'offrait qu'une plaine rase, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Aussitôt que le jour parut, ils furent environnés et faits prisonniers par trente à quarante Mores, parmi lesquels se trouvait un français naufragé et fait esclave il y avait un an. Ces

Mores avaient les cheveux lisses, et pour tout vêtement un morceau d'étoffe grossière ou une peau attachée autour des reins. Adams et ses compagnons furent aussitôt entièrement dépouillés. L'excessive chaleur du soleil leur fit naître des pustules partout le corps. Afin de diminuer un peu leurs souffrances, et de pouvoir dormir, ils furent obligés de creuser des trous en terre pour s'y enfouir. Le capitaine tomba bientôt malade; et son état empira tellement, qu'il implora plusieurs fois la mort comme une faveur. Il paraît que, le voyant dans cette situation, un More lui donna un coup de sabre, qui mit heureusement fin à ses souffrances et à sa vie.

La principale nourriture de ces Mores était du poisson; mais sur quatorze jours qu'ils restèrent à El Gazie, ils en passèrent trois ou quatre, pour ainsi dire, sans manger, faute d'avoir pu en attraper. Toutefois ayant trouvé un filet appartenant au navire naufragé, et en ayant pêché la charge d'un chameau, ils enfouirent dans la terre tous les objets dont ils s'étaient emparés, et se disposèrent à se rendre dans l'intérieur. Ils procédèrent ensuite au partage des gens de l'équipage. Adams, le contre-maitre et un malelot, nommé News-ham, tombèrent à une troupe d'environ vingt

individus, tant hommes que femmes et enfans, qui avaient quatre chameaux, dont trois étaient chargés d'eau et le quatrième de poisson et de bagage. Ils voyagèrent pendant trente jours au sud, et arrivèrent dans un endroit dont Adams ne se rappela pas le nom. Ils demeurèrent là pendant environ un mois, et y furent joints par un More et par un Portugais, nommé Stevens, qui faisait partie de l'équipage. Le contre-maitre et l'autre matelot furent conduits au nord. Adams resta avec Stevens sous la garde de dix-huit Mores, qui prirent la route de Soudenny, dans le dessein d'y faire quelques prisonniers. Ils se dirigèrent à cet effet à l'est, tirant un peu au sud, à travers une plaine déserte et sablonneuse, et faisant à peu près quinze milles par jour. Au bout de vingt-neuf jours, durant lesquels ils ne rencontrèrent pas une seule créature humaine, ils arrivèrent dans un lieu où ils trouvèrent plusieurs tentes dressées, et un étang environné de quelques arbrisseaux. Ce fut la première eau qu'ils goûtèrent depuis leur départ de la côte. Dans leur route de cet endroit à Soudenny, ils furent joints par douze Mores.

Adams dépeignit Soudenny comme un petit village nègre, situé dans le voisinage de la

route que suivit Mungo-Park, lors de son premier voyage. Les huttes y étaient construites en terre, ayant des toits plats faits de perches posées horizontalement et recouvertes aussi en terre. Ils restèrent inutilement embusqués pendant une semaine dans les fourrés des environs pour surprendre quelques habitans. Enfin, le détachement, dont Adams faisait partie, enleva près du village une femme, son enfant et deux jeunes gens. Cet acte d'hostilité attira sur eux la vengeance des nègres, qui les attaquèrent au nombre de cinquante hommes armés, et les firent prisonniers. Le chef de Soudenny, nommé Mahamoud, les fit renfermer dans un enclos entouré d'un mur de terre, haut de six pieds, d'où Adams dit qu'il leur eût été facile de s'échapper, si les Mores n'avaient pas été des lâches. Il paraît toutefois qu'ils étaient gardés par une centaine d'individus. Quatre jours après ils furent envoyés à Tumboutou, escortés par soixante hommes. L'habillement des nègres consistait en une chemise de nankin bleu; celle du chef se distinguait par une espèce de galon d'or qu'il portait sur une épaule en forme d'épaulette. Ils étaient tous armés d'arcs et de flèches, dont ils se servaient avec la plus grande adresse.

Sur la route de Tumbouctou, quatorze Mores furent exécutés pour avoir cherché à s'échapper, et les autres étroitement emprisonnés à leur arrivée. Adams et Stevens étaient regardés comme des êtres si curieux par leur couleur, qu'ils demeurèrent au palais pour l'amusement particulier du roi et de la reine, Voolo et Fatima, qu'Adams représenta comme étant l'un et l'autre âgés et ayant des cheveux gris. La reine, vêtue de nankin bleu, était d'un excessif embonpoint. Lorsqu'ils se promenaient par la ville, le peuple les accueillait toujours avec respect, chacun les saluant ou se touchant la tête. Quand le roi reçoit quelqu'un de ses sujets, le cérémonial consiste à lui baiser la tête. Le palais, construit en terre glaise et en gazon, était en général d'un assez pauvre aspect : il consistait en huit ou dix petites chambres de plain-pied, et était environné d'un mur de terre renfermant à peu près en tout un demi-arpent. Il s'y trouvait une vingtaine de fusils qui n'avaient jamais servi. D'après Adams, la ville occupe un espace aussi étendu que Lisbonne ; mais les maisons sont dispersées irrégulièrement. La rivière, qu'Adams appelle *Mar-Zarah*, coule au sud, à environ deux cents toises de la ville, et elle a environ trois quarts de mille



Le Roi et la Reine de Siam.



de largeur. Les embarcations les plus grandes qu'il y vit étaient des canots faits de troncs de figuier creusés, ayant à peu près dix pieds de longueur, et ne pouvant porter plus de trois hommes. Le terrain est si facile à cultiver, que les habitans n'ont d'autres instrumens aratoires qu'une petite houe; ils ne font jamais usage de bœufs ni d'autres animaux de labour. Leur principale nourriture est le *blé de Guinée*. Ils l'écrasent entre deux pierres, le font bouillir jusqu'à ce qu'il ait acquis une grande consistance, et le mangent ensuite sans cuiller avec du lait de chèvre. Le roi et la reine eux-mêmes n'ont pas d'autre aliment; ils y ajoutent seulement un peu de beurre. Tous mangent de la chair d'éléphant et la considèrent comme un mets très-délicat. Ils ont des vaches, des chèvres, des ânes et des dromadaires; mais ils n'ont pas de chevaux; ils les remplacent par un animal appelé *herie*, espèce de petit chameau très-léger à la course. L'eau de la rivière est un peu saumâtre; mais les habitans n'en ont pas d'autre. Ils sont très-adroits à la pêche. Leur poisson le plus commun est une espèce de mulot rouge, et un autre d'une couleur rousse qui ne diffère pas beaucoup du saumon. La population de Tumbouctou est entièrement nègre, quoi-

qu'il y vienne, dit-on, des caravanes de Mores armés, qui y apportent du tabac, du goudron, de la poudre, du nankin bleu, des couvertures, de la poterie de terre, et quelques étoffes de soie; et qui prennent en échange de l'ivoire, de la poudre d'or, de la gomme, des plumes d'autruches, des peaux de chèvres, etc. Les seuls Mores qu'Adams y ait vus sont ceux qui vinrent le racheter lui et les autres prisonniers. Le costume de la reine consistait en une chemise de nankin bleu, tombant un peu au-dessous du genou, bordée d'un galon d'or, et retenue autour du corps par une ceinture du même tissu. L'habillement des autres femmes était à peu près le même, mais sans aucun ornement. Toutefois, comme elles n'avaient pas d'autre vêtement sous celui-là, elles auraient pu s'en dispenser sans compromettre leur pudeur, surtout lorsqu'elles étaient assises. La reine portait un turban de nankin bleu, des boucles d'oreilles et quelquefois des plumes. Le roi était aussi vêtu d'un sarreau de la même étoffe, avec des épaulettes d'or, et un turban; mais généralement il allait la tête découverte. Les naturels sont grands et vigoureux. Ils se graissent tout le corps pour se rendre la peau douce et luisante. Les deux sexes se font des

incisions à la figure, et les imprègnent d'une couleur bleue. Plusieurs femmes portaient aux doigts des anneaux de cuivre, sur lesquels étaient gravées quelques lettres; Adams ne put dire si ces caractères étaient arabes ou romains.

Ils n'ont ni temples ni prêtres; du moins ne les a-t-il jamais vus se réunir pour la célébration d'aucune espèce de culte. Leurs médecins sont de vieilles femmes, qui n'emploient d'autres remèdes que des plantes et des racines. Les morts sont enterrés sans aucune cérémonie, si ce n'est que les parens se rassemblent et s'asseyent autour du corps. Selon Mungo-Park, la croyance des habitans de cette partie du globe tient beaucoup du matérialisme. Ils sont très-passionnés pour la musique et la danse. Leurs instrumens sont une flûte de roseau, un tambourin couvert d'une peau de chèvre, et qui rend le son le plus discordant. Ils ont aussi une espèce de guitare, faite de noix de coco et de courroies de peaux de chèvre. Ils ont une espèce de fifre. Les esclaves sont très-communs et à très-bon marché à Tumbouctou; chaque mois un détachement de troupes parcourt le pays pour s'en procurer. Le plus grand nombre qu'Adams ait vu ramener, en une seule fois,

s'élevait à une vingtaine d'individus , que l'on avait enlevés dans le pays de Bambarra; c'était pour la plupart des femmes et des enfans. Le roi condamne quelquefois des criminels à l'esclavage ; mais pendant les six mois qu'Adams est resté à Tumbouctou , il n'a jamais vu mettre personne à mort , ni même entendu parler d'exécution.

Les naturels, quoique extrêmement mal-propres , aiment beaucoup les ornemens. Les hommes ont plusieurs concubines , outre leurs femmes. Quoique celles-ci soient toujours traitées avec une préférence marquée, les querelles qui ont cependant lieu entre elles, jointes à la jalousie des maris, troublent fréquemment la paix domestique. La danse tient le premier rang dans leurs amusemens , et ils y consacrent une partie des nuits. Dans leurs disputes , ils se battent à coups de poings ; mais plus souvent ils font usage de leurs dents.

Les environs de Tumbouctou produisent des cocos , des dattes , des figues , des pommes de pin , et un fruit doux , de la grosseur d'une pomme , dont les feuilles ressemblent à celles du pêcher , mais qui , étant très-rare , est réservé pour la table du roi. Les principaux légumes sont la carotte , le navet , la pomme

de terre et les fèves noires ; on y cultive particulièrement le riz et le blé de Guinée. Parmi les animaux sauvages que l'on trouve dans ces contrées, on remarque l'éléphant, l'antilope, le loup, le babouin, le renard le porc-épic, et une grosse espèce de rat, qui habite les bords de la rivière. Adams n'y a vu ni lions, ni tigres, ni chats sauvages ; mais il a souvent entendu, pendant la nuit, retentir les montagnes voisines des hurlemens de ces animaux féroces. Il n'a jamais eu connaissance qu'il y eût des alligators ni des hippopotames.

Adams n'a pu juger de la population de Tumbouctou ; mais dans une circonstance, il a vu à peu près deux mille individus réunis, sur lesquels il en partit cinq cents pour Bambarra. Le lendemain, ils furent suivis d'un grand nombre de chameaux, de dromadaires et d'heries, chargés de vivres. Ceux qui revinrent à Tumbouctou pendant le séjour d'Adams y rentraient par détachemens de quarante à cinquante hommes ; mais il y en eut beaucoup qu'il ne revit plus, quoiqu'il n'eût pas entendu dire qu'il y en avait eu de tués. Une semblable expédition avait lieu chaque mois, et ceux qui la composaient étaient toujours à pied, excepté leurs chefs.

Les esclaves qu'ils ramenaient appartenaient à une race différente de la leur; leur habillement consistait, en général, en toile grossière de fil ou de coton. Il vit un jour parmi eux une femme qui avait les dents limées, sans doute par ornement; et qui, attendu leur excessive longueur, ressemblaient assez à des tuyaux de plumes de corbeaux.

Les esclaves étaient ordinairement gardés au palais, d'où ils étaient ensuite dirigés sur différens points du royaume pour y être vendus. Ceux qui étaient chargés de cette commission rapportaient en échange des nankins bleus, des couvertures, de l'orge, du tabac, et quelquefois de la poudre à tirer, beaucoup plus estimée que l'or, puisqu'elle s'échange souvent au double du poids de ce métal précieux. Toutefois on n'en faisait aucun usage à Tumbouctou, sinon comme objet de trafic : ils la conservent dans des peaux.

Quoique le roi soit despote, et qu'il puisse faire marcher ses sujets quand bon lui semble, il ne peut cependant pas les vendre comme esclaves, ni les employer comme tels; car les seuls esclaves du pays étaient des étrangers ou des criminels condamnés. Douze individus seulement furent condamnés à l'esclavage, pendant les six mois qu'Adams séjourna à

Tumbouctou ; ils s'étaient rendus coupables d'empoisonnement , de vol , ou avaient refusé de faire partie d'une expédition destinée à courir le pays pour faire des prisonniers. Les fautes légères sont punies du bâton , et cela avec assez peu de sévérité , puisque la peine s'étend rarement au delà d'une douzaine de coups légèrement appliqués : le bâton dont ils se servent en pareil cas est de la grosseur de nos petits joncs.

Les personnes qui , d'après certaines relations , se sont formé une idée favorable de la situation prospère du commerce de Tumbouctou , apprendront avec étonnement qu'Adams n'y a pas vu une seule boutique. Les marchandises importées restent au palais du roi jusqu'à ce que l'on en dispose. Adams affirma que jamais aucun blanc n'avait paru à Tumbouctou avant lui. Les seuls endroits dont il a entendu parler , sont Nuitrougo , Tuarick , Mandingo et Bondou. La rivière de Joliba (ou plutôt Dialli-Bâ) et le Niger lui étaient tout-à-fait inconnus.

Il y avait environ six mois qu'Adams et ses compagnons d'esclavage étaient à Tumbouctou , lorsque , malheureusement pour plusieurs d'entre eux , quelques marchands mores vinrent racheter leurs compatriotes ,

et en même temps Adams et Stevens ; ce qu'ils firent pour une certaine quantité de tabac. Ils partirent ensuite de Tumbouctou en se dirigeant au nord-est, et suivant la rivière qu'Adams nomme *la Mar Zarah*. Leur caravane se composait de dix marchands mores, quatorze ou quinze Mores rachetés, Adams, Stevens, et un esclave ; ils avaient cinq chameaux. Ils côtoyèrent la rivière pendant environ neuf jours, en faisant de quinze à dix-huit milles par jour, et ils arrivèrent le treizième à Tudenug. C'est un gros village habité par des Mores et des nègres, et dans lequel se trouvaient quatre puits de bonne eau. Il y existait aussi plusieurs mines de sel, ayant cinq à six pieds de profondeur sur quinze toises de large. Le sel extrait de ces mines, en gros blocs mêlés de terre, était vendu aux Mores et aux nègres des districts environnans.

Après avoir séjourné quinze jours à Tudenug, les Mores échangèrent un de leurs chameaux contre un petit âne et deux sacs de dattes ; et, ayant chargé les quatre chameaux restans, de dattes, de farine et d'eau, ils s'enfoncèrent dans le désert, qu'ils furent vingt-neuf jours à traverser, sans rencontrer aucun être vivant. Les seuls individus qu'ils

virent après avoir quitté la rivière, c'étaient des nègres, au nombre de dix ou douze chaque jour, qui conduisaient à Tumbouctou des dromadaires, des chameaux, ou des ânes chargés de sel. L'âne que les Mores avaient échangé, étant mort de fatigue, fut coupé par morceaux et séché au soleil; ce qui leur fournit un supplément de nourriture, sans lequel ils fussent tous morts de faim. Ils avaient encore dix jours de marche à faire, quand l'eau commença aussi à leur manquer. Pour y suppléer, ils furent contraints de mêler ce qui leur en restait avec de l'urine de chameau, dont chaque homme eut environ une pinte par jour, et les chameaux une pinte seulement pour dix jours. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Woled D'leim, ayant perdu cinq hommes pendant la route. Adams et ses compagnons virent tout le long du chemin une grande quantité d'antilopes, de lapins, de renards, de loups, et une espèce d'oiseau un peu plus gros qu'une poule, auquel les Mores donnaient le nom de *djèz*.

Vled Duleim, que M. Dupuis nomme Woled D'leim, est un village habité par une tribu pastorale de Mores. Ici Adams et ses compagnons furent employés à garder les troupeaux de chèvres et de moutons. Ils

eurent beaucoup à souffrir de l'ardeur du soleil auquel ils étaient constamment exposés, presque dans un état absolu de nudité. A tant de maux venait encore se joindre le doute où ils étaient de pouvoir jamais recouvrer leur liberté. Quant à la nourriture, ils n'étaient pas aussi à plaindre. On leur donnait de la farine d'orge en abondance, et de temps en temps ils trouvaient moyen de tuer un chevreau, qu'ils faisaient cuire dans un trou creusé dans la terre, et qu'ils recouvraient ensuite de sable et d'herbes. Au bout de onze mois de captivité, Adams, épuisé par les souffrances auxquelles il était sans cesse exposé, et las surtout de la position où il se trouvait, résolut de s'échapper, et y parvint heureusement de la manière suivante : La femme de son maître lui ayant ordonné d'aller avec un chameau à un puits assez éloigné de là, pour y remplir deux outres d'eau, il obéit, bien déterminé à profiter de l'occasion pour s'évader. Ayant fait environ vingt millès dans la direction de Wadinoun, son chameau, épuisé de fatigue, se coucha par terre; et bientôt Adams, non moins fatigué que sa monture, se livra aussi au repos. S'étant remis en route le lendemain de bonne heure, il aperçut bientôt de la fumée. Par-

venu sur une petite éminence, il vit devant lui quarante à cinquante tentes, et en arrière des hommes montés sur des chameaux qui semblaient le poursuivre. Alarmé à cette vue, il poussa vivement en avant, et en approchant des tentes, il trouva une centaine de Mores en prière, le visage tourné vers l'orient. Ayant demandé le nom du lieu où il était, on lui répondit que c'était Hilla-Gibla. Les deux chameaux qu'il avait aperçus ne tardèrent pas à y arriver aussi. L'un était monté par son maître; l'autre par le propriétaire du chameau qu'il avait enlevé. Son maître le réclama; mais le cheik, après avoir entendu les deux parties, se déclara en faveur d'Adams. Il décida qu'il serait racheté pour un chameau et un boisseau de dattes, qu'il fit aussitôt remettre au réclamant; après quoi il s'empara, pour son propre compte, d'Adams qu'il employa à garder ses chameaux et ses chèvres.

Il arriva alors à celui-ci une aventure qui faillit avoir les suites les plus funestes pour lui. Mahomet, son nouveau maître, avait deux femmes, l'une vieille et l'autre jeune, qui demeuraient dans des tentes séparées. Les chèvres dont Adams prenait soin appartenaient à la vieille. Au bout de quelques jours, la jeune

femme qui se nommait Isha, lui proposa de prendre également soin des siennes, moyennant une récompense. Comme il n'y avait pas beaucoup plus d'embarras à garder deux troupeaux qu'un, Adams y consentit. Néanmoins, ne recevant point la récompense promise au bout de quelques jours, il crut devoir la réclamer. Il s'ensuivit une explication, et peu après une intrigue entre Adams et Isha. Leur liaison durait déjà depuis six mois, quand un soir le vieux cheik, instruit de ce qui se passait, entra dans la tente d'Isha, et y surprit les deux amans. Adams, qu'il menaçait de faire périr sous le bâton, parvint cependant à s'esquiver, et se réfugia chez un More nommé Boeric, qui le tint caché, et qui, pour le tirer d'affaire, proposa de l'acheter et de le conduire à Wadinoun. Adams accepta cette offre. Toutefois, le vieux cheik fut plusieurs jours à ne vouloir entendre à aucune proposition; enfin, il consentit à céder Adams pour cinquante dollars de couvertures et de dattes. Adams devint ainsi la propriété de Boeric. Celui-ci partit de Hilla-Gibla, en apparence, avec le projet de se rendre à Wadinoun; mais étant resté plus d'un mois dans un endroit nommé *Aita-Moessah-Ali*, Adams, après quelques informations sur la

direction et la distance de Wadinoun, résolut encore une fois de chercher à s'échapper. Il y réussit ; mais, il fut rattrapé le second jour ; et Boëric, averti par cette nouvelle tentative de sa part, résolut presque aussitôt de se rendre à Wadinoun, où il arriva, avec sa caravane, le cinquième jour.

Wadinoun est une petite ville consistant en quarante maisons environ, et quelques tentes. Les terres, mieux cultivées que toutes celles qu'Adams avait vues jusque-là, produisent du grain et du tabac. Adams y vit aussi des dattiers, des figuiers, quelques plants de vigne, des poiriers, des pommiers et des grenadiers. Il eut la satisfaction de retrouver à Wadinoun ses anciens camarades, Dolby contre-maitre, Davison et Williamson ; ils y étaient depuis environ un an, et étaient esclaves du fils du cheik. Peu après Boëric vendit Adams à Bel-Cossim-Abdallah, pour vingt dollars payables en couvertures, en poudre à tirer, et en dattes.

Il y avait alors à Wadinoun un Français qui informa Adams qu'il avait fait naufrage sur la côte il y avait une douzaine d'années, et que tout l'équipage, excepté lui, avait été racheté. Il lui apprit aussi que, quatre ans auparavant, le navire le Montézumène, de Liver-

pool, commandé par le capitaine Harrison, s'était également perdu, et que le capitaine et presque tout l'équipage avaient été massacrés. Ce Français avait embrassé le culte mahométan. Il avait une femme, un enfant et trois esclaves; et il gagnait assez bien sa vie à fabriquer de la poudre à tirer.

Le nouveau maître d'Adams l'employa à des travaux agricoles très-pénibles. Il eut la triste consolation d'apprendre par tout ce que lui dirent ses compagnons d'infortune, que leur sort avait été plus cruel encore que le sien. Un jour de sabbat, qui était à la fois un jour de marché et de repos pour les esclaves, et le seul de la semaine où ils pussent se réunir pour s'entretenir ensemble, Haméda-Bel-Cossam, fils de son maître, lui ordonna de prendre un cheval et d'aller labourer la terre. Mais Adams s'y refusa, alléguant que c'était le jour de repos des esclaves; sur quoi Haméda lui porta un coup de coutelas à la tête, auquel Adams riposta par un coup de poing qui l'étendit à ses pieds. Entouré aussitôt par les Mores, il fut tellement maltraité, qu'il rendit le sang à pleine bouche, et perdit deux grosses dents; il est même probable qu'il eût été tué sans l'intervention de Béosdrick, fils du cheik, qui représenta qu'on

n'avait pas le droit de le faire travailler un jour de marché. Le père et la mère d'Haméda lui dirent alors qu'à moins qu'il ne baisât les mains et les pieds de leur fils, il serait mis aux fers; mais il répondit que, quoi qu'il en pût arriver, il n'y consentirait jamais; qu'un semblable acte de soumission était contraire à sa religion. En conséquence, on lui mit les fers aux pieds et aux mains, et il resta dans cet état plusieurs semaines de suite, pendant lesquelles ses maîtres lui firent en vain les plus terribles menaces pour l'amener à ce qu'ils désiraient. Les souffrances qu'il endurait l'ayant réduit au dernier degré de maigreur, son maître, dans la crainte de le voir mourir, se décida à le vendre, et il fut relâché.

Quelque temps après, Dolbie étant tombé malade, et se trouvant dans l'impossibilité de pouvoir travailler, son maître lui donna des coups de bâton. Lui ayant représenté sa cruauté, le More lui porta dans la côte un coup de dague dont il mourut presque sur-le-champ. A la même époque, le courage de Williamson et de Davison fléchissant sous le poids des traitemens cruels auxquels ils étaient en butte, ils consentirent à se faire mahométans; ils furent dès lors libres; on leur

pays plus peuplé et mieux cultivé que tous ceux qu'il avait vus précédemment. A Agadir, ils entrèrent sur les terres de Maroc. Là, le cheik lui dit qu'il s'était trouvé jusqu'alors parmi des sauvages qui n'étaient pas sujets de l'empereur; mais que dès ce moment il pouvait être tranquille, qu'il serait bien traité partout. Cinq jours après, du haut d'une éminence où ils étaient montés, ils virent Mogador à leurs pieds; et dans le port des bâtimens à voiles carrés. « Je ne puis décrire autrement l'effet de cette vue sur moi, dit Adams, qu'en disant que je me sentis revivre de nouveau. Jamais, continua-t-il, je n'oublierai ce que je dois à M. Dupuis, à qui le cheik m'envoya d'abord, et qui sembla se faire un devoir de rendre ma position aussi heureuse que possible. » Il resta huit mois avec M. Dupuis, qui l'interrogeait souvent sur les lieux qu'il avait parcourus, et qui lui conseilla de se rendre en Angleterre pour y rendre compte de ses voyages. Mais l'Amérique et l'Angleterre étant alors en guerre, il refusa de s'embarquer sur un navire anglais. En conséquence, M. Dupuis l'envoya à Tanger sous l'escorte de deux soldats mores. Là, M. Simpson, consul américain, lui procura un passage pour Cadix, où il arriva le 17

mai 1814, trois ans et sept mois après son naufrage. Malgré tout ce qu'il avait souffert, et les fatigues inouïes qu'il avait éprouvées, il ne fut pas un seul jour malade pendant tout ce temps, excepté à Wadinoun, où il fut si mal traité. Il resta quatorze mois à Cadix au service de M. Hall, négociant anglais; mais aussitôt que la paix fut rétablie entre sa patrie et l'Angleterre, il s'embarqua sur un cartel allant à Gibraltar; et là, sur un brick gallois, qui le débarqua à Bristol. Dans le trajet de cette ville à Liverpool, le navire où il se trouvait fut obligé de relâcher à Holyhead. Adams, y étant tombé malade, fut mis à terre. Dès qu'il fut rétabli, il se rendit à Londres en mendiant son pain le long de la route; et il y arriva dans un tel état de détresse, qu'il avait déjà passé deux ou trois nuits dans les rues, lorsqu'une personne, l'ayant par hasard rencontré et reconnu pour avoir été au service de M. Hall, l'adressa à un agent de la société d'Afrique. La relation de ses voyages, écrite sous sa dictée, fut peu après lue au bureau des colonies, devant lord Bathurst, le chancelier de l'échiquier, sir Joseph Banks et plusieurs autres personnes, en présence d'Adams lui-même, que l'on questionna sur les différentes parties de l'Afrique qu'il

avait parcourues. Le résultat général de cet examen fut si favorable au malheureux matelot, que les lords de la trésorerie ordonnèrent qu'il lui serait fourni des secours pour le mettre à même de retourner dans son pays. Quelques jours après, Adams subit dans la maison de sir Joseph Bancks un second interrogatoire, par-devant un grand nombre de savans distingués. Mais sa narration ne fut point lue; et comme le pauvre diable n'avait jamais entendu parler de Park ni de la rivière de Jobila, et qu'il ne fit que des réponses assez gauches sur les amandes de coco et les dents d'éléphant, son ignorance sur certains points, et son défaut d'exactitude sur d'autres, firent concevoir à quelques-unes des personnes présentes, des doutes sur son histoire. Toutefois, quoique l'opinion de ces messieurs fût moins favorable à Adams que celle qu'en avaient conçue ceux qui l'interrogèrent en premier lieu, l'éditeur, intimement convaincu de sa bonne foi et de la vérité de sa relation, résolut néanmoins de la livrer à l'impression, dans le double but de satisfaire la curiosité publique, et d'être utile à Adams, qui était déjà parti pour l'Amérique. Il s'offrit dans ce moment une occasion imprévue, tout-à-fait

propre à mettre la véracité d'Adams à une épreuve décisive. M. Dupuis, vice-consul anglais à Mogador, à qui Adams était redevable de sa liberté, venait d'arriver en Angleterre. On lui soumit la relation. Il la lut, confirma les principaux faits rapportés par Adams, presque mot pour mot, et y ajouta même des notes. Un pareil témoignage suffit pour faire disparaître tous les doutes; car M. Dupuis est non-seulement un homme très-croyable sous tous les rapports, mais, de plus, fort instruit, et très-versé surtout dans la langue arabe.

Il paraît, d'après l'appendice ajouté à la relation d'Adams, que la Barbarie occidentale est principalement habitée par des peuples de trois races distinctes, appelées Bérébères, Arabes et Mores. Les premiers descendent des habitans originaires, antérieurs à la conquête des Arabes. Leur langue se compose de deux dialectes qui s'écartent beaucoup de l'arabe. Les *Shilluh* ou Bérébères du sud diffèrent en apparence des autres tribus, et se distinguent par plus de vivacité dans leur attachement et des passions plus véhémentes. Ils sont connus pour ne jamais porter atteinte à la sécurité des personnes ni des marchandises une fois mises sous leur protection.

Excepté que les Bérébères du nord sont plus robustes que les Shilluh, il existe une grande analogie entre toutes leurs tribus. Leurs usages, leurs inclinations et leur caractère national sont à peu près les mêmes. Ils sont tous également passionnés pour cette indépendance que leur assure leur position locale, et animés d'une haine également invétérée et héréditaire contre leurs ennemis communs, les Arabes. Ils habitent toujours des maisons ou cabanes construites en pierre ou en bois, généralement situées sur quelque éminence. Leur manière de faire la guerre, consiste plutôt à surprendre l'ennemi qu'à le combattre à découvert. Ils sont reconnus pour les meilleurs tireurs, et ils possèdent les meilleures armes à feu, ce qui les rend redoutables dans les pays couverts, qui leur fournissent de nombreuses embuscades. Mais, quoique supérieurs aux Arabes, lorsqu'ils sont attaqués sur leur propre territoire, montagneux et escarpé, ils sont cependant obligés de céder la plaine à la cavalerie arabe, contre laquelle ils ne sauraient tenir.

Les Arabes, descendants des conquérans mahométans, sont tous cultivateurs, d'après leur proverbe, que « la terre est l'héritage des Arabes. » Ils sont plus violens que les Béré-

bères. Lorsqu'ils sont en force, ils pillent indistinctement tous ceux qui sont étrangers à leur tribu et à leur religion, portant la destruction et la mort partout où ils passent. Ils n'épargnent ni l'âge ni le sexe, et poussent la férocité jusqu'à ouvrir le corps de leurs victimes pour s'assurer si elles n'ont point avalé quelques bijoux pour les dérober à leur rapacité.

Les Mores sont une race mêlée qui descend des Bérébères, des Arabes, des nègres et des Arabes expulsés d'Espagne. De même que les Bérébères sont pasteurs et cultivateurs, de même les nègres se livrent presque exclusivement au commerce.

Voici un incident assez remarquable des voyages d'Adams, qui, comme nous l'avons déjà dit, ignorait complètement tout ce qui avait rapport aux découvertes de Mungo-Park. Parmi les esclaves nègres qui se trouvaient à Wadinoun, il vit une femme qui lui raconta qu'elle venait d'un endroit appelé Kanno, situé fort au delà du désert; et qu'elle avait vu dans son propre pays des hommes blancs, aussi blancs que bather, voulant dire la muraille, montés dans de grands bateaux, portant deux longs bâtons garnis de toile, et qu'ils manœuvraient d'une manière différente

de celle des nègres, qui se servent de pagaies. Elle indiquait le mouvement des rameurs de manière à ne laisser aucun doute qu'elle n'eût vu une embarcation européenne montée par des blancs.

Cette circonstance singulière jette quelque louche sur le récit d'Amadi-Fatouma au sujet de Park. On peut raisonnablement supposer que ce que l'on appelle Kanno à Wadinoun est peut-être le royaume de Ghano ou Cano, que Danville place sur le Niger, entre les 10^e et 15^e degrés de longitude orientale. En admettant que cela soit ainsi, le rapport de la négresse donne lieu de croire que Park a descendu le Niger plus loin qu'Amadi-Fatouma ne le dit. En effet, le temps qui s'est écoulé entre l'époque du départ de Mungo-Park de Sansanding, et celle de sa mort, ferait suffisamment croire qu'il a pénétré fort au delà même du royaume de *Ghana* : car, selon Isaaco et Amadi-Fatouma, il y avait quatre mois qu'il était occupé à explorer le Niger, sans avoir mis une seule fois pied à terre, lorsqu'il perdit la vie. Il est évident qu'il ne fallait pas un aussi long espace de temps pour se rendre de Sansanding aux frontières de Haoussa, puisque Park apprit d'Amadi-Fatouma lui-même « que le voyage de Kashna

ne demandait que deux mois, quoique la distance de cet endroit soit du double de l'autre, d'après les latitudes que leur a assignées le major Rennel.»

Ce qu'Adams a dit de Tumbouctou, ou Timbouctou, a été en majeure partie confirmé par M. Jackson, voyageur intelligent et éclairé. Ce grand marché de l'Afrique centrale fait, dit-il, depuis un temps immémorial, un commerce très-étendu et très-lucratif avec les différens états maritimes de l'Afrique septentrionale, tels que Maroc, Tunis, Alger, Tripoli, l'Égypte, etc., par la voie d'akkabaahs, c'est-à-dire, de nombreuses caravanes qui traversent le grand désert de Sahara, ordinairement depuis le mois de septembre jusqu'au mois d'avril. Elles consistent en plusieurs centaines de chameaux chargés, conduits par des Arabes qui les louent à très-bas prix, pour le transport des marchandises à Fez, au Fezzan, à Maroc, etc. Durant leur route, elles sont souvent exposées à l'attaque des Arabes du Sahara; mais ceux-ci bornent ordinairement leurs déprédations aux confins de leur désert. Dans ce pénible voyage, les akkabaahs ne traversent pas en ligne directe le désert pour se rendre au lieu de leur destination; mais elles se dirigent

tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, vers certains lieux habités et cultivés, appelés Elwahs ou Oasis. Là, les voyageurs se pourvoient d'eau et de vivres pour eux et leurs chameaux. L'akkabaah séjourne environ sept jours dans chaque Oasis. Les vents brûlans nommés *shame* (ou campsins), sont si desséchans, qu'ils diminuent considérablement, et absorbent même quelquefois entièrement toute l'eau contenue dans les outres. On a vu dans ces occasions payer un verre d'eau cinq dollars, et très-souvent dix et vingt.

En 1805, une caravane qui se rendait de Tombouctou à Tafilet ayant manqué d'eau, deux mille personnes et dix-huit cents chameaux périrent de soif. Comme de semblables catastrophes ne sont pas rares, on trouve souvent des os humains et d'animaux; confondus dans différentes parties du désert, lequel, par suite de l'excessive chaleur du soleil et de la quantité de sable que le vent charrie d'un lieu à un autre, ressemble parfaitement à un océan agité. Aussi les Arabes l'appellent-ils « une mer sans eau. »

Lorsque l'akkabaah est arrivée à Akka, première station du désert, les chameaux et les guides sont remplacés par d'autres. Les caravanes traversent le désert en quatre mois

et demi à peu près, y compris les séjours aux Oasis. Après un repos de quinze jours, elles se remettent en route pour l'Oasis des puits de Tandeny, où elles arrivent en sept jours; les voyageurs s'y reposent quinze, et se dirigent ensuite vers Arawan, ce qui leur prend encore sept autres jours. Les caravanes s'arrêtent encore quinze jours dans cet endroit, et se rendent ensuite à Tumbouctou en six jours; ce qui fait cinquante-quatre journées de marche, et soixante-quinze de repos, de Fez à Tumbouctou. Il part une autre akkabaah de Wadinoun et Sokassa qui, traversant le désert entre les montagnes Noires du cap Bojador et Galata, s'arrête à Tagassa, ou Tayssa occidentale, pour y prendre du sel, et se rend ensuite à Tumbouctou. Ce voyage demande cinq ou six mois, parce que l'akkabaah va jusqu'à Sibbel-el-Bied, ou montagnes Blanches, près du cap Blanc, à travers le désert de Mograffa et Wouled-Abbusebah, dans un endroit appelé Agadiene, où elle reste vingt jours. M. Jackson compare les caravanes qui traversent les déserts, à des convois de vaisseaux marchands. Leur escorte (stata) est ordinairement composée de deux ou d'un plus grand nombre d'Arabes, appartenans à la tribu sur le territoire de laquelle passe la

caravane, ou bien de deux sabies ou autres chefs.

Les caravanes qui se hasardent à marcher sans cette escorte sont souvent pillées vers les parties septentrionales du désert par deux tribus redoutées, appelées Dikna et Emjot, qui les attaquent de la manière suivante : La horde, se tenant prête à monter à cheval, envoie des éclaireurs pour prévenir de l'approche de l'akkabaah. Dès que ceux-ci, placés sur l'Heirie ou Shrubba Er-reeh l'aperçoivent, ils en font part à la horde, qui aussitôt monte à cheval, emmenant un nombre suffisant de chameilles pour avoir du lait. Ils se placent alors en embuscade près d'une Oasis ou d'un abreuvoir, d'où ils fondent sur les voyageurs au moment où ils paraissent, et les dépouillent entièrement.

Comme tous ces voyageurs sont pour la plupart mahométans, et que leur religion leur défend l'usage du vin et des liqueurs fortes, leur nourriture habituelle se compose ordinairement de quelques dattes et d'un peu d'eau. Quelquefois même, comme lorsqu'ils traversent le désert, ils ne vivent que d'un peu de farine et d'eau. Cependant, ils ne se plaignent jamais de cette espèce d'abstinence, et chantent au contraire assez fréquemment

pour se consoler des maux de l'absence. Lorsqu'ils approchent d'un lieu habité, ou que les chameaux paraissent fatigués, ils unissent leurs voix en trio, et tous les chameliers se joignent à eux. Il est singulier de voir combien ces chants, qui sont d'ailleurs remplis d'une mélodie cadencée, fort au-dessus de ce que peuvent s'imaginer ceux qui ne les ont jamais entendus, raniment les chameaux. En traversant le désert, ils font en sorte de finir leur journée à Lassaw, c'est-à-dire à quatre heures; ce qui fait qu'avant le coucher du soleil les tentes sont dressées, les prières dites, et le souper apprêté; après quoi ils s'asseyent en cercle, et font la conversation jusqu'à ce que le sommeil les gagne, et au point du jour ils se remettent en route.

Les marchandises importées à Tumbouctou par la société de marchands qui trafiquent avec cette ville, consistent en différentes espèces de toiles d'Allemagne, appelées *platilas*, en toiles de Rouen et de Bretagne; en mousselines aussi de différentes espèces; en toiles d'Irlande, batistes, draps de toutes couleurs, colliers de corail, d'ambre et de perles; en soie écrue et du Bengale; en clous de cuivre, café, thé hyson, sucre raffiné; et en articles des manufactures de Fez, tels que schalls, écharpes

de soie et or; en couvertures de soie, de soie et coton, et de soie et laine, ainsi qu'en une immense quantité d'autres couvertures de Tafilet, fabriquées dans cette ville, et dont la finesse et la légèreté sont parfaitement adaptées au climat du Soudan. Il faut ajouter à ces différens objets, des turbans et des bonnets de laine rouge, les coiffures ordinaires du pays; enfin, des soieries d'Italie, des noix de muscade, des clous de girofle, du gingembre et du poivre; des cauries et une quantité considérable de tabac et de sel, venant de la Barbarie et du Bled-el-Jerrède ou Billedulgerid. En échange, les akkabaahs rapportent du Soudan de la poudre d'or, des anneaux d'or de Wangara, et d'autres, faits à Jannie; de l'or en barres, des dents d'éléphans, de la gomme du Soudan; des grains du Sahara que les Européens nomment grains du paradis; des gommes odoriférantes très-estimées par les Arabes pour les fumigations, et auxquelles ils prêtent beaucoup de vertus; un grand nombre d'esclaves achetés à Tumbouctou des Vangarines, des Houssonins et autres tribus qui les amènent des bords du Sibbel-Kumra, ou montagnes de la Lune, qui coupe, presque sans interruption, le continent de l'Afrique de l'ouest à l'est, c'est-à-dire depuis

Achantie à l'ouest, jusqu'à l'Abyssinie à l'est. On achète des plumes d'autruches et de l'ambre gris sur les confins du désert. Les Arabes appellent les bijoux de Jinnie, El herrez; ils sont toujours d'or pur, et quelquefois d'un travail exquis. Ils ont un creux au milieu pour renfermer l'herrez ou charme, qui consiste en quelques passages de l'Alcoran écrits sur du papier, et contenus dans quelque figure géométrique. Ces bijoux se suspendent au cou, ou sont attachés autour des bras, des jambes ou de quelque autre partie du corps. Il paraît d'après les dernières relations de Mungo-Park, que dans la plus grande partie de l'Afrique, où règne la plus grande superstition, on a la plus entière confiance dans ces amulettes.

Dans les états maritimes du nord, à Suse et dans quelques autres parties du Bled-el-Jerrède, les fakris ou saints s'attachent un demi-cent d'herrez, couverts de cuir (au lieu d'or) autour du corps, et même autour de celui de leurs chevaux. A Maroc, M. Jackson en vit onze au cou d'un cheval. Ils sont destinés à préserver ceux qui les portent des malignes influences d'un œil ennemi. Les esclaves amenés en Barbarie sont plus ou moins estimés, selon leur beauté, leur conformation,

leur âge et leur patrie. C'est ainsi que les esclaves de Vangarine, qui ont la bouche grande, les lèvres épaisses, les yeux appesantis, et dont l'intelligence est peu supérieure à celle de la brute, sont fort différemment traités de ceux que l'on avait coutume de transporter de la Guinée et des établissemens anglais sur la Gambie aux îles des Indes occidentales. A Fez et à Maroc, on les achète à l'enchère. Ordinairement, celui qui se rend acquéreur d'un esclave l'emmène chez lui, où, s'il se montre fidèle, il est bientôt considéré comme un membre de la famille, et obtient, comme tel, de communiquer avec les femmes libres qui en font partie. Entendant journellement parler arabe, il se familiarise peu à peu avec cette langue; et il est rare qu'il soit long-temps sans renoncer au paganisme pour embrasser la foi plus séduisante de Mahomet. Les plus intelligens apprennent à lire et à écrire, et acquièrent ensuite quelques notions de l'Alcoran. Dès qu'ils sont en état d'en comprendre un seul chapitre, ils sont mis en liberté; et leurs maîtres se félicitent d'avoir ainsi converti des infidèles, en même temps qu'ils espèrent s'être attirés par là la faveur du ciel. Toutefois, ceux d'entre ces esclaves qui ne montrent aucune

disposition à embrasser la foi mahométane, obtiennent ordinairement leur liberté au bout de huit ou dix années de servitude; car tout mahométan consciencieux, qui achète un esclave pour une somme équivalente à peu près aux gages qu'il payerait à un domestique ordinaire pendant le même espace de temps, ne le regarde en effet que comme un domestique; et à l'expiration du terme accoutumé, il se fait toujours un devoir de rompre ses liens. Cette libération est tout-à-fait volontaire de la part du maître; et M. Jackson a vu plusieurs esclaves qui étaient si attachés aux leurs, par la manière dont ils en étaient traités, qu'ils refusèrent leur liberté quand elle leur fut offerte. Néanmoins, tous les Arabes et les Mores n'en agissent pas aussi bien, surtout ces derniers, qui font souvent l'infâme commerce d'acheter des esclaves des deux sexes pour les marier et les multiplier de cette manière.

Les eunuques que les empereurs et les princes entretiennent pour le service de leurs harems, viennent en général des environs de Sénaar, dans le Soudan. Ils sont ordinairement d'une excessive corpulence, et pour la plupart des domestiques fidèles, mais d'une insolence extrême.

La ville de Tumbouctou est située dans une plaine environnée de collines de sable, à peu près à douze milles au nord du Nil-el-Abide, ou Nil des Noirs, et à trois journées de marche des confins du désert de Sahara. Elle est ouverte, et a environ douze milles de circonférence. La ville de Kabra, située sur les bords de la rivière, peut en être considérée comme le port. Les communications par eau, qui ont lieu à l'est et à l'ouest de Kabra, donnent beaucoup de facilité au commerce de Tumbouctou, d'où les marchandises provenant tant des fabriques européennes que barbaresques, se distribuent dans les différens royaumes et états du Soudan et du couchant. Les maisons de Tumbouctou se composent généralement d'un rez de chaussée. Elles sont spacieuses, d'une forme carrée, et ont au centre une ouverture où aboutissent les portes. Elles sont sans fenêtres; mais comme les portes sont grandes, celles-ci donnent suffisamment de clarté lorsqu'elles sont ouvertes. Près la porte d'entrée, est un bâtiment nommé *duaria*, composé de deux pièces. Ce *duaria* est destiné à recevoir les étrangers, qui jamais ne voient les femmes. Celles-ci sont, dit-on, fort jolies. Lorsqu'elles font visite à quelqu'un de leurs parens, elles sont

tellement bien enveloppées, qu'à peine peuvent-elles voir leur chemin. La monnaie courante est de la poudre d'or, appelée tibber, que l'on échange contre des marchandises. Par exemple, un platilia vaut vingt mizans d'or; une pièce de toile d'Irlande, de vingt-cinq aunes, en vaut trente; le sucre en pain quarante par quintal, etc. La tolérance religieuse existe à Tumbouctou dans toute son étendue, et le divan, ou l'alemma, n'intervient jamais dans ce qui a rapport aux différentes religions que l'on y professe; chacun y adore le souverain Être à sa manière. Telle est aussi la vigilance de la police, qu'à peine y sait-on ce que c'est qu'un vol. Le gouvernement est confié à un divan, composé de douze alemmias ou individus versés dans l'Alcoran et à un arbitre, qui retient toujours pendant trois ans les appointemens que ces derniers reçoivent du roi. La justice est rendue par un cadî, qui décide de toutes les questions judiciaires d'après l'esprit de l'Alcoran. Il est assisté de douze tables de la loi ou avocats, qui ont chacun leurs attributions particulières. Le climat de Tumbouctou est renommé par sa salubrité; et il est si fortifiant, que l'on n'y voit pas un homme de dix-huit ans qui n'ait un certain nombre de femmes et de concubines,

les unes et les autres autorisées par la loi. C'est même une espèce de déshonneur pour l'homme qui a atteint l'âge de puberté, de n'être pas marié. Les naturels du pays, comme tous ceux qui y résident depuis long-temps, ont une élégance et une douceur dans les manières que l'on ne remarque nulle part ailleurs en deçà du Sahara. Ils sont doués d'une grande vivacité, et sont, en général, tellement attachés à leur pays, qu'il est presque impossible de les empêcher d'y retourner lorsqu'ils s'en trouvent éloignés. A Tumbouctou, les marchands étrangers sont logés d'une manière fort simple. Maîtres, conducteurs, chameaux et chevaux, tous sont réunis ensemble dans un vaste bâtiment, ayant au milieu un espace ouvert, autour duquel sont construites des chambres assez grandes pour contenir un lit et une table. Ces auberges ou caravanserais portent le nom de *fondaques*. Chaque marchand y loue une ou plusieurs chambres, jusqu'à ce qu'il puisse avoir une maison, ou qu'il ait vendu ou échangé la totalité de ses marchandises, qu'il convertit en productions du pays. Il fait toujours en sorte d'avoir terminé ses affaires pour le mois de septembre, afin de profiter de la caravane qui se rend, à cette époque, à Maroc, au Caire, à Gidda

ou ailleurs. Quand on ne peut se procurer des draps ou des toiles d'Europe à Tumbouctou, ou que les toiles de Tafilet y sont très-rare, les femmes y suppléent par des étoffes qu'elles fabriquent elles-mêmes.

Le Nil el Abide, ou Nil des Nègres, déborde de la même manière que le Nil Massar, ou le Nil d'Égypte, lorsque le soleil entre dans le Cancer. C'est la saison pluvieuse dans les contrées situées au sud du grand désert, et dans le Gibel Cumra, ou les Montagnes de la Lune, d'où descendent les eaux qui occasionnent le débordement du fleuve. A Kabra, près de Tumbouctou, il devient très-large dans cette saison. On y voit des hippopotames et des crocodiles. La rive septentrionale est couverte de forêts aussi anciennes que le monde, et où errent des éléphants d'une prodigieuse grosseur. Ce fleuve, qui est à peu près de la largeur de la Tamise à Londres, est si rapide au milieu, que les bateaux qui se rendent à Jinnie sont constamment obligés de se tenir près des bords, afin de n'être pas entraînés par le courant; les bateliers se servent de grandes perches pour les faire avancer.

Le sol des environs de Tumbouctou est en général fertile. Près du fleuve, on récolte

du riz, du maïs et d'autres grains. Les plaines, qui produisent du froment et de l'orge, sont généralement cultivées par les Arabes de la tribu de Brabicha. Le cafier y croît spontanément, ainsi que la graminée qui produit l'indigo; celle-ci étant cultivée, fournit une belle teinture bleue, dont on se sert dans les différentes manufactures de coton.

M. Jackson a remis, il y a déjà quelques années, au Musée britannique, un morceau d'étoffe teint avec cet indigo. Il est billebarré comme un damier, et les carrés en sont alternativement bleus et blancs. Ces étoffes, fabriquées à Jinnie et à Tumbouctou, sont employées pour couvertures de lit. Elles sont fort estimées à cause de leur bonne qualité, et se vendent en Barbarie à un prix très-élevé, et qui augmente encore en raison de la quantité de soie et de la qualité du coton que l'on y emploie. Leur largeur varie depuis deux jusqu'à douze pouces; mais les pièces sont cousues si artistement ensemble, qu'à peine y voit-on les coutures, et que l'on ne s'aperçoit que difficilement que ce n'est pas un scul tissu. Les foulahs ou paysans s'entendent parfaitement à l'éducation des abeilles; aussi trouve-t-on partout une grande quantité de miel et de cire: mais on n'en transporte

pas au delà du désert, parce que ces objets abondent en barbarie, et qu'ils sont nécessaires à la consommation intérieure.

On pêche beaucoup de poissons à Kabra; mais tout ce que nous savons jusqu'à présent à l'égard des différentes espèces que l'on y trouve, c'est qu'elles diffèrent de celles d'Europe. Il paraîtrait que les mines d'or que l'on rencontre au delà du lit méridional du fleuve appartiennent au sultan Wolo, dont la résidence est à Jinnie. On dit que l'or en est si pur, que l'on trouve souvent de l'or vierge par fragmens de plusieurs onces. Une si grande abondance de ce précieux métal explique, selon M. Jackson, le bas prix auquel il est dans ces contrées, et pourquoi des articles d'une très-petite valeur en Europe, tels que du tabac, du sel et du cuivre ouvré, se vendent souvent à Tumbouctou au poids de l'or. Toutefois, il fait observer qu'il ne parle ici qu'en thèse générale, attendu que l'estimation précise des valeurs circulantes du Soudan est soumise à une grande fluctuation, par suite des opérations d'une compagnie de capitalistes très-entreprenans, qui résident à Fez.

CHAPITRE XII.

Naufrage du brick américain *le Commerce*. — Approche des Arabes. — Détresse de l'équipage dans une chaloupe. — Souffrances qu'ils éprouvent après avoir été fait prisonniers. — Cruauté des femmes arabes. Sidi Hamet. — Wadinoun. — Querelle entre les Arabes. — La caravane est attaquée. — Le serpent noir à tête de cœur. — Le Hérie.

M. RILEY, dont nous allons rapporter le naufrage et la captivité, tomba entre les mains des Arabes du désert, au mois d'août 1815. Il avait été nommé capitaine et subrécargue du brick *le Commerce*, d'Artford, aux États-Unis, et avait fait voile de l'embouchure de la rivière de Connecticut, le 6 mai 1815, pour la Nouvelle-Orléans. Ce navire, presque neuf, était du port de deux cent vingt tonneaux. Son équipage consistait en dix individus, non compris le capitaine, savoir : George Williams, second capitaine ; Aaron R. Savage, lieutenant ; Guillaume Porter, Jacques Hogan, Jacques Barrett, Archibald Robbins, Thomas Burns et Jacques Clark, matelots ; Horace Savage, mousse ; et Richard Delisle (nègre), cuisinier.

Ayant pris un chargement de tabac et de farine, *le Commerce* mit à la voile de la Nouvelle-Orléans le 9 juin, et arriva le 9 août à Gibraltar, où, après avoir pris à bord une certaine quantité d'eau-de-vie, et un vieillard nommé Antoine Michel, natif de la Nouvelle-Orléans, il cingla le 23 pour les îles du Cap-Vert, et passa à la vue du Cap Spartel le 24. Le 28, après avoir éprouvé un temps très-brumeux, le capitaine ayant pris hauteur, trouva qu'il était par les 27 degrés 30 minutes de latitude; que le courant lui avait causé une dérivation de cent vingt milles, et qu'il avait dépassé les îles Canaries sans les avoir aperçues. L'obscurité et la brume augmentèrent; la mer devint houleuse, la nuit survint, et *le Commerce* se trouva tout à coup au milieu des brisans, d'où l'équipage chercha en vain à le tirer; il toucha peu après avec une telle violence, que tout le monde fut renversé sur le pont, et le navire finit par se briser. Toutefois l'équipage eut le temps d'en tirer cinq ou six barils d'eau, autant de vin, trois barils de pain, et trois ou quatre autres de provisions salées, les vêtemens, les malles, les livres, les cartes, et les instrumens de mathématiques.

Ayant dans ce moment aperçu la terre à

une petite distance, le capitaine Riley et le matelot Porter s'aventurent à bord du canot dans le dessein d'y aller fixer un cordage. Mais ils disparurent aussitôt au milieu des vagues qui se succédaient avec une telle violence, qu'à peine pouvaient-ils respirer. Enfin, après avoir été on ne peut plus cruellement ballottés, ils furent jetés avec leur légère barque sur la plage. Là, ils attachèrent leur cordage à des pièces de bois provenant du naufrage, et qu'ils enfoncèrent dans le sable. Une partie de l'équipage parvint, à l'aide de ce cordage, à gagner la terre avec la chaloupe, où se trouvaient les vivres et l'eau fraîche. Mais la chaloupe ayant aussi été jetée sur le rivage, ce ne fut qu'après beaucoup de peines et de dangers que le reste de l'équipage réussit à débarquer.

Leur premier soin fut de mettre leurs provisions en sûreté; et à cet effet ils construisirent un radeau à vingt-cinq toises du rivage, au moyen de leurs avirons et de deux voiles. Ils s'occupèrent ensuite à réparer la chaloupe et le canot, dans l'espoir qu'après la tempête ils pourraient remettre en mer, et qu'ils parviendraient peut-être, soit à rencontrer un navire ami, soit à gagner quelque établissement européen, ou même les îles du Cap-Vert.

Mais tandis qu'ils étaient activement employés à tout préparer à cet effet, ils aperçurent, à quelque distance, un individu qui était très-occupé à enlever leurs effets. Le Capitaine Riley s'approcha de lui en lui faisant des signes de paix et d'amitié. Ceux qu'il fit en réponse furent d'une nature moins amicale. Cependant, comme il n'était pas armé, le capitaine alla à lui. La couleur de cet homme, qui lui parut avoir cinq pieds sept pouces, tenait le milieu entre celle d'un nègre et d'un Indien de l'Amérique. Il avait pour tout vêtement un morceau d'étoffe grossière, qui lui descendait de dessous la poitrine jusqu'aux genoux. Ses cheveux longs et crépus pendaient en touffes tout autour de sa tête. Il avait plutôt l'air d'un orang-outang que d'un être humain. Ses yeux rouges et qui peignaient la férocité, sa bouche qui s'étendait presque d'une oreille à l'autre, et était garnie de deux belles rangées de dents, et sa longue barbe frisée qui lui pendait sur l'estomac, contribuaient ensemble à lui donner l'aspect le plus horrible. Il avait l'air âgé; mais il n'en paraissait pas moins plein de vigueur et d'assurance. Il fut bientôt joint par deux vieilles femmes, d'un extérieur assez semblable au sien, et que le capitaine Riley

supposa être les siennes. Leurs physionomies étaient moins effrayantes que la sienne, malgré les deux longues dents qui leur sortaient de la bouche, comme des défenses de sanglier, et leur peau noire couverte de nombreuses rides; elles avaient les cheveux tressés. Une fille de dix-huit à vingt ans, qui n'était pas laide, et cinq à six enfans d'âges et de sexes différens, les accompagnaient. Ces derniers étaient entièrement nus.

Cette troupe, assez grotesque, était armée d'un marteau anglais et d'une hache : en outre, chaque individu avait un long couteau pendu au cou. Ils enfoncèrent les coffres et les caisses, et enlevèrent, sans la moindre opposition, tous les vêtemens et les lits. Les naufragés crurent devoir les laisser faire pour éviter d'en venir aux mains avec eux, malgré leur faiblesse, par la raison qu'ils ne voyaient plus moyen de se sauver, soit par mer, soit par terre. Ils résolurent toutefois, de défendre leurs provisions jusqu'à la dernière extrémité.

Ils avisèrent alors au moyen de réparer la chaloupe; mais ils la trouvèrent dans un si mauvais état, qu'ils furent sur le point d'y renoncer. Ils réussirent cependant, avec un peu d'étoffe et quelques morceaux de planches, à boucher les trous et à la mettre à

flot. Les sauvages se retirèrent vers le soir ; et cherchèrent , en s'en allant , à dérober encore une des voiles de la tente. Ils firent signe en partant qu'ils reviendraient le lendemain. Les naufragés profitèrent d'un peu de feu qu'un des jeunes Arabes avait allumé , pour faire cuire une poule noyée que les flots avaient jetée sur le rivage. Ils firent avec cette poule , jointe à un peu de lard et de beurre , un assez bon repas , ne s'imaginant guère que ce serait la dernière fois qu'il leur serait permis de disposer des faibles ressources qui restaient en leur pouvoir.

On conçoit facilement à combien de réflexions cruelles ils furent en proie pendant cette première nuit. Ils avaient vu en peu d'heures leur navire , battu par une mer furieuse , s'abîmer au milieu des écueils , et s'étaient vus eux-mêmes contraints de chercher un asile sur une plage aride et inhospitalière , n'ayant devant eux qu'un Océan sans bornes , et derrière , des êtres sauvages , qui n'avaient d'humain que la figure , encore était-elle d'une effrayante laideur. Ils semblaient donc n'avoir plus qu'à opter entre la mort , qui paraissait inévitable , s'ils se hasardaient dans leur chaloupe au milieu des flots encore courroucés , ou bien l'esclavage et tous les

tourmens qui y sont attachés, s'ils ne parvenaient pas à s'éloigner de ces lieux.

Selon sa promesse, le vieil Arabe revint le lendemain matin, accompagné de ses deux femmes et de deux jeunes gens. Il brandit une lance qu'il tenait à la main, comme pour menacer les malheureux naufragés, leur indiqua du doigt leur navire, et peu après une troupe de chameaux qui descendaient au même instant des dunes. Dès que les femmes aperçurent les chameaux, elles coururent au-devant, en poussant des cris et en jetant du sable en l'air, et faisant signe aux conducteurs d'accélérer leur marche. L'équipage alarmé se jeta dans le canot; mais le capitaine Riley, ayant été devancé par le vieil Arabe, se vit obligé de se défendre avec une barre d'anspect, contre les attaques de son ennemi. Toutefois, le canot se remplit bientôt d'eau, et ne tarda pas à être submergé. Mais comme le danger croissait à chaque minute, les malheureux naufragés ne balancèrent plus. Malgré le délabrement de la chaloupe, ils la mirent à l'eau, et réussirent heureusement à atteindre la carcasse du navire. A peine y étaient-ils rendus, qu'ils virent les Arabes charger leurs chameaux des provisions et de la tente restés à terre; après quoi, le

vieux chef, ayant défoncé les barils d'eau et de vin, et répandu leur contenu sur le sable, réunit en un seul tas toutes les malles, les caisses, les instrumens, les livres et les cartes géographiques, et y mit le feu.

Il ne leur restait plus alors d'autre parti que de s'aventurer en mer dans une chaloupe faisant eau; car, soit qu'ils se déterminassent à rester dans le bâtiment, où ils ne pouvaient manquer d'être engloutis, soit qu'ils tombassent entre les mains des sauvages, le danger était aussi imminent d'un côté que de l'autre. Joint à cela, ils n'avaient plus d'eau, et leur biscuit était complètement imbibé d'eau de mer. Il ne leur restait que quelques bouteilles de vin, quelques morceaux de lard et deux rames, qui encore se trouvaient à terre. Néanmoins, ils suppléèrent à celles-ci en fendant une planche en deux, et poussèrent enfin au large. Mais une lame ayant donné contre la chaloupe, la remplit presque entièrement, et la porta de nouveau contre le bâtiment.

Dans ce moment, les Arabes parurent touchés de leur triste position, et, après leur avoir fait quelques signes de paix, ils invitèrent par des gestes M. Riley, qu'ils reconnurent pour être le capitaine, à venir à terre.

Pour lui inspirer plus de confiance , ils allèrent déposer leurs armes derrière les monticules de sable , et apportèrent sur le rivage une outre pleine d'eau , qu'ils élevèrent en l'air ; ils se retirèrent tous ensuite , à l'exception du vieillard , qui s'avança dans l'eau jusqu'au-dessous des bras , en portant l'outre. Le capitaine se décida alors à descendre à terre , à l'aide du cordage qu'il y avait fixé la première fois , et il y prit l'outre et la transporta à bord de la chaloupe. Ce premier voyage fut suivi d'un second , où les femmes et les enfans entourèrent le capitaine de l'air le plus amical. Ils lui prirent les mains , et mirent tout en usage pour bannir ses craintes. Toutefois , il se vit peu après saisi par les deux jeunes sauvages qui se jetèrent sur lui comme des forcenés , en même temps que les femmes et les enfans l'entourèrent en lui présentant de tous côtés leurs couteaux. Leurs physionomies avaient une expression atroce. Ils grinçaient des dents , et menaçaient à chaque instant de le couper en pièces. Le vieillard le prit aux cheveux , et lui mettant le couteau sur la gorge , il lui fit entendre qu'il y avait de l'argent à bord du navire , et qu'il le lui fallait immédiatement.

Lors du naufrage , le capitaine avait par-

tagé tout ce qui s'en trouvait entre l'équipage. Comprenant ce que les sauvages voulaient, il héla ses gens, et le leur fit savoir. Ils remirent en conséquence un seau qui contenait à peu près mille dollars. Le vieillard s'en empara aussitôt, et forçant M. Riley à l'accompagner, il alla avec tous les siens derrière les monticules de sable pour en faire le partage. Le capitaine, qui sentait le danger qu'il courait, chercha à ramener les sauvages vers le bord de la mer; et à cet effet, il leur fit signe qu'il y avait encore de l'argent à bord du navire. Ce stratagème lui réussit, et ils lui permirent de héler encore une fois son équipage. Mais, au lieu d'argent, il demanda qu'on lui envoyât le vieux Antoine Michel, comme le seul moyen qui lui restât de se sauver. Voyant, à l'arrivée de celui-ci à terre, qu'il n'avait pas d'argent, les sauvages lui donnèrent des coups de poings, le piquèrent avec leurs couteaux, et le dépouillèrent de la tête aux pieds. Le capitaine, profitant de ce moment, s'échappa d'entre leurs mains, et plongea aussitôt dans la mer. En revenant sur l'eau, il aperçut le vieillard à dix pas de lui, la lance levée; mais une lame d'eau qui le couvrit dans cet instant, lui sauva la vie, et il atteignit sans autre acci-

dent la carcasse de son bâtiment. Les sauvages se vengèrent de ce contre-temps en massacrant le vieux matelot Antoine.

Cependant le navire se démembrait rapidement, la chaloupe était tout-à-fait désarmée, et l'équipage n'avait plus ni vivres, ni eau, ni boussole pour se diriger. Néanmoins, quelque désespérée que fût leur position, ils résolurent de s'aventurer encore une fois sur l'Océan, préférant d'être engloutis que de tomber entre les mains des barbares, qui avaient déjà sacrifié un de leurs malheureux compagnons. Après beaucoup de recherches dans la cale du navire, ils trouvèrent une pièce à eau pleine, dont ils tirèrent un baïl contenant environ seize pintes. Un des matelots se glissa en même temps à terre, et en rapporta les deux avirons, ainsi qu'un petit sac d'argent qu'ils avaient enterré dans le sable lors de leur premier débarquement, et qui contenait environ quatre cents dollars. Ils découvrirent aussi à bord du navire quelques morceaux de lard, un cochon en vie, pesant une vingtaine de livres; et à peu près quatre livres de figues qui trempaient dans l'eau de la mer depuis le jour du naufrage, une vergue pour le mât de la chaloupe, et deux voiles, une grande et une petite.

Enfin, tout se trouvant prêt, les naufragés, l'esprit en proie aux plus terribles appréhensions, se disposèrent à passer à travers les brisans. Le danger était tellement imminent, qu'ils regardaient tous le moment où ils auraient dépassé la proue de leur bâtiment, comme le dernier de leur vie.

Voici comment, dans sa relation, le capitaine Riley dépeint ce moment suprême : « Je leur dis (aux hommes de l'équipage), découvrons-nous, mes camarades, mes compagnons d'infortunes ; ce qui fut aussitôt fait. Alors, élevant mes yeux et mon âme vers le ciel, je m'écriai : Être suprême et conservateur de l'univers, qui vois aujourd'hui notre détresse, daigne épargner nos vies ; fais que nous traversons ces flots irrités, et que nous parvenions dans le spacieux Océan. Mais si nous sommes destinés à périr, que ta volonté soit faite ! Nous remettons nos âmes entre tes mains, entre les mains de celui qui les créa ! Protège alors, ô père universel, protège nos femmes et nos enfans ! Dans ce moment, le vent, comme par une permission divine, cessa tout à coup de souffler, et nous poussâmes au large. Les lames monstrueuses qui menaçaient de nous engloutir à chaque instant s'éloignèrent tout à coup, et laissèrent au mi-

lieu d'elles, un passage d'environ dix toises de large, à travers lequel nous ramâmes avec la même facilité que sur la rivière la plus calme, tandis que de chaque côté, à une distance de cinq à six toises, la mer continuait à être agitée avec la plus grande fureur. Nous parcourûmes ainsi un espace d'environ un mille. Chacun de nous attribua son salut, dans cette circonstance, à l'intervention divine, et nous nous joignîmes tous pour lui en adresser de ferventes actions de grâces.»

Voilà donc ces onze infortunés lancés au milieu du vaste Océan sur une frêle barque, et n'ayant plus d'autre espoir que de rencontrer quelque navire qui voulût bien les recueillir. Le manque d'eau et de vivres, et surtout le mauvais état de la chaloupe, qui, étant ouverte de toutes parts, exigeait un travail continuel pour vider l'eau qui s'y introduisait, épuisa à un tel point les forces de l'équipage, que chacun renonça à faire de plus longs efforts, et se résigna à son sort. Toutefois, ils reprirent un peu courage le sixième jour, en découvrant la terre, vers laquelle ils se dirigèrent. En approchant d'un petit espace, qui paraissait être une plage sablonneuse, ils gouvernèrent dessus. Mais une vague monstrueuse les enleva au même instant, les porta

par-dessus des rochers aigus, et les jeta à terre.

Quoique échappés à la fureur des flots, leur position n'en était pas moins horrible. Leur chaloupe se trouvait à moitié brisée, leurs provisions étaient consommées, et ils n'apercevaient tout autour d'eux que d'énormes masses de rochers suspendus au-dessus de leurs têtes. Leurs membres étaient engourdis et roides faute d'exercice, et leurs forces épuisées par le manque de nourriture; enfin, leurs langues desséchées leur permettaient à peine d'articuler. Ils grimpèrent le long des rochers pour chercher à en atteindre le sommet, mais ce fut en vain. La nuit les ayant surpris au milieu de cette tentative, ils résolurent de prendre quelque repos; et, malgré tout ce que leur position avait d'affreux, ils dormirent sans interruption jusqu'au matin.

Le lieu où ils se trouvaient alors était, d'après ce que l'on a pu en juger plus tard, le cap Barbas, non loin du cap Blanc, et celui où le brick *le Commerce* avait fait naufrage, le cap Bojador, qui se trouve un peu plus au nord. L'étroite plage où ils venaient de faire une seconde fois naufrage, était bornée d'un côté par l'Océan, et de l'autre par des rochers qui s'élevaient à cinq ou six cents pieds de

hauteur, tantôt en saillie, et tantôt perpendiculairement. Se dirigeant à l'est, vers le bord de la mer, ils furent obligés ici de franchir des chaînes de rochers qui s'avançaient dans la mer, et plus loin, de gravir par-dessus d'énormes fragmens de rocs, qui, minés par le temps, s'éboulaient avec fracas dans l'abîme. Leur malheureuse position empirait à chaque moment. Outre qu'ils étaient privés d'eau et de vivres, leurs souliers se trouvant presque usés, leurs pieds étaient en sang, et leurs corps entiers consumés par les rayons brûlans du soleil.

Ils ne firent que quatre milles pendant cette première journée; ce qui ne leur permit pas d'atteindre le sommet des rochers qu'ils étaient occupés à gravir. Ayant trouvé un petit espace sablonneux, ils jugèrent à propos de s'y arrêter pour passer la nuit. Il ne leur restait plus qu'une petite quantité d'eau pour étancher leur soif brûlante, et encore le capitaine n'en avait-il point. Mais en ayant obtenu un peu de la commisération de deux de ses compagnons d'infortune, ils implorèrent tous ensemble la miséricorde divine, et cherchèrent dans le sommeil un soulagement à leurs souffrances.

En s'éveillant le lendemain, 9 septembre,

ils se trouvèrent tout engourdis par le froid. Toutefois, ayant remarqué devant eux une grande plage sablonneuse, où, en creusant, ils pourraient se procurer de l'eau, cet espoir vint ranimer leurs esprits abattus, et ils se dirigèrent vers cet endroit. Mais un promontoire à pic, qui s'avancait dans la mer, vint encore mettre obstacle à leur marche. Ils parvinrent cependant, après beaucoup de difficultés et de dangers, à franchir cette formidable barrière. Malheureusement, arrivés au lieu où tendaient leurs vœux, il se trouva que l'eau qu'ils y puisèrent était aussi saumâtre que celle de la mer. Les rochers devenaient cependant moins escarpés; et le capitaine Riley, après avoir long-temps cherché, découvrit enfin un sentier qui le conduisit à leur sommet. Là, il espérait rencontrer quelques végétaux qui lui offriraient, ainsi qu'à ses compagnons d'infortune, le moyen de calmer l'horrible soif qui les dévorait, et quelques arbres dont le feuillage les eût garantis de l'excessive chaleur du soleil. Mais combien il fut cruellement déçu, lorsque de tous côtés il ne vit qu'un immense désert, où l'œil cherchait en vain le moindre signe de végétation ! Ce spectacle l'atterra ; il perdit connaissance, et tomba à

terre, où il demeura quelque temps. Cependant, revenu à lui-même, le désespoir s'empara de son âme, et il résolut de chercher dans les flots le remède à tous les maux auxquels il était en proie. Toutefois, le souvenir de sa femme et de ses enfans, et l'idée qu'il devait à ceux qui l'accompagnaient l'exemple du courage et de la résignation, vinrent calmer l'amertume de son cœur, et il se dirigea vers le bord de la mer, où il se baigna pendant une demi-heure. Cette immersion ayant un peu rétabli ses forces, il rejoignit ses compagnons. Ceux-ci, épuisés de fatigues et l'esprit abattu, quittèrent alors le rivage, en quelque sorte prévenus du contre-temps qui les attendait. Dès qu'ils eurent atteint le sommet des rochers et promené leurs regards autour d'eux, ils s'écrièrent tous en même temps que c'en était fait de leur existence. La plupart même se couchèrent à terre avec la détermination de s'y laisser mourir. Cependant, aidés et encouragés par Hogan, Williams et Savage, ils se dirigèrent tous ensemble le long de la lisière des rochers. Le sol, d'une couleur rougeâtre, et couvert de petites pierres raboteuses, était dur comme de la pierre à fusil.

Vers le déclin du jour, toute espérance de salut commençait à s'évanouir pour eux, et le noir désespoir s'était de nouveau emparé de leurs âmes, quand Clark s'écria tout à coup qu'il voyait une lumière. C'était en effet celle d'un feu. A cette vue ils reprirent courage, parce que l'esclavage et même la mort leur semblaient préférables à une longue agonie au milieu de cette terre de désolation. Mourant de soif et de lassitude, ils imploraient l'un ou l'autre comme un bienfait.

Néanmoins, quoique leur position fût tellement déplorable, qu'il paraissait au-dessus des forces humaines de la supporter plus long-temps, et qu'elle dût même exciter la compassion de l'Arabe le plus barbare, le capitaine jugea plus prudent d'attendre au lendemain matin pour se présenter devant ceux qui se trouvaient alors à leur proximité, que d'y aller à l'instant même, parce que leur apparition, pendant la nuit, aurait pu jeter l'alarme dans la horde, et être funeste à lui et aux siens.

Après une nuit passée sans sommeil et dans la plus vive agitation, ils se dirigèrent, au point du jour, vers le lieu où ils avaient aperçu la lumière, et découvrirent

bientôt un nombre considérable de chameaux, et une troupe d'Arabes occupés à les abreuver. Un homme et deux femmes coururent au-devant d'eux. Arrivés en leur présence, les marins s'inclinèrent jusqu'à terre, et par des signes implorèrent leur compassion. Mais l'homme, qui était armé d'un sabre, fit le geste de leur couper la tête, et aidé par les deux femmes, il commença à leur ôter le peu de vêtemens qu'ils avaient. D'autres Arabes rejoignirent bientôt les premiers, criant et jetant du sable en l'air, et achevèrent de les dépouiller. Cette besogne faite, il s'engagea entre eux un violent combat au sujet du partage du butin, et surtout des prisonniers. Ils se portèrent des coups terribles au milieu de ceux-ci, mais toutefois sans les atteindre, et en peu de temps le sang coula abondamment de part et d'autre. Cette rixe terminée, le capitaine Riley et le cuisinier nègre furent remis entre les mains de deux vieilles femmes, qui, le bâton à la main, les dirigèrent vers les chameaux. Arrivés à un puits dont l'eau était presque aussi noire et aussi dégoûtante que de l'urine de bestiaux, on leur en donna, mêlée avec un peu de lait aigre de chameau. Privés de tout depuis si long-temps, ce mé-

lange leur parut délicieux. Mais en ayant bu outre mesure, il leur occasiona un fâcheux flux de ventre.

Les Arabes étaient eux-mêmes dans une pénurie de vivres aussi grande que celle de leurs prisonniers. Ils étaient à peu près une centaine d'individus, tant hommes que femmes et enfans, et ils avaient environ un égal nombre de chameaux de différentes grandeurs.

Ils se divisèrent bientôt en deux troupes. L'une, où se trouvaient M. Williams, Robins, Porter, Hogan, Barrette et Burns, qu'ils firent monter à nu sur les chameaux, se dirigea vers le désert. Le capitaine Riley, M. Savage, Clark, Horace et Dick, restèrent avec l'autre, qui se mit aussitôt en route après avoir rempli leurs outres de l'eau nauséabonde dont nous venons de parler, et avoir fixé sur le dos des chameaux les paniers où étaient placés les femmes et les enfans; mais avec cette différence que c'était à pied, nus et exposés aux ardeurs d'un soleil brûlant, enfonçant presque à chaque pas jusqu'au genou, et souvent obligés de marcher sur des rochers aigus, qu'ils étaient obligés de diriger les chameaux. Si quelquefois ils cherchaient à s'arrêter un instant, leurs bar-

bares maîtres les obligeaient aussitôt à avancer à coups de fouets ou de bâton.

Parvenus à une certaine distance, les Arabes choisirent cinq chameaux sur lesquels ils firent monter leurs prisonniers. Mais, sans selles et obligés de se tenir par les mains au poil de ces animaux, d'ailleurs très-maigres, et dont le dos, fort large, les forçait à avoir les jambes excessivement écartées, on juge combien ils eurent à souffrir. Quant aux Arabes, ils avaient de petites selles rondes assez commodes. Dès qu'ils furent tous montés, ils se dirigèrent à l'est. Le mouvement que le chameau fait en trottant pouvant être comparé au tangage d'un bâtiment léger, nos infortunés prisonniers furent en peu de temps dans un état affreux. Le sang coulait des deux talons du capitaine. La chaleur était telle, que tout son corps, ainsi que ceux de ses infortunés compagnons, fut en peu de temps couvert d'ulcères.

Ils continuèrent à se diriger à peu près au sud-est, à travers une plaine sablonneuse, couverte de gravier, de rochers et de pierres tranchantes. La nuit étant venue, au lieu de faire halte, la caravane poursuivit sa route. Cependant il survint un vent si froid, qu'il transit les malheureux marins, et arrêta le

sang qui coulait de leurs plaies. Ils demandèrent alors la permission de descendre de leurs chameaux, et cherchèrent par tous les moyens à exciter la compassion des femmes sous la garde desquelles ils avaient été remis, afin d'en obtenir un peu d'eau; mais ces mégères, n'ayant aucun égard à leurs prières, n'en pressèrent que davantage le pas des chameaux. En proie aux plus cruelles souffrances, le capitaine Riley, hors d'état de se tenir plus long-temps sur le chameau où il était monté, se laissa glisser à terre, au risque de se rompre le cou. Toutefois sa position n'en devint pas pour cela plus supportable; car il était obligé, pour suivre les chameaux, de marcher sur des cailloux tellement aigus, qu'ils lui déchiraient les pieds jusqu'aux os. C'est alors que, son courage et sa philosophie l'abandonnant une seconde fois, il maudit hautement son sort, et s'accusa de ne s'être pas précipité dans les flots, plutôt que d'avoir consenti de se remettre entre les mains des barbares, au pouvoir desquels il se trouvait. Il chercha dans cet instant à mettre fin à sa cruelle existence; mais rien ne s'offrit sous sa main qui pût lui en faciliter le moyen, pas même une simple pierre.

Ce fut cependant la dernière fois, comme

il nous l'apprend lui-même, qu'il se laissa aller à un semblable acte de désespoir. Depuis lors, il ne lui arriva jamais de murmurer contre les décrets immuables de la Providence, et il ne chercha plus qu'à soutenir, par son exemple et ses préceptes, le courage de ses infortunés compagnons.

Vers minuit, ils s'arrêtèrent dans un petit vallon, situé à quinze ou vingt pieds au-dessous du niveau du désert, après avoir fait environ quarante milles dans la journée. Ici, on leur donna, pour la première fois, à chacun, à peu près une pinte de lait de chameau; ce qui leur réchauffa l'estomac, éteignit leur soif, et apaisa jusqu'à un certain point les horribles angoisses que leur faisait éprouver la faim.

Outre qu'ils étaient exposés à un vent extrêmement froid, ils furent réduits à reposer sur des cailloux tranchans leurs membres engourdis et couverts de plaies. Tant de souffrances, jointes aux réflexions sans nombre que leur position était de nature à inspirer, ne leur permirent pas de fermer les yeux.

Le 11 au matin, ils obtinrent pour eux quatre une seule pinte de lait, quantité à peine suffisante pour humecter leur bouche : leurs pieds étaient dans l'état le plus affreux.

Ils parvinrent bientôt à un autre petit val-
lon où ils trouvèrent des tentes dressées, et
environ cent cinquante individus de tout âge
et de tout sexe réunis. Là, ils furent de nou-
veau séparés. Clarck fut remis à une troupe,
et Horace à une autre; le capitaine Riley
et le cuisinier restèrent avec leur premier
maître.

Les femmes sortirent pour les voir; et pour
leur exprimer le dégoût et le mépris qu'ils leur
inspiraient : elles leur crachaient à la figure,
en faisant des grimaces et des contorsions
qui ajoutaient encore à leur extrême lai-
deur. Un vieillard s'approcha du capitaine,
et réussit à lui faire comprendre par des
signes assez intelligibles, et en faisant sou-
vent usage des mots *o Fransah, o Spaniah*;
qu'il demandait de quel pays ils étaient; à
quoi le capitaine répondit *Inglesis*. Il de-
manda ensuite de quelle partie de l'horizon
ils venaient. Le capitaine lui indiqua le nord.
Il prononça peu après les mots *Marocksh*,
Soultaan, Moulay Soliman. Le capitaine lui
fit signe de la tête qu'il le connaissait; qu'il
demeurait lui-même dans cette direction, et
exprima par des gestes que si on voulait l'y
conduire, ainsi que ses compagnons, on re-
cevrait beaucoup d'argent. Mais les Arabes

secouèrent la tête, pour faire comprendre que la distance était grande, et que sur la route il n'y aurait rien à manger et à boire ni pour eux ni pour leurs chameaux.

Il était minuit quand on songea à leur donner un peu d'eau et de lait. Le capitaine s'étant endormi, fut bientôt assailli par les songes les plus effrayans. Mais à ceux-ci en succéda un autre d'une nature plus consolante. Il lui sembla voir un grand jeune homme à cheval, et habillé à l'européenne, qui l'invitait à s'armer de courage, attendu que Dieu avait résolu qu'il reverrait sa femme et ses enfans. La voix de son maître, qui se fit entendre dans ce moment, mit fin à ce songe agréable, qui produisit au moins un bon effet, celui de lui inspirer une entière résignation dans l'avenir. Ce qui paraîtra fort extraordinaire, c'est que le capitaine Riley reconnut dans M. Willshire, qu'il vit après, et dont il sera bientôt question, le même jeune homme qui lui était apparu dans son rêve.

Dans l'après-midi, ils furent rejoints par Hogan, et apprirent conjointement qu'ils avaient été achetés par un Arabe, nommé Hamet, qui, vers minuit, leur apporta à chacun une pinte de lait de chameau. Le 13 au matin, ils se remirent en route, en continuant

de se diriger à peu près au sud-est. Dans le cours de la journée, M. Riley rencontra M. Williams, son second capitaine, qui se trouvait dans la plus triste position, et qui lui dit qu'il se sentait hors d'état d'aller plus loin.

La surface du désert était dans ce moment aussi unie que celle de l'Océan quand elle n'est pas agitée par les vents. On apercevait des chameaux faisant route dans toutes les directions, et qui de loin ressemblaient assez à des navires en mer. Lors d'une halte que la caravane fit dans l'après-midi, le capitaine Riley ayant demandé un peu d'eau aux femmes qui le gardaient, non contentes de se moquer de lui et de lui cracher au visage, elles le chassèrent d'auprès de la tente, où il avait été chercher de l'ombre.

Le 20, ils tournèrent au nord-est ou du côté de la mer. Ayant fait une halte, deux étrangers, armés chacun d'un fusil à deux coups, s'avancèrent vers eux. L'une des femmes dit au capitaine Riley que c'était Sidy Hamet et son frère, sujets du sultan, qui venaient leur vendre des couvertures et du drap bleu. Le premier s'approcha des prisonniers et demanda à M. Riley s'il était *el rais* (le capitaine); après quoi il lui donna de l'eau

à boire. A quelques pas de là, Clarck, l'un des compagnons du capitaine, était étendu sur le sable, et paraissait prêt à rendre le dernier soupir. Sidy Hamet, l'ayant remarqué, permit au capitaine de lui porter un peu d'eau. C'était la première eau fraîche qu'ils eussent goûtée depuis qu'ils étaient tombés entre les mains des Arabes. Ce léger secours ranima l'infortuné Clarck. Vers minuit, on leur donna une pinte de lait à chacun.

Sidy Hamet était un marchand arabe, chez qui l'avarice n'avait pas encore éteint tout sentiment d'humanité. Après avoir questionné fort au long le capitaine Riley sur les espérances qu'il pouvait avoir d'être racheté à Suara ou Mogador, et sur la quotité de la somme qu'il recevrait s'il le conduisait dans cette ville, après beaucoup d'hésitation et de pourparlers, il finit par l'acheter du vieux marchand arabe, qui se l'était approprié comme son esclave. Il en fit autant ensuite pour Horace, Clarck et Savage; mais ce ne fut qu'après beaucoup de supplications, et lui avoir fait entrevoir les fortes sommes que lui vaudraient leurs rançons. Toutefois il ne voulut pas se charger de Hogan. Outre la petite quantité de lait qu'ils avaient reçue, ils mangèrent chacun quelques colimaçons, les

seuls êtres vivans qui habitent ces vastes solitudes.

Sidy Hamet acheta pour une couverture un vieux chameau fort maigre, qu'il fit tuer. On lui ouvrit une veine du cou, et le sang, ayant été reçu dans une chaudière, fut mis sur le feu, où on le laissa bouillir jusqu'à ce qu'il eût acquis une très-grande consistance. Le capitaine et ses compagnons, que dévorait la faim, mangèrent abondamment de ce mets, qui leur parut on ne peut meilleur. Le chameau ayant été ensuite dépouillé, les Arabes en retirèrent les intestins, qu'ils mirent dans la chaudière sans les nettoyer; et ayant ensuite fait cuire le tout ensemble, chacun prit part à ce dégoûtant repas. Avant que le jour parût, plus de la moitié du chameau avait été enlevé, sans que Sidy Hamet ni son frère eussent pu s'y opposer; ils furent même souvent obligés d'en venir aux mains pour avoir leur part de ce qui restait. — Burns, le plus vieux de tous les hommes de l'équipage, ayant rejoint la caravane dans ce moment, Sidy Hamet l'acheta aussi pour une vieille couverture. Les deux frères Sidy et Seïd, ayant employé tout leur avoir dans cette circonstance, et se trouvant ainsi évidemment intéressés à les conduire sains et

saufs à Mogador , les infortunés prisonniers en conçurent d'autant plus d'espoir de se voir bientôt libres.

Sidy Hamet remit au capitaine une chemise qu'il lui dit avoir dérobée exprès pour lui. Clarck eut un morceau de vieille toile à voile, Burns une vieille veste, Horace et M. Savage des peaux de chèvres.

Les chameaux furent dix-huit jours de suite sans boire une goutte d'eau, et les hommes se virent réduits, pour toute boisson, à l'urine de ces animaux; il leur arriva souvent aussi de ne goûter aucune espèce d'alimens pendant vingt-quatre heures de suite.

Ils continuaient leur route en suivant toujours la même direction, quand, le 29 septembre, ils découvrirent de loin des terres élevées, qu'en approchant de plus près ils supposèrent avoir formé jadis l'un des bords d'un fleuve dont le lit se trouvait alors entièrement à sec. Ils y descendirent. La profondeur de ce ravin pouvait être de quatre à cinq cents pieds. Là, Sidy Hamet fit de nouvelles questions au capitaine sur les personnes qu'il connaissait à Suara, lui fit renouveler ses promesses, et jura de le mettre à mort s'il le trompait, attendu que son frère et lui avaient employés tout ce qu'ils possé-

daient pour le racheter, ainsi que ses compagnons. A une certaine hauteur, sur le bord opposé du ravin, ils trouvèrent une délicieuse source d'eau fraîche, cachée sous un rocher, ayant quinze à vingt pieds d'élévation. Ils y furent retenus assez long-temps, afin d'abreuver complètement leurs chameaux, qui, ayant été vingt jours sans boire, avaient peine à se rassasier; les plus grands burent près de soixante pintes d'eau. Le capitaine Riley reconnut que cette espèce de vallon était anciennement le lit d'un bras de mer. Les sommets ou les bords opposés, éloignés l'un de l'autre de huit à dix milles, étaient minés par les eaux de la mer; le fond était couvert d'une couche de sel. La caravane se trouvait alors à peu près à trois cents milles du bord de la mer. La source dont il vient d'être question n'était pas à plus de cent pieds au-dessous de la surface du désert, et de trois cent cinquante à quatre cents du fond du vallon, dont le sol s'éboulait sous les pieds des chameaux, comme une légère couche de neige.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'ils parvinrent à monter le long de la côte septentrionale du vallon, où ils rentrèrent dans le désert, lequel, de ce côté, ne différait

aucunement du côté opposé. Rien ne servait à y reposer la vue, ni rochers, ni arbres, ni arbustes, ni même la forme du sol, qui n'offrait aucune espèce d'ondulation; tout était aride et solitaire. Le capitaine Riley jugea, par la hauteur méridienne de l'étoile polaire, que le vallon qu'ils venaient de quitter se trouve à peu près sous le parallèle de 20 degrés de latitude.

La caravane poursuivant sa route entre le nord-est et l'est, Sidy Hamet annonça qu'il voyait un chameau; mais ce ne fut qu'au bout de deux heures que le capitaine Riley l'aperçut comme un point, à l'horizon; et le soleil était déjà couché quand ils rencontrèrent une nombreuse caravane : ils avaient fait dans cette journée quatorze lieues sans boire ni manger. Toutefois, à minuit, on leur donna, outre de la viande, une grande tasse de lait et d'eau.

Dans l'après-midi du 1^{er} octobre, ils firent la rencontre d'un second convoi de chameaux, qui venait de s'abreuver vers le nord. Ils se rendirent conjointement dans une vallée assez basse, où ils trouvèrent une cinquantaine de tentes dressées. Ici, le sol était çà et là couvert d'une mousse légère, et on y voyait quelques petits arbustes. Le lende-

main, les différentes caravanes réunies se dirigèrent au nord. La tribu qu'ils venaient de quitter avait un petit troupeau de cinquante à soixante moutons. Sidy Hamet en acheta un. Les prisonniers obtinrent aussi autant de lait qu'ils en voulurent boire.

Le 4, ils firent environ trente-cinq milles au nord-est. On leur donna, pour souper, les intestins du mouton acheté la veille. Ils se trouvaient alors au milieu d'immenses collines de sable, accumulées les unes sur les autres, comme si c'eût été de la neige, à la hauteur de deux cents pieds. Les vents alisés, qui soufflaient avec force dans ce moment, enveloppaient fréquemment les malheureux captifs dans des nuages de sable, lequel se collant sur leur peau ulcérée, leur causait des douleurs insupportables. Joint à tant de maux, ils furent attaqués d'un flux de ventre, qu'ils parvinrent cependant à arrêter en mâchant l'écorce amère d'un arbuste qui croît dans le vallon où ils avaient passé la nuit précédente.

Dans la nuit du 5, ils crurent entendre le mugissement de la mer; ce que Sidy Hamet leur confirma le lendemain. Ayant rencontré deux chameaux chargés de deux sacs et de différens autres objets, et dont le maître

s'était endormi sur le sable, Sidy Hamet et son frère les emmenèrent avec les leurs. Les sacs contenaient de l'orge et de la farine d'orge. Ils en prirent une certaine quantité, après quoi ils relâchèrent les chameaux; mais le maître de ceux-ci, s'étant aperçu de leur disparition, les avait suivis, et il parvint à se faire restituer son orge, que Sidy Hamet lui assura n'avoir pris que pour prévenir la mort de ses esclaves, qui tombaient d'inanition. Malgré cette excuse, il trouva moyen de garder deux petits sacs qu'il avait aussi dérobés, et qui contenaient de la poudre d'or, des charmes, etc.

Le 8, ils rencontrèrent un nombre considérable de chameaux, de moutons et de chèvres qui paissaient dans un vallon, et virent un peu plus loin une vingtaine de tentes dressées près d'un buisson d'épines, dont quelques-unes avaient huit pouces de diamètre. Ici Sidy Hamet acheta un chevreau, dont il donna les intestins aux esclaves chrétiens. A minuit, on leur apporta un plat contenant environ quatre à cinq livres de bouillie, dans lequel on versa environ une pinte de lait doux. Jamais mets ne leur parut plus délicieux. Continuant leur route au nord, ils trouvèrent plusieurs puits; mais

l'eau en était partout saumâtre. Quelques-uns étaient occupés par des caravanes qui s'y abreuvaient.

Le 11, après avoir fait presque soixantedix milles, ils atteignirent un bouquet d'arbrisseaux, qu'ils avaient aperçu à une très-grande distance, et qui ressemblait à une île au milieu d'un lac; ils y trouvèrent un peu d'eau saumâtre. Ils descendirent ensuite dans un vallon qui paraissait avoir été le lit d'une grande rivière, ou d'un bras de mer, et dont le fond était couvert d'une couche de sel blanc, qui craquait sous les pieds des chameaux. Sortant de là, et en remontant quelques collines de sables, ils rencontrèrent un Arabe qui conduisait quelques chèvres. Sidy Hamet lui en prit quatre, en échange desquelles il lui donna un vieux chameau. Parvenus sur une éminence, ils découvrirent la mer à quelque distance sur leur gauche. Cette vue ranima leurs esprits abattus. Peu après ils descendirent des hauteurs, et longerent le rivage dans la société d'un Arabe et de sa femme, qui suivaient la même route qu'eux. La femme, qui avait été à Lamerota, entendait quelques mots d'espagnol. Plus loin, ils rencontrèrent un autre Arabe qui se reposait sous sa tente. Comme il préten-

dait parler espagnol, Sidy Hamet chercha à savoir, par son intermédiaire, si réellement le capitaine Riley avait un ami à Mogador, et récidiva les menaces qu'il lui avait déjà faites, en cas qu'il l'eût trompé.

Le rivage de la mer qu'ils côtoyaient dans ce moment était très-raboteux. Leurs conducteurs prirent ce chemin, pour éviter la rencontre des voleurs sans nombre qui, dans ce voisinage, se cachent dans les collines de sables. Pendant leur marche de nuit, M. Savage se trouva mal, et tomba de dessus le chameau qu'il montait. Séid Hamet et un autre Arabe, croyant qu'il en agissait ainsi par mauvaise volonté, lui donnèrent des coups de bâton, et résolurent même un moment de le tuer, afin d'éviter un retard qui pouvait les faire tomber entre les mains des bandits. Ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine qu'on réussit à leur faire comprendre que l'on pouvait se trouver mal par besoin. Toutefois, lorsqu'au moyen d'un peu d'eau M. Savage eût recouvré ses sens, Sidy Hamet parut peiné de la manière dont son frère l'avait traité.

Le 17, continuant leur route le long de la mer, et se trouvant sur une éminence qui s'élevait en pente douce depuis le rivage,

ils aperçurent au loin, vers l'est, les noires sommités de très-hautes montagnes; et peu après ils arrivèrent à un puits; où quelques hommes abreuyaient environ quarante chevaux et chameaux. Ici, ils traversèrent une petite rivière remplie de poissons, et dont l'eau était de la plus grande limpidité. Quelques arbustes, semblables à des aunes noirs et à du jonc, croissaient le long de ses bords. Près de cet endroit, ils virent aussi une plante dont la tige avait de trois à douze pouces de diamètre, et les branches qui s'étendaient en forme de parasol, quinze à vingt pieds de longueur. Celles-ci étaient fort tendres, et lorsqu'on les rompait, il en sortait une liqueur glutineuse qui ressemblait à du lait. Le bois de cet arbuste, lorsqu'on le brûlait, répandait une odeur désagréable et très-nauséabonde; le capitaine Riley croit que c'est une espèce d'aloès ou d'euphorbe. Ils virent pendant cette journée quelques indices de culture, et le soir ils eurent le bonheur de coucher sur de la paille; ce qui parut à ces infortunés, réduits depuis si long-temps à reposer leurs membres meurtris et fatigués sur le sable brûlant du désert ou sur celui de la plage humide, plus doux que le meilleur duvet.

Le 19, ils passèrent par un village consistant en quelques huttes bâties en blocaille, près d'un ruisseau d'eau limpide, qui coulait sur un fond de cailloux. Ses bords, qu'ombrageaient des dattiers, étaient couverts de buissons verts et d'arbrisseaux fleuris. Au delà, paissaient des vaches, des ânes et des moutons. Une transition aussi subite de la nature stérile à la nature animée et féconde, les jeta dans le ravissement. La joie qu'ils éprouvèrent en apercevant de loin ce ruisseau fut telle, qu'au lieu d'accélérer leur marche, elle ne fit au contraire que la ralentir. Y étant cependant parvenus, ils plongèrent leurs têtes dans ses ondes, comme des chameaux altérés, et satisfirent à longs traits leur brûlante soif. Les Arabes appellent cet endroit *El-Wed-Noun* (Wednoun). Ici, Sidy Hamet régala ses esclaves de miel, qu'ils dévorèrent avec les rayons et les abeilles qui s'y trouvaient, en adressant, les larmes aux yeux, les expressions de leur gratitude au souverain Être de toutes choses.

El-Wed-Noun leur parut être un lieu de passage très-fréquenté, et ils y virent passer plusieurs troupes d'hommes armés qui se rendaient dans le désert. De là, ils se dirigèrent au nord, parallèlement et souvent au

long du rivage de la mer, et parvinrent en peu de temps dans un pays cultivé, où il y avait des villages murés, entourés de jardins et d'enclos. En approchant des États moresques, Séid, le frère d'Hamet, qui avait constamment douté de la vérité de ce que le capitaine Riley lui avait dit au sujet des amis qu'il avait à Mogador, et avait déjà voulu vendre Horace et M. Savage, qu'il réclamait comme à lui appartenans, résolut de ne pas aller plus loin, et s'empara de ces deux infortunés avec le projet de s'en défaire, à quelque prix que ce fût, à la première horde qu'il rencontrerait. Ce projet de Séid alluma la colère de son frère. Il sauta de dessus son chameau, et s'élançant comme l'éclair sur Séid, il le saisit au corps et dégagea de ses mains M. Savage et Horace. Il s'ensuivit une lutte opiniâtre, où, après des efforts extraordinaires de part et d'autre, ils tombèrent tous deux à terre; mais Séid, qui était le plus grand et le plus robuste des deux, se trouva dessus. Toutefois, Sidy, à force d'adresse et d'agilité, parvint à se tirer des mains de son frère, et dans un instant ils se trouvèrent tous les deux debout. Saisissant alors en même temps leurs fusils, ils s'éloignent de quelques pas, déchirent avec fureur leurs enveloppes, et se

couchent mutuellement en joue à bout portant. Ils étaient à peine à quinze pas l'un de l'autre, et tous deux fussent immanquablement tombés morts sur la place s'ils avaient fait feu. Mais au moment où chacun s'attendait à les voir tomber, Sidy Hamet tira son coup en l'air, et s'avançant vers Séid, il lui dit : « Maintenant que je suis désarmé, tirez : je suis prêt à recevoir votre feu. Assouvissez sans crainte votre haine contre votre bienfaiteur. » Cette apostrophe fut suivie d'une violente explication, pendant laquelle le féroce Séid ayant saisi Horace à la poitrine, le jeta à terre, où il demeura sans connaissance. Enfin les choses s'arrangèrent, et ils se rendirent tous ensemble à un village peu éloigné de là pour y passer la nuit. Dans ce village, Sidy Hamet leur dit qu'il allait partir pour Mogador; qu'en son absence ils seraient sous la garde de Séid et d'un autre Arabe, nommé Bo-Mahommet; et qu'il fallait que le capitaine écrivît une lettre à son ami de Suara, en l'invitant à payer sa rançon et celle de ses gens aussitôt qu'ils seraient libres. « Si vous vous y refusez, dit-il, attendez-vous à mourir pour avoir osé me tromper. » Il ajouta : « Je me suis battu, j'ai souffert la faim et la soif, et j'ai dépensé tout mon argent

pour vous, parce que je crois que Dieu vous protège.» Il remit aussitôt un petit morceau de papier, un roseau et un peu de liqueur noire au capitaine Riley, qui écrivit succinctement les circonstances de son naufrage, de sa captivité, etc. Il finissait par ces mots : « Réduit à n'être plus qu'un véritable squelette, par suite de tout ce que j'ai souffert, nu et dans l'esclavage, j'implore votre pitié, et je me flatte que ce ne sera pas en vain. » Cette lettre était adressée collectivement aux consuls anglais, français, espagnols, ou américains, ou à tout négociant chrétien à Mogador. On s'imagine facilement dans quelle anxiété les malheureux captifs en attendirent la réponse.

Après le départ de Sidy Hamet, ils furent, pendant une semaine entière, renfermés, le jour dans une cour avec des vaches, des moutons et des ânes, et la nuit dans une espèce de cave. Dans l'après-midi du huitième jour, un More entra dans l'endroit où ils étaient, et remit une lettre au capitaine. En la prenant, celui-ci se sentit défaillir. Il la décacheta, mais son émotion était si vive, que, n'étant pas en état de la lire, il la remit à M. Savage, et peu après ses genoux venant à fléchir, il tomba à terre. La lettre était de

M. William Willshire, le consul anglais. Il leur mandait qu'il avait souscrit aux demandes de Sidy Hamet, qu'il avait retenu à Mogador comme otage jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés; et que le porteur de sa lettre, Rais Bel-Cossin, les conduirait à Mogador. Cet individu était le même qui avait racheté Adams à Wednoun. Il était aussi chargé, de la part du consul, de leur remettre des vivres, des vêtemens et des souliers. Ainsi munis et consolés, ils se mirent en route sous la garde de leur nouveau conducteur, auquel se joignit un Arabe, nommé Cheik - Ali, appartenant à une tribu qui habitait l'extrémité septentrionale du grand désert, et dont Sidy Hamet avait épousé une des filles. Ils passèrent par une ville en ruine, devant les murs de laquelle ils virent un instrument de guerre semblable à un belier. Elle paraissait avoir été saccagée, et les rues étaient encore parsemées d'ossements humains, blanchis par l'ardeur du soleil. Ils virent aussi plusieurs petits édifices servant de lieux de refuge, qui étaient surmontés de dômes, et traversèrent un pays très-bien cultivé et abondant en bétail.

Le 30 octobre, ils passèrent la Wod-Schlem, ou rivière Schlem, ainsi que la ville de

Schlemah. A leur arrivée à Stucka, ville entourée de murs, et qui pouvait renfermer environ cinq mille âmes, Cheik-Ali obtint l'ordre de les faire arrêter comme appartenans à Sidy Hamet, son gendre, qui lui devait une somme d'argent considérable; et ce ne fut que le 4 novembre qu'ils parvinrent à se faire relâcher.

A Santa-Cruz, comme dans toutes les villes où ils avaient passé, ils furent accueillis à coups de pierres et invectivés par la canaille. Mais ce qui était plus fâcheux pour eux, c'est que Cheik-Ali serait encore parvenu à les faire arrêter par le même motif qu'à Stucka, sans l'activité soutenue de Bel-Cossin, qui, ayant découvert ce qui se passait, parvint à les faire sortir de la ville de très-grand matin. Enfin, après une route aussi pénible que dangereuse, ils découvrirent Mogador, où flottaient les drapeaux anglais et américain. A cette vue, le capitaine Riley et ses infortunés compagnons se sentirent renaître, et oublièrent bientôt tous leurs maux.

M. Willshire, qui était venu au-devant d'eux, leur fit un accueil qui honore également son cœur et l'humanité. Il serra affectueusement la main à chacun d'eux, et les larmes aux yeux, et le cœur plein de la plus

vive émotion, il les félicita d'être rendus à la liberté.

Cette entrevue fut tellement attendrissante, que Rais Bel-Cossin lui-même ne put retenir ses larmes; mais il alla les répandre à l'écart, de crainte que l'on ne s'aperçût d'une pareille faiblesse, selon lui indigne d'un More.

M. Willshire les conduisit chez lui; et, non content de les vêtir et de les nourrir, il u'épargna ni peines ni dépenses pour leur prompt rétablissement, et poussa la philanthropie jusqu'à leur administrer lui-même, nuit et jour, tous les secours que leurs souffrances passées et leur faiblesse présente exigeaient. A sa demande, le capitaine Riley se fit peser, et il se trouva qu'il avait perdu quatre-vingt-dix livres de son poids ordinaire, qui était de deux cent quarante livres. La légèreté spécifique de ses compagnons est à peine croyable; car, en effet, comment s'imaginer que des hommes vivans ne pesassent que quarante livres chacun.

La condition affreuse à laquelle sont réduits les infortunés qui tombent entre les mains des Arabes, a presque toujours une funeste influence sur leurs facultés intellectuelles. Le capitaine Riley l'éprouva comme les autres. Quoique son corps ne fût plus

qu'un assemblage d'os, son esprit, qui avait toujours été d'une trempe vigoureuse, et qui non-seulement l'avait aidé à surmonter tant de traverses, mais même à soutenir le courage chancelant de ses compagnons d'infortunes, l'abandonna alors entièrement. Le changement si subit qu'il venait d'éprouver sembla avoir relâché tous les ressorts de son âme, et il s'ensuivit un véritable dérangement mental, qui dura plusieurs jours, et auquel la bonté sans bornes, l'excessive obligeance de M. Willshire, ne purent rien.

Les réflexions que sa captivité et son rachat inespéré faisaient naître dans son esprit le plongèrent ensuite, durant un mois entier, dans la plus profonde mélancolie. Quand parfois il se retirait pour prendre un peu de repos, et que le sommeil fermait ses paupières, son imagination encore malade lui retraçait sans cesse les maux sans nombre qu'il avait soufferts. Quelquefois il se levait tout debout, tantôt croyant conduire les chameaux au milieu du désert, ou sur les hauteurs escarpées de Maroc, tantôt occupé à leur mettre des entraves par ordre de son maître. Au milieu de ces songes pénibles, il lui arrivait souvent, en parcourant sa chambre, d'être réveillé par le mal qu'il se faisait

en se heurtant. Regagnant alors son lit, il se rendormait, et se trouvait bientôt plongé de nouveau dans les mêmes tourmens.

On doit dire à son honneur que Sidy Hamet tint la promesse qu'il avait faite au capitaine Riley. « Votre ami (M. Willshire), lui dit-il, m'a nourri de lait et de miel, et dorénavant je ferai tout ce qui dépendra de moi pour racheter d'esclavage autant de chrétiens que je pourrai. A peine s'était-il écoulé deux mois, que le brick *la Surprise*, de Glasgow, ayant dix-sept hommes d'équipage et trois passagers, se perdit sur la côte, près du cap Bojador, le 28 décembre 1815. Équipage et passagers, tous, à l'exception de deux qui s'étaient noyés, tombèrent entre les mains des Arabes, qui, selon leur coutume, les menaient dans l'intérieur du désert, lorsqu'ils furent rencontrés par un cavalier more, à qui ils les remirent, et qui les conduisit à Wednoun. Ce More n'était autre que Sidy Hamet. Il leur conseilla d'écrire à M. Willshire, consul anglais à Mogador. Mais celui-ci ayant appris leur naufrage, avait déjà pris des arrangemens pour leur rançon avec Sidy Ishem, cheick de Wednoun. Ils furent rachetés et renvoyés en Angleterre, ainsi qu'un jeune homme nommé Alexander Scott,

qui avait fait naufrage en 1810 sur le navire *le Montézuma*, de Liverpool, et qui était resté en esclavage jusqu'alors. Quoiqu'il eût à peine vingt ans, il avait tellement souffert, que sa physionomie était empreinte de tous les signes de la vieillesse.

D'après les lettres de M. Willshire, que le capitaine Riley reçut en Amérique, il apprit que les matelots Porter et Burns avaient été rachetés par cet homme généreux; que la mort en avait délivré deux autres de leurs souffrances; et que Sidy Ishem avait entendu dire, d'une manière assez vague, que le reste de l'équipage se trouvait dans la partie méridionale du désert.

Les vols et les brigandages que les Arabes commettent constamment et en petit nombre, les uns contre les autres, ont souvent lieu, selon les circonstances, par des bandes plus nombreuses, et sont par conséquent suivis d'une plus grande effusion de sang. Le capitaine Riley nous fournit le récit assez frappant d'un événement de ce genre. C'est l'attaque de la grande caravane, se rendant de Tumbouctou à Alger, Tripoli et Fez. Sidy Hamet la lui raconta de la manière suivante : « Notre caravane était composée d'environ quinze cents hommes, la majeure partie armés

de fusils à deux coups et de sabres, et de quatre mille chameaux. Comme nous avions une longue marche à faire pour atteindre au premier puits, nous nous arrêtâmes pendant six jours dans l'endroit où nous nous trouvions. C'était un vallon agréable, à peu de distance d'un lac. Notre camp une fois établi, nous faisons toujours coucher les chameaux en cercle, en plaçant les marchandises au centre. Les hommes se tenaient entre les marchandises et les chameaux. Il y avait constamment deux cents hommes de garde. Dans la nuit du sixième jour, vers les deux heures du matin, nous fûmes tout à coup attaqués par une nombreuse troupe d'Arabes errans. S'étant approchés à quelques toises sans être découverts, ils firent une décharge et se précipitèrent aussitôt dans le camp, comme des tigres altérés de sang, la lance et le cimeterre au poing, et poussant des cris effroyables. Le désordre se mit d'abord dans la caravane; mais les chameaux formés en cercle, la garde, et quelques hommes qui s'y étaient réunis, les ayant arrêtés quelque temps, tout le monde courut aux armes. Le combat s'engagea alors avec fureur. La nuit était extrêmement obscure, et la lumière produite par les armes à feu éclairait seule cette scène

de carnage. Le bruit de la mousqueterie, le cliquetis des sabres, les cris des combattans, et les mugissemens des chameaux blessés et effrayés, joints aux plaintes et aux gémissemens des blessés et des mourans, formaient le tumulte le plus horrible et le plus épouvantable qu'il soit possible d'imaginer.

« Le combat dura deux heures avec la même fureur et corps à corps. Enfin les assaillans lâchèrent pied, et s'enfuirent en abandonnant leurs morts et leurs blessés sur le champ de bataille. Nous restâmes toute la nuit sous les armes. Je reçus une balle dans la cuisse, et mon frère Séid un coup de poignard dans la poitrine. Le lendemain, en faisant la revue du camp, nous trouvâmes que nous avions eu deux cent trente hommes tués, et environ cent blessés. Il y eut trois cents chameaux tués ou tellement blessés qu'ils étaient hors d'état de marcher, et que nous nous vîmes obligés de les tuer. Nos ennemis laissèrent sur le terrain environ sept cents hommes, tant morts que blessés. Pour abrégér leurs maux, nous achevâmes ceux dont les blessures étaient mortelles, et nous fîmes esclaves ceux qui pouvaient marcher; ils étaient au nombre de cent. En fuyant, nos ennemis emmenèrent tous leurs bons chameaux, qu'ils avaient

préalablement eu la précaution de laisser à une certaine distance du camp, lors de l'attaque. Ils n'en abandonnèrent qu'une cinquantaine de mauvais qu'on tua. Mais nous ramassâmes sur le champ de bataille deux cent vingt bons fusils à deux coups, et à peu près trois à quatre cents cimeterres ou longs couteaux. Les prisonniers nous apprirent que la troupe qui nous avait attaqués était forte de quatre mille hommes, et qu'ils s'étaient préparés pour cette expédition depuis trois lunes. Craignant une nouvelle surprise de leur part, nous partîmes le même jour, et marchâmes toute la nuit, en nous dirigeant vers le nord-est (nous écartant ainsi de la route que suivent ordinairement les caravanes). Nous fîmes alors une traite de vingt-trois jours, au bout desquels nous arrivâmes dans un endroit appelé les Huit-Puits, où nous trouvâmes de bonne eau en abondance. Nous perdîmes une cinquantaine de nos compagnons de voyage et vingt et un esclaves pendant ce trajet. »

Voici ce que nous apprend le capitaine Riley au sujet du serpent noir à tête en cœur, dont il est fait mention dans différentes relations de voyageurs. Il se trouvait alors à Rabat, où l'on en montrait deux en public.

« Je payai deux dollars pour ma place. Dès que j'y fus installé, je ne perdis pas un seul instant de vue la pièce où ils se trouvaient. C'était une chambre d'environ vingt pieds de long sur quinze de large, pavée en briques et enduite de plâtre en dedans. Les fenêtres, qui étaient fermées, étaient en outre garnies d'un treillage en fil de fer, de manière à rendre la sortie des serpens impossible. Il n'y avait qu'une porte, à laquelle on avait fait une ouverture de six à huit pouces carrés, et cette ouverture était aussi garnie d'un grillage. Deux hommes, qui me parurent être des Arabes, ayant de grands cheveux et de longues barbes crépues, se tenaient dans la pièce. L'on me dit que c'était une race particulière d'hommes qui avaient le don de charmer les serpens. Une caisse en bois, d'environ quatre pieds de long sur deux de large, était placée près de la porte. A l'un de ses côtés était attachée une corde en nœud coulant, qui passait par un trou pratiqué à travers la porte. Les deux charmeurs de serpens n'avaient chacun pour tout vêtement qu'un petit baracan. Après avoir rempli très-dévotieusement leurs cérémonies religieuses, ils parurent se dire l'un à l'autre un dernier adieu. Ceci fait, l'un d'eux se retira de

la chambre, et en ferma soigneusement la porte après lui. Celui qui était resté dans la chambre parut plongé dans les plus cruelles angoisses, et je vis son cœur battre et sa poitrine se soulever avec la plus violente agitation. Trois fois il s'écria d'une voix très-forte : *Allah honakibir !* ce qui, je crois, veut dire, que Dieu ait pitié de moi. Il se tenait alors à l'extrémité de la chambre opposée à la caisse. Au même instant celle-ci s'ouvrit, et un serpent en sortit lentement. Il avait environ quatre pieds de long et huit pouces de circonférence : la couleur de sa peau était tout ce qu'on peut s'imaginer de plus beau ; c'était un brillant mélange d'un jaune-pourpre, de blanc de crème, de noir, de brun, etc. Aussitôt qu'il aperçut l'Arabe, ses yeux, qui étaient petits et gris, s'enflammèrent. Il se redressa tout à coup, et s'élançant sur l'Arabe sans défense, le saisit, en sifflant d'une manière horrible, entre les plis de son baracan, précisément au-dessus de la hanche. L'Arabe jeta alors un cri affreux. Au même instant, un autre serpent sortit de la caisse. Celui-ci était d'un noir très-luisant. Il avait environ sept à huit pieds de long, mais six pouces seulement de circonférence. Dès qu'il parut, il jeta un regard furieux sur l'Arabe,

sortit sa langue fourchue, se roula en cercle, éleva sa tête à trois pieds de terre, et contractant la peau de sa tête, qui avait exactement la forme et la grosseur d'un cœur humain, il se précipita comme l'éclair sur l'Arabe, et lui enfonça son dard près de la veine jugulaire, enlaçant en même temps de plusieurs plis son cou et ses bras. L'Arabe jeta les cris les plus affreux. Il rendait de l'écume par la bouche, et paraissait être à la dernière extrémité. Il saisit de la main droite le serpent, qui se tortillait autour de ses bras, en cherchant à le détacher de son cou; tandis que de la main gauche il lui serrait la tête, sans pouvoir toutefois lui faire lâcher prise. Pendant ce temps, l'autre serpent s'était entortillé autour de ses jambes, et lui avait fait par tout le corps des morsures profondes, dont le sang ruisselait sur sa couverture et sur sa peau. A cette vue, mon sang se glaça d'horreur, et à peine avais-je la force de me tenir sur mes jambes. Tous les efforts que fit l'Arabe pour écarter de lui les serpents furent vains; ils le serrèrent plus étroitement encore, et ne pouvant plus respirer, il tomba sur le plancher, où il se roula quelque temps dans d'affreuses convulsions, baigné dans le sang et l'écume. Enfin il cessa

de se mouvoir, et je crus qu'il avait rendu le dernier soupir. En se débattant avant de tomber, il avait mordu le serpent noir, au moment où celui-ci cherchait à introduire sa tête dans sa bouche; ce qui parut encore accroître la rage de son antagoniste. J'entendis alors le bruit aigu d'un sifflet; et, ayant porté mes regards vers la porte, je vis l'autre Arabe emboucher un flageolet. Les serpens prêtent aussitôt l'oreille aux sons qu'il fait entendre, leur furie semble s'apaiser par degrés, et se dégageant peu à peu du corps presque inanimé du premier Arabe, ils rampent vers la caisse, y rentrent, et y sont à l'instant même renfermés. L'Arabe qui était resté en dehors s'élança alors au secours de son camarade. Il tenait une phiole de liqueur noirâtre d'une main, et un ciseau de fer de l'autre. Voyant que le moribond avait les mâchoires jointes, il les lui sépara avec son ciseau, et lui versa quelques gouttes de liqueur dans la bouche; lui ayant ensuite serré les lèvres, il lui souffla avec force dans le nez, et bassa ses nombreuses plaies avec la même liqueur. Toutefois, celui-ci continuait à ne donner aucun signe de vie, et je le crus réellement mort. Il avait le cou et toutes les veines extrêmement gonflés. Son

camarade le transporta peu après au grand air, et lui souffla long-temps dans les narines avant qu'il reprit connaissance. Enfin il poussa un soupir, et reprit en peu de temps assez bien ses sens pour pouvoir parler. L'enflure du cou, du corps et des jambes diminua par degrés, au moyen de la liqueur noire et de l'eau fraîche dont on les baignait constamment. On l'enveloppa d'un nouveau baracan; mais il était si affaibli, qu'il n'avait pas la force de se tenir debout; ce qui engagea son camarade à le coucher près d'un mur où il s'endormit. Ce spectacle dura environ un quart d'heure depuis le moment de la sortie des serpens jusqu'à leur rentrée dans la caisse. L'Arabe fut plus d'une heure ensuite sans recouvrer la parole. Je m'imaginai que l'on avait arraché les dents venimeuses de ces serpens, et je le dis à l'Arabe, qui en convint; mais lorsque je lui demandai à quoi il fallait attribuer l'enflure du cou et du corps, il me répondit que, quoique privés de leurs dents venimeuses, l'haleine et la salive de ces serpens étaient tellement à redouter, qu'elles pouvaient seules causer la mort; que, qui que ce soit, excepté ceux à qui le Tout-Puissant avait accordé le pouvoir de les charmer, ne pouvait survivre quinze minutes

à leur morsure, et qu'il appartenait, ainsi que ses associés, à cette classe privilégiée.

Les Arabes et les Mores appellent le gros serpent *el effah*, et le long noir, à la tête en cœur, *el bushfah*. J'ai vu depuis, continue le capitaine Riley, dans l'ouvrage de M. Jackson sur Maroc, des dessins de ces serpents, qui sont parfaitement ressemblans. On les dit très-nombreux sur l'Atlas et dans les environs, ainsi que sur les confins du désert, où on les prend jeunes, et où ils attaquent quelquefois les hommes et les animaux. »

Un autre animal, indigène à cette partie du globe, c'est le hérie, ou chameau du désert, qui, d'après M. Jackson, ressemble au chameau ordinaire, mais dont les formes sont plus élégantes. Monté sur ce sobre animal, l'Arabe, les reins, la poitrine et les oreilles serrées, pour prévenir la percussion de l'air, traverse avec rapidité l'aride désert, dont l'atmosphère embrasée dessèche et coupe la respiration. Le mouvement du hérie est si rapide, qu'il n'y a que l'Arabe, patient et habitué à toutes les privations, qui puisse le supporter. On donne aux héries de l'espèce la moins estimée le nom de *talatayi*, c'est-à-dire, qui parcourt l'étendue de trois jours de marche dans un seul; l'espèce au-dessus

s'appelle *sebayi*, ou qui fait sept jours de marche dans un. Le *tassayi*, ou hérie de neuf jours, est extrêmement rare.

Les Arabes expriment ainsi la vélocité de cet animal, dans leur langage figuré : « Quand tu rencontreras un hérie, et que tu diras à son cavalier : *Salem alick* (que la paix soit avec toi), avant qu'il t'ait répondu : *Alick salem*, il sera déjà trop loin pour que tu puisses l'entendre. »

CHAPITRE XIII.

Départ de M. Park d'Angleterre. — Le Nitta. — Un belier offert en sacrifice. — Le Panorama. — Abeilles. To-Kouro, ou la pierre du voyageur. — Vol extraordinaire. — Anniversaire de la naissance du roi George. — Ouragan. — Maladie dont les soldats sont atteints. — Mines d'or. — M. Park se détourne de sa première route. — Chair de cheval. Combien elle est estimée.

M. MUNGO-PARK, dont les amis des sciences regretteront long-temps la mort prématurée, était parvenu, en 1795, à force de persévérance et de fatigues, à accomplir le projet qu'il avait formé de traverser du nord au sud le continent de l'Afrique. De retour en Angleterre, en l'année 1798, il y publia la relation de ce périlleux voyage. Le gouvernement anglais, appréciant sans doute de quelle importance il était pour son commerce, d'avoir des notions encore plus certaines sur l'intérieur de cette vaste contrée, fit en 1804 la proposition à M. Park de s'y rendre de nouveau. Il y consentit, et des préparatifs eurent lieu en conséquence. Tou-

tefois , il survint successivement différens retards qui prolongèrent son départ. Enfin , tout se trouvant prêt, il fit voile d'Angleterre, le 30 janvier 1805, accompagné de M. Anderson , son beau-frère, de M. Scott, dessinateur, et de quelques charpentiers de navire et autres ouvriers. Il avait été arrêté qu'il ne prendrait de troupes d'escorte qu'à l'île de Gorée, où se trouvait alors la légion africaine. Au commencement de mars, ils jetèrent l'ancre dans la baie de Praya , de l'île de Saint-Jago, l'une des îles du Cap-Vert. De là ils se dirigèrent, pleins d'espérance, vers l'île de Gorée, où ils trouvèrent tous les soldats on ne peut mieux disposés à les suivre. M. Martyn, lieutenant dans la légion africaine, ayant offert ses services, M. Park s'empressa de les accepter. Mais tout ce qu'il put faire pour engager un certain nombre de nègres à faire partie de l'expédition, fut inutile. Le 6 avril, il fit embarquer son escorte au nombre de trente-cinq hommes, et réunit tout son monde à Kayi, petite ville située sur la Gambie. Il y fit connaissance d'un prêtre mandingue, nommé Isaaco, accoutumé depuis long-temps à faire de longs voyages dans l'intérieur pour trafiquer, lequel consentit à l'accompagner et à lui servir de guide. La

caravane se mit en marche de Kayi le 27 avril. La chaleur fut excessive dans cette première journée; et quelques ânes, qui n'étaient pas accoutumés à porter, s'embourbèrent dans un marais, à deux milles environ à l'est de Kayi. Cet accident sépara la caravane, qui se réunit cependant dans la soirée, et passa assez bien la nuit sous un arbre. Le lendemain, au coucher du soleil, elle arriva à Pisa. Là, elle attendit pendant six jours les bagages restés en arrière. M. Park mit ce temps à profit pour faire l'acquisition de nouvelles bêtes de somme. On y régla aussi de la manière suivante l'ordre qui devait s'observer à l'avenir dans la marche. Les hommes de suite, de même que les ânes, furent tous marqués en rouge. On en attacha un certain nombre à chacune des six escouades, que formaient les soldats d'escorte. On subdivisa en outre les ânes parmi les individus de chaque escouade, en sorte que chacun d'eux pouvait reconnaître au premier coup d'œil ceux qui lui étaient confiés. On avait aussi numéroté les ânes d'une manière fort apparente, pour empêcher qu'ils ne fussent dérobés par les naturels. Ces numéros étaient faits de manière qu'ils ne pouvaient les faire disparaître sans être découverts. M. Scott, et

un des domestiques d'Isaaco, marchaient ordinairement à la tête de la caravane, M. Martyn au centre, et M. Park à la queue. Ils s'aperçurent bientôt qu'ils n'avaient pas un nombre suffisant de bêtes de somme, et ils en furent d'autant mieux convaincus, qu'ils se virent obligés de laisser cinq cents livres de riz à Pisanie. Malgré cet allégissement, leurs ânes, encore surchargés, se couchaient à chaque pas, ou se débarrassaient de leurs fardeaux en ruant : aussi eurent-ils beaucoup de peine à atteindre Sami, n'ayant fait que huit mille dans cette journée. Le lendemain, ils se mirent en route pour Jindey, où ils n'arrivèrent aussi qu'avec une extrême difficulté. Ils furent même obligés de s'y arrêter un jour pour attendre une partie de leur bagage, qui autrement fût resté dans les bois. A Jindey, on teint des toiles en bleu avec les feuilles de l'indigotier, par un procédé à peu près semblable à celui dont les teinturiers font usage en Angleterre. Ils eurent dans cet endroit un échantillon des ouragans, si communs dans ces contrées. En le quittant, ils furent obligés de louer un certain nombre d'ânes et de conducteurs pour le transport de leur bagage. Ils traversèrent peu après la crique de Wallia, près de

Koulakounda, les ânes à la nage, et les soldats à gué, et transportant sur leur tête, ainsi que les nègres, une partie des effets. Ils s'arrêtèrent deux jours à Tabajan, village désert. Ayant acheté cinq autres ânes, ils couvrirent de peaux quelques-uns de leurs ballots, afin d'empêcher qu'ils ne fussent endommagés par la pluie. Ici, deux soldats furent atteints de la dysenterie. Le 10, M. Park paya et renvoya les conducteurs d'ânes, ayant trouvé que la dépense qu'ils occasionaient excédait les services qu'ils rendaient; et la conduite des ânes fut dès lors spécialement confiée aux soldats.

A Tatticonda, la station suivante, le fils du roi de Woulli, ancien ami de M. Park, vint au-devant de lui, et lui fit part que les slattis, ainsi que les habitans de Sierra-Woullis, près de Médina, la capitale du royaume, voyaient son voyage de mauvais œil. Le roi de Woulli refusa les présens de M. Park, comme étant trop peu considérables, et celui-ci se vit contraint d'en augmenter le nombre. Les habitans de Kampe, que la caravane traversa le lendemain, ayant appris qu'elle avait été obligée d'acheter de l'eau à Médina, et voulant aussi profiter de l'occasion, encombrèrent les puits, et puisèrent

autant d'eau qu'ils purent ; ce qui obligea les soldats à se retirer sans avoir pu s'en procurer. Cependant, fâchés de ce contre-temps, ils eurent recours à un stratagème qui leur réussit. L'un d'eux ayant laissé tomber, comme par accident, son bidon dans le plus grand des puits, ses camarades lui attachèrent une corde autour du corps, et l'ayant descendu dedans, il y remplit tous les bidons de l'escorte, au grand déplaisir des femmes, qui se virent ainsi obligées de renoncer au plaisir de se parer des petits colliers d'ambre et des grains de verroterie qu'autrement elles eussent obtenus en échange de leur eau.

A Kussia, quelqu'un des naturels ayant vu un des soldats manger des fruits de *Nitta*, le chef du village vint à lui en colère, et essaya de lui prendre des mains ceux qu'il tenait encore. Toutefois, n'ayant pas réussi, il tira son couteau, et ordonna à la caravane entière de recharger ses ânes et de quitter le village. Cette injonction n'ayant pas été plus écoutée que la première, il finit par se calmer. Quand ensuite il apprit que les soldats ignoraient la cause d'une aussi singulière restriction, et qu'à l'avenir ils n'y contreviendraient plus, il dit que la chose en

elle-même n'eût été que d'une légère importance si elle n'avait pas eu lieu en présence des femmes; et il ajouta que, comme en temps de disette ce fruit est la seule ressource qu'ils aient, on jette un *toung* sur les nittas, pour empêcher les femmes et les enfans d'y toucher. *Toung* a à peu près la même signification que *charmé*.

En partant de Kussia, Isaaco, craignant d'être attaqué à l'entrée des bois, par le peuple de Bondou, sacrifia un belier noir, après avoir préalablement récité de longues prières au-dessus. Ils traversèrent un pays boisé, et arrivèrent dans une plaine, où ils virent quelques centaines de quadrupèdes du genre des antilopes; ils étaient bruns, de la grosseur d'un bœuf, et avaient la bouche blanche; les naturels les appelaient *Daqui*. La caravane s'arrêta ensuite sur les bords de la Gambie, qui a, dans cet endroit, cinquante toises de large, et où la marée monte régulièrement de quatre pouces. Les voyageurs virent en une seule fois treize crocodiles et trois hippopotames rangés le long du rivage. Ces derniers animaux ne mangent que pendant la nuit, attendu qu'ils quittent rarement l'eau pendant le jour. Ils marchent

au fond de l'eau, et ne montrent guère que leur tête au-dessus.

D'une colline où nos voyageurs montèrent, ils jouirent, à l'ouest, d'une perspective charmante. C'était la Gambie, dont le cours se dessinait entre deux rangées d'arbres de couleur verte foncée, qui ornaient ses bords. Ils nommèrent cet endroit la colline de la *perspective*. Une autre éminence, au nord de la route, offre aussi une vue très-agréable vers le sud. La Gambie coule dans une direction est-sud-est; et toute la contrée, sur la rive méridionale, est parfaitement unie. Ce fleuve, dont le cours est fort étendu, qui est large et très-rapide, se jette dans l'Atlantique, vers les treize degrés de latitude nord.

Ils arrivèrent à Faraba au coucher du soleil. Tandis qu'on déchargeait les ânes, un des soldats fut saisi d'une attaque d'épilepsie, et expira presque aussitôt. — Les nègres d'Isaaco creusèrent un puits pour se procurer de l'eau, après avoir préalablement allumé du feu pour éloigner les abeilles. Heureusement ils trouvèrent bientôt assez d'eau pour faire leur cuisine, et même pour abreuver leurs chameaux et leurs ânes pendant la nuit. Au point du jour, la caravane se remit en

route et arriva au ruisseau de Néaulico ; mais il se trouvait alors, presque à sec. Toutefois, les cavités de son lit étaient remplies de poissons, et les nègres en prirent beaucoup à la main. Les voyageurs remarquèrent quelques nègres de la caravane qui y rôtaient ou plutôt fumaient une partie de *Daqui*, tué par un lion sur la route. Ils l'avaient à cet effet suspendu à une espèce d'échafaud de bois, au-dessus de la fumée du feu. Cuite de cette manière, la viande se conserve beaucoup plus long-temps qu'autrement.

Ayant traversé une plaine découverte et unie dans la soirée du 17, ils arrivèrent très-fatigués sur les bords de la rivière Nérico. Ils virent là des excréments de lion près des buissons et des *cibis*. Ces animaux ne les déposent qu'en certains lieux, où, comme les chats, ils les recouvrent en grattant la terre. Presque toute la journée du 17 fut employée à transporter le bagage et les ânes de l'autre côté de la rivière. Pendant cette halte, les soldats eurent le temps de laver leurs vêtements. Cette rivière a environ soixante pieds de largeur.

Après l'avoir traversée le lendemain, ils s'arrêtèrent à Jallacotta, pour acheter du blé et se procurer un renfort d'ânes. Le 20, ils

arrivèrent à Tendico ou Tambico, où ils ne purent se procurer un boeuf, les habitans n'ayant que peu de bétail. A un demi-mille de Tambico est une ville assez grande, nommée Bady, dont le chef a le titre de faranba. L'arrivée de la caravane ayant été annoncée, le faranba envoya son fils, accompagné de vingt-cinq hommes armés de fusils, et d'une foule de peuple, pour recevoir les présens. Mécontent de ceux qu'on lui offrit, il les refusa; sur quoi les voyageurs menacèrent de retourner à Jallacotta pour y prendre une autre route. L'escorte reçut en même temps ordre de se tenir prête à tout événement.

Comme la caravane se préparait à rétrograder vers Jallacotta le lendemain matin, quelques-uns des gens du faranba s'emparèrent du cheval d'Isaaco, et l'emmenèrent. Isaaco ayant été le réclamer, ils le saisirent, lui enlevèrent son fusil à deux coups et son sabre, l'attachèrent à un arbre, et le maltrairent à coups de fouet. Ayant ensuite mis aux fers son fils qui l'accompagnait, ils envoyèrent chercher à Tambico un cheval appartenant à un vieillard qui devait accompagner la caravane jusqu'à Dantille. Mais ils furent trompés dans leur attente, et chassés du village par les habitans. Pendant ce temps,

la femme d'Isaaco et son fils se mirent à se lamenter sous un arbre. Les nègres de la caravane étaient aussi dans le plus grand abattement, et semblaient déjà mal augurer du voyage. Sur ces entrefaites, M. Park, après avoir mûrement réfléchi, se détermina à attaquer le lendemain matin les soldats du faranba. Il doubla en conséquence les sentinelles, fit rester toute la nuit l'escorte sous les armes, et prévint le douty de Jallacotta de l'état des choses. Toutefois, le lendemain de très-bonne heure, Isaaco fut mis en liberté et renvoyé; et bientôt après quelques gens du faranba vinrent proposer de s'arranger à l'amiable. M. Park répondit qu'après la manière dont son guide avait été traité, ils ne devaient pas s'attendre à ce qu'il se rendît seul à Bady, comme ils le lui proposaient; mais que s'il y allait, il se ferait accompagner par vingt ou trente de ses gens. Ceci ne parut pas les accommoder. On finit cependant par convenir que le cheval et les vivres, dont M. Park avait besoin seraient conduits à moitié chemin des deux villages, et là échangés contre les marchandises qu'il consentait à donner. Il s'ensuivit que M. Park finit par payer à peu près le tiers de ce qu'aurait payé une caravane de nègres. Malgré cet arrange-

ment, le fusil et le sabre d'Isaaco ne furent pas rendus.

Après son départ de Tambico, la caravane passa la nuit à Jeningalla, près de Buffra. Ici, l'ancien hôte de M. Park lui offrit une grande calebasse de lait. La caravane y séjourna le lendemain pour acheter du blé. Le jour suivant, à deux heures du matin, elle quitta Jeningalla, et arriva à huit heures à Nentokoba, où M. Park avait autrefois traversé la rivière. Son lit desséché n'offrait plus alors que quelques mares, dont plusieurs, très-profondes, étaient remplies de poissons. S'étant remis en route, les voyageurs arrivèrent au coucher du soleil à un petit hameau Foula, extrêmement fatigués, ayant fait vingt-huit milles. Le 24 mai, ils firent halte à Mansafara. Cet endroit consiste en trois villes contiguës l'une à l'autre, et près desquelles se trouve un grand étang. Ils y achetèrent du grain pour les ânes, et un bœuf pour eux. Les éclairs, et l'orage qui s'annonçait au sud-est, les engagèrent à couvrir le bagage d'herbe. Pendant la nuit, les loups tuèrent l'un des meilleurs ânes à cent pas de l'endroit où MM. Park et Anderson étaient couchés. Le 25, ils entrèrent dans le désert de Samakara, et traversèrent une rivière qui se jette dans la Gambie.

Quittant Soutectabba aussitôt que la grande chaleur du jour fut abattue, ils traversèrent une première chaîne de montagnes, et donnèrent à l'une d'elles le nom de *Panorama*, vu la perspective étendue qu'elle offrait. Dans la soirée, ils descendirent dans une vallée romantique, où ils trouvèrent de l'eau en abondance. Les étangs y étaient remplis de poissons; mais ils ne purent en prendre aucun. Ils passèrent au village de Dousros, qui est considéré comme un poste excellent pour tirer les éléphants. Ils remarquèrent près de l'eau les traces récentes des pieds et des excréments frais d'un grand nombre de ces animaux. Le 26, la caravane en rencontra une autre, se dirigeant vers la Gambie, où elle se rendait pour racheter une personne qui avait été arrêtée pour dettes, et qui sans cela courait risque d'être vendue comme esclave sous quelques mois. A la crique des *Abeilles*, où ils arrivèrent ensuite, quelques gens d'Isaaco, cherchant du miel, troublèrent malheureusement un immense essaim d'abeilles qui attaquèrent en même temps hommes et bestiaux. Par bonheur la plupart des ânes, se trouvant en liberté, prirent le large; mais les hommes et les chevaux furent cruellement piqués. Le feu de la cuisine ayant

été abandonné, s'éparpilla, et, ayant pris à quelques bambous, faillit brûler tout le bagage. Cette attaque, de la part des abeilles, sembla, pendant une heure, avoir mis fin à l'expédition. Plusieurs ânes s'égarèrent. Isaaco perdit aussi son cheval, et la plupart des gens furent piqués aux mains et à la figure. Le 27, après avoir fait quatre milles, ils arrivèrent à Sibikillin. Un vaste bassin rocailleux fournit la ville d'eau. Il était rempli de poissons; mais les habitans, qui n'osaient y toucher, ne voulurent pas non plus permettre aux étrangers d'en pêcher, prétendant que cela ferait tarir la source. Le lendemain, en descendant dans une vallée, M. Park vit des arbres à beurre chargés de fruits; mais ils n'étaient pas encore mûrs. Le fruit de cet arbre fournit une espèce de beurre végétal.

Badou, la station suivante, est une petite ville composée d'environ trois cents cabanes. Un peu au nord, se trouve une autre ville du même nom. Les slattis ou gouverneurs de ces endroits lèvent un impôt très-considérable sur toutes les caravanes. Si elles refusent de le payer, ils se réunissent et les pillent. M. Park leur fit des présens considérables. Le 29, la caravane arriva à Tambacunda, situé à environ quatre milles à l'est,

et d'où la Gambie, qui en est à peu près à quatre milles, offre un beau coup d'œil. On l'appelle, dans cet endroit, *Ba-Decma* ou la rivière qui en est toujours une, c'est-à-dire qu'elle ne tarit jamais. En partant de Tambacunda, les voyageurs, s'étant enfoncés dans les bois, trouvèrent un abreuvoir d'eau verte et malpropre, où la nécessité seule les contraignit de boire. Le lendemain, poursuivant leur route au point du jour, ils virent à quelques milles de Tabajec un bloc rond de quartz, que les naturels appellent *Ta-Kouro*, ou pierre du voyageur, parce que tous ceux qui passent dans cet endroit la lèvent et lui font faire un tour : aussi est-elle parfaitement douce et unie, et le roc sur lequel elle repose, creusé par le frottement continu qu'il éprouve. Ils laissèrent passer la plus grande chaleur du jour au petit village de Mambari, et traversèrent dans l'après-midi le lit desséché d'un torrent, à quatre milles vers l'est. N'ayant pu trouver d'eau à la nuit, ils se couchèrent sans souper. Le 1^{er} juin, ils atteignirent Julifunda, ville contenant environ deux mille habitans. Dans la soirée, M. Park envoya, par Isaaco, un présent d'ambre et de drap écarlate au gouverneur, qui porte le titre de mansa-kussan, et que l'on considère

comme l'un des chefs les plus avarés de tous ceux que l'on rencontre sur cette route. Le lendemain, M. Park lui fit un nouveau présent d'ambre, de corail et de drap écarlate. Il en fut singulièrement satisfait ; et non-seulement il lui envoya un bœuf, mais il lui fit encore dire qu'il faisait des vœux pour l'heureux succès de son voyage, l'assurant en outre qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour faciliter sa marche. Malgré ces belles promesses, il essaya, au départ de M. Park, d'extorquer différentes marchandises, en menaçant, s'il ne consentait pas à les lui livrer, de retenir la caravane ou de la piller une fois qu'elle serait au milieu des bois. La fermeté de M. Park, qui menaça à son tour le mansa-kussan de repousser la force par la force, amena cependant ce chef à des sentimens plus modérés. Le 4 juin, après avoir traversé de très-bonne heure le village d'Ercella, remarquable par un bois de sittas, ils atteignirent Banserile vers une heure, et s'établirent sous un arbre. Comme c'était l'anniversaire de la naissance du roi George, M. Park acheta un bœuf et un veau pour être distribués à l'escorte, et on célébra ce jour aussi bien que les circonstances le permirent. Les deux jours suivans furent

employés à acheter du riz; car l'on savait qu'il y avait pénurie de cet article à l'est. Néanmoins, on pouvait encore s'en procurer une livre du meilleur pour un collier d'ambre de la valeur de quatre sous. Dans la nuit du 6, ils essuyèrent une bourrasque, accompagnée de tonnerre et de pluie qui durèrent presque jusqu'au matin. L'un des charpentiers, qui était convalescent, retomba plus malade qu'il n'avait encore été.

Dantilla est célèbre par son fer; on se sert, pour le mettre en fusion, des cendres de l'écorce du kino. La caravane partit le lendemain matin, laissant le charpentier et deux soldats pour le soigner, et traversa bientôt après le Samako, ruisseau qui se jette dans la rivière Falémé, ainsi nommée des immenses troupeaux d'éléphants qui s'y baignent durant les pluies. Les ânes n'avançaient que lentement, et l'on imputa leur faiblesse au fourrage vert qu'ils avaient mangé. Comme la caravane ne suivait aucune route frayée depuis quelque temps, et que les indigènes étaient en état de guerre dans cette partie du pays, elle prit un peu au sud, de crainte qu'on ne lui enlevât quelques-uns de ses ânes, qui étaient tous très-fatigués, et dont deux avaient déjà été abandonnés. Pour empêcher

les hommes de s'égarer dans l'obscurité, on fut obligé de tirer de temps en temps quelques coups de fusil en l'air.

Arrivée à Madina, la caravane traversa la Faléiné, qui abonde en poisson. Les voyageurs en virent qui pouvaient peser soixante livres. Ici, on fut obligé de laisser le charpentier, qui était mourant; un soldat resta avec lui. De Madina la caravane se rendit à Satadou, situé à une mille à l'est de la rivière. Il y eut pendant la nuit un terrible ouragan, accompagné d'éclairs et de tonnerre. Le lendemain matin, le soldat qui avait été laissé auprès du charpentier revint avec la nouvelle de sa mort. On réussit, à l'aide des Nègres, à le faire enterrer dans le cimetière de Madina. Satadou est entouré d'une muraille et renferme environ trois cents cabanes. La caravane y prit un guide pour la conduire à Shroudo. Durant la nuit qu'elle passa à Satadou, plusieurs soldats eurent leurs cantines volées. Continuant sa route, elle passa sur de gros fragmens de quartz blanc. Avant d'arriver à Shroudo, on fut obligé d'abandonner quatre ânes dans les bois. Les soldats, déjà indisposés, continuèrent à l'être davantage. Une nuit, la caravane fut obligée, par la violence de l'ouragan, de s'arrêter dans un

lien dont le sol était submergé à plusieurs ponces de hauteur.

Dans cet endroit de sa relation, M. Park fait observer que le premier ouragan auquel sa caravane se trouva exposée produisit un effet si prompt sur ceux qui la composaient, qu'il y vit un commencement de regret. « Je m'étais flatté, dit-il, d'atteindre le Niger en n'éprouvant qu'une légère perte; mais dès que nous fûmes dans la saison des pluies, je tremblai en songeant que nous n'étions encore qu'à moitié chemin. Quelques soldats eurent de fréquentes nausées, d'autres tombaient dans l'assoupissement et ressemblaient à des gens à moitié ivres. Pendant un orage, M. Park lui-même se sentit une forte propension au sommeil, et il y succomba aussitôt après, malgré tous les efforts qu'il fit pour se tenir éveillé. Durant ce temps, les soldats dormaient sur les ballots mouillés. Douze d'entre eux se trouvant hors d'état de continuer la route, M. Park, au moyen d'un présent qu'il fit au douty, obtint la permission de visiter les mines d'or du voisinage. Accompagné d'une femme, il entra dans une prairie d'environ cinq à six acres d'étendue, où il vit plusieurs trous semblables à des puits, et qui avaient dix à douze pieds de

profondeur. Ils étaient environnés de terre, et remplis d'eau pluviale. Entre ce qu'ils appelaient *fosses à mine* et *fosses à eau*, s'élevaient plusieurs tas de gravier; et sur le sommet de chacun se trouvait placée une pierre blanche ou rouge pour servir à distinguer les différentes propriétés. M. Park y remarqua quelques cailloux du genre du silex, aussi gros que des œufs de pigeon. Quelques morceaux de quartz blanc et rougeâtre, de pierre ferrugineuse et d'une pierre jaune, douce et friable, qui se brisait entre les doigts, furent les seuls minéraux qu'il reconnut dans ce gravier. Il s'y trouvait aussi une grande quantité de sable et de terre jaune semblable au *tilla*. La femme qui accompagnait M. Park ayant ramassé à peu près une demi-livre de gravier, elle la mit dans une petite calebasse, et jeta dessus de l'eau qu'elle avait dans une autre calebasse, de manière à couvrir le gravier à la hauteur d'un pouce. Lorsqu'elle eut réduit le gravier en petits morceaux, et qu'elle l'eut imbibé d'eau, elle jeta dehors les plus gros cailloux, tout en veillant soigneusement en même temps à ne pas perdre quelques particules d'or. Elle remua ensuite ce qui restait avec assez de vitesse pour faire sauter une partie du con-

tenu par-dessus les bords de la calebasse, pendant que de la main gauche elle rejetait également à chaque secoussé une portion de sable et d'eau qu'elle prenait au centre du vase. La quantité de sable se trouvant ainsi très-diminuée, elle remit d'autre eau dans la calebasse, en la tenant dans une position oblique, et en poussant le sable plus près du bord. Tandis qu'elle tournait la calebasse d'un mouvement très-rapide, M. Park vit une certaine quantité de matière noire, qu'elle lui dit être du résidu d'or. Elle continua; et bientôt, lui montrant une particule jaune, elle lui dit : « Voilà l'or. » Il en prit alors un petit morceau à peu près du poids d'un grain. La durée de l'opération, depuis le moment où la femme mit du gravier dans la calebasse, jusqu'à celui où elle montra l'or, n'alla pas au delà de deux minutes. Elle la répéta avec deux livres de gravier qui produisirent vingt-trois particules d'or, dont quelques-unes étaient fort petites. Dans les deux cas, la quantité de *sansmira*, ou de résidu d'or, fut au moins quarante fois plus considérable que celle de l'or. Cette femme assura à M. Park que l'on trouvait souvent des morceaux d'or aussi grands que le pied. L'or se vend ici par *minkalli*, espèce de fève qui croît sur

un grand arbre , et on l'achète avantageusement en échange de colliers et d'étoffes écarlates.

S'étant remise de bonne heure en route, le 12, la caravane longea doucement le pied des montagnes de Konkodou. Ce sont de grands rochers, hauts de quatre-vingts à trois cents pieds. A midi ils arrivèrent à Dindikou, où un ouragan les surprit si subitement, qu'ils furent obligés de transporter leur bagage dans les cabanes des naturels; c'était la première fois que la caravane entrait dans une ville, depuis son départ de la Gambie. Les mines d'or de cet endroit s'exploitent de la manière dont nous venons de le décrire. La montagne qui touche Dindikou est cultivée jusqu'au sommet, et quoique ailleurs les habitans en fussent encore à labourer, le blé, sur cette montagne, s'élevait déjà à un demi-pied de haut. Les villages sont bâtis dans les gorges les plus agréables des montagnes; on y trouve dans toutes les saisons de la verdure et de l'eau en abondance. Ayant assez de bétail pour leurs propres besoins, les indigènes échangent le superflu de leur grain contre de petits objets de luxe. Ici, le lieutenant Martyn eut un premier accès de fièvre; et, comme les ânes et les chevaux de réserve

étaient tous employés au transport des malades, la caravane eut quelque peine à continuer sa route. L'âne qui portait le télescope et quelques autres objets s'étant égaré, M. Anderson, accompagné de quelques gens de la suite, retournèrent à cinq milles en arrière, pour tâcher de le retrouver. Heureusement qu'au moment où ils quittaient le village, il fut ramené par le douty, qui en fut récompensé. M. Park ayant résolu, vu la diminution de ses bêtes de somme, d'aller à pied, fit charger son cheval et le conduisit lui-même. En se rendant à Fankia, trois soldats malades restèrent en arrière; leur faiblesse était si grande qu'ils voulaient se coucher sous chaque arbre qu'ils rencontraient. A Fankia, M. Park quitta la route qu'il avait suivie lors de son premier voyage, et ne la reprit qu'en arrivant au Niger. Sachant qu'il y avait dans le voisinage une montagne très-rude à franchir, il resta un jour à Fankia pour donner un peu de repos aux malades. Il eut lui-même la fièvre, et fut très-indisposé pendant toute la nuit. Il acheta là du grain pour les ânes, ainsi qu'une grande quantité de volaille pour l'escorte et les conducteurs. Au moment du départ, le lendemain, quelques hommes éprouvèrent

un peu de délire. A environ un mille de Fankia, on trouve les montagnes de Tamboura, appelées Toumbigena. On y monte par une côte qui a plus de trois cents pieds de longueur; et ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que les ânes parvinrent au sommet. Comme leur nombre excédait celui des conducteurs, il s'ensuivit un épouvantable désordre. « Les ânes chargés, dit M. Park, tombaient à chaque pas; les soldats malades ne pouvaient marcher seuls, et les noirs nous volaient de tous côtés. » On surmonta cependant tous les obstacles, et après avoir fait environ deux milles, la caravane arriva au charmant village de Toumbin, où, après avoir réuni le bagage, ils reconnurent que les naturels avaient volé sept pistolets, deux habits, un sac, etc.

Le 16, M. Park reçut la visite du vieux maître d'école, dont il est fait mention dans son premier voyage; cet homme avait marché toute la nuit pour l'atteindre. Après avoir accompagné la caravane à une certaine distance, il s'en retourna. M. Park lui fit présent de quelques colliers d'ambre, et d'un nouveau Testament en langue arabe. La caravane se trouvait alors au village de Serimanna.

Elle arriva le lendemain à Fejemma. Le

nombre des malades augmentait à chaque instant. M. Park paya au douty cent quarante-neuf barres de colliers d'ambre, etc., et lui donna en outre un fusil de munition, une paire de pistolets, un beau sabre, un habit, et cent pierres à fusil. Il insistait pour avoir aussi quatre bouteilles de poudre par âne; mais comme leur approvisionnement eût été par-là fort réduit, M. Park refusa de les délivrer, et finit par lui faire entendre raison. En sortant de cet endroit, M. Park se trouva très-mal, et hors d'état de veiller aux achats de blé, de lait et de volaille. Il fit faire chaque jour, pour tout le monde, une décoction de cinchona, et chacun en ressentit d'heureux effets. A Fajemia, un vieux soldat, du nom de Rowe, fut laissé en arrière avec du riz pour sa nourriture. A un mille plus loin, les voyageurs traversèrent la rivière, dans un endroit où son cours, interrompu par les rochers, se divise en plusieurs petites cataractes. Ici, les gens furent obligés de transporter le bagage et les marchandises sur leur tête. A deux milles au delà à l'est, ils rencontrèrent une crique étroite et profonde, ou plutôt un ruisseau vaseux, que la caravane eut tant de peine à passer, qu'on crut devoir lui donner le nom de la crique du

vinaigre. La caravane fit encore deux milles, et s'arrêta au village de Dougikotta.

Le lendemain, William Robert, l'un des charpentiers, déclara qu'il était hors d'état de marcher davantage, et certifia par écrit qu'il était resté en arrière de sa propre volonté. La caravane ne se remit en route que sur les dix heures; le temps paraissait disposé à pleuvoir. Elle suivit presque toute la journée les bords élevés d'une rivière, et jouit de la belle perspective qu'offrait le Kullallie, haute montagne rocailleuse, isolée, et tout-à-fait inaccessible. Les habitans du pays prétendent qu'il y a un lac sur son sommet, et on les voit souvent faire le tour de sa base pour ramasser de grosses tortues, qui passant par-dessus les bords du lac, se tuent en tombant. Vers cette époque, on vola à la caravane un âne et environ quatre-vingts livres de balles de fusil. Arrivés au village de Gimbra, les voyageurs remarquèrent que tout y prenait un air hostile, et que les hommes s'armaient à la hâte de leurs arcs, etc. La cause de ce mouvement était, comme à l'ordinaire, l'amour du pillage. Ayant entendu dire que les blancs qui devaient passer dans cet endroit étaient dans un état de faiblesse et de maladie qui ne leur permettait pas de défendre

les immenses richesses qu'ils avaient avec eux, les naturels leur barrèrent le passage, en disant que la caravane n'irait pas plus loin, à moins qu'elle n'en obtint la permission du douty. Ils firent alors retourner les ânes; et l'un d'eux alla même jusqu'à saisir par la bride le cheval du sergent; mais il la lâcha lorsqu'il vit que celui-ci armait son pistolet. Les soldats ayant aussitôt chargés leurs armés, et mis la baïonnette au canon, cette démonstration intimida les habitans. Les soldats, se saisissant à l'instant même des ânes, les poussèrent dans le lit d'un torrent qu'ils avaient à traverser. Toutefois le douty semblait persister à ne pas laisser passer la caravane; car il ne répondit aux observations que lui fit M. Park, qu'en montrant une trentaine d'hommes armés d'arcs; sur quoi M. Park lui demanda en riant s'il croyait réellement que de tels gens fussent capables de l'arrêter, ajoutant que s'il voulait en faire l'essai, il n'avait qu'à faire la tentative d'aller enlever un seul de leurs ballots. Le douty jugea à propos de se refuser à cette épreuve, et ayant reçu un peu d'ambre à titre de présent, il laissa M. Park continuer son chemin. Celui-ci lui fit observer qu'il ne venait faire la guerre à personne; mais que s'il était

attaqué, il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. A la halte de Sullo, le cheval du lieutenant Martyn étant mort de lassitude, les habitans le coupèrent et le dépecèrent en morceaux, comme un bœuf, et en vinrent presqu'aux mains pour le partage, tant ils aiment la chair de cheval. Le jour suivant, la caravane traversa une contrée de la plus grande beauté, diversifiée par une foule de rochers de toutes les formes. Il y en avait qui ressemblaient à des tourelles de vieux châteaux, d'autres à des pyramides, etc. Un, entre autres, imitait avec une telle vérité l'extérieur d'une abbaye, que la caravane s'arrêta quelque temps avant de pouvoir se persuader que ces niches, ces fenêtres, ces escaliers en ruine, qu'ils voyaient devant eux, n'étaient qu'un jeu de la nature.

CHAPITRE XIV.

Rivière de Ba-Fing. — Manière de fondre l'or. — Combat d'Isaaco avec un crocodile. — Village de voleurs. — Approche des loups. — Vue du Niger. — Lions. — Karfa-Taura.

EN arrivant à Secoba, le douty fut si satisfait des présens qu'on lui fit, qu'il offrit d'accompagner la caravane jusqu'à la rivière de Ba-Fing, pour empêcher que les voyageurs ne fussent dupes de la supercherie des bateliers. Ils restèrent un jour dans ce village pour donner du repos à leurs malades, et y achetèrent des poules et du lait en quantité. A sept milles à l'est de Secoba se trouve le village de Kronkromo, où ils dressèrent leurs tentes au bord de la rivière. Le jour était déjà très-avancé avant qu'ils eussent pu se procurer des canots. Les ânes, soutenus par les oreilles, traversèrent la rivière à la nage; il y en avait un de chaque côté du canot.

M. Park rapporte la manière dont il vit fondre l'or à Kronkromo. Isaaco, désirant faire faire une bague d'un morceau d'or qu'il

avait, celui à qui il le remit façonna un creuset d'argile rouge commune, et y mit le métal sans menstree et sans la moindre mixtion. Ayant ensuite placé du charbon dessus et dessous, et soufflé le feu avec un soufflet ordinaire, la chaleur devint bientôt telle que l'or fut peu après en fusion. Il fit alors un petit conduit dans la terre, et y coula l'or, qui forma ainsi une petite baguette. Lorsque celle-ci fut refroidie, il la prit, et la chauffant de nouveau, il lui donna, au moyen de deux pincettes, la forme d'un tire-bouchon; et ayant joint les deux bouts, il finit par en faire une grosse bague. — Un homme se noya en traversant le Ba-Fing dans un canot. — On surprit l'un des habitans de Secoba emportant le ballot de médicamens; ce dont on ne fut pas étonné, parce que les habitans de ce village font profession de voler. — Pendant la nuit, le repos des voyageurs fut souvent interrompu par les hippopotames, qui ne firent que souffler et ronfler tout près du rivage. Le lendemain, la caravane atteignit la base d'un rocher qui s'élevait dans la plaine comme un immense château, accessible seulement par un petit sentier étroit; on l'appelle Sankuri. Non loin de ce rocher, on voyait un monceau de

pierres qui avaient précisément la forme de ce qu'on appelle en Écosse *cairns*. A partir de là, la caravane ayant à traverser des forêts où il n'y avait pas de chemin frayé, les voyageurs se virent obligés d'indiquer la route qu'ils suivaient en tirant de temps en temps des coups de fusil.

Un des malades, nommé Walter, étant venu à mourir, M. Park, avec son sabre, et deux soldats, avec leurs baïonnettes, creusèrent dans le désert une fosse où ils l'enterrèrent. — Presque toute la journée du lendemain fut employée à chercher quelques soldats qui étaient restés en arrière. On apprit que l'un d'eux avait été enlevé par les naturels. M. Park, accompagné de trois hommes de bonne volonté, résolut aussi d'aller à la recherche d'un nommé Bloore. A cet effet, ils se pourvurent d'une botte d'herbe sèche, dont ils eurent soin de tenir une poignée constamment allumée. Cette précaution avait pour double but de servir de signal à l'homme qui s'était égaré, et d'éloigner les lions qui étaient en très-grand nombre dans cette contrée. Lorsqu'ils arrivèrent à l'arbre sous lequel Bloore avait été déposé, ils reconnurent la trace de ses pas qui se dirigeaient à l'ouest, le long d'un petit sentier, où ils

finirent cependant par la perdre. Après avoir appelé, et brûlé une assez grande quantité d'herbe, ils retournèrent à l'arbre, où ils ne reconnurent ni sang ni pas de bêtes féroces. Enfin, convaincus de l'inutilité d'une plus longue recherche, ils rejoignirent le reste de la caravane. Une antilope qu'ils tuèrent leur procura suffisamment de quoi manger. Ils virent dans une vallée un grand nombre de singes grimpés sur les rochers. — Ici, MM. Anderson et Scott furent atteints de la fièvre. Bientôt après, deux soldats éprouvèrent le même sort; et, au grand regret de M. Park, un vieux soldat, nommé Mac Millan, tomba dans un tel état de délire, qu'on fut obligé de le laisser au village de Sanjiekotta. — A Koina, un violent ouragan les ayant obligés d'éteindre leur feu, ils entendirent pendant toute la nuit gronder autour d'eux. Ce bruit était produit par quelques lionceaux, qui s'approchèrent très-près de la caravane. Mais les hommes de garde ayant fait feu dessus, il n'en résulta rien, sinon que deux d'entre eux suivirent les ânes tellement près des tentes, qu'une des sentinelles allongea un coup de sabre à l'un d'eux.

S'étant arrêté le lendemain à Kombandi, M. Park y apprit la mort de Mac Millan. Un

autre matelot, nommé William Squirrel, attendu l'impossibilité où il était de se tenir à cheval, fut laissé dans le bois, avec un pistolet chargé et quelques cartouches dans son chapeau. — Fonilla, où la caravane fit halte ensuite, est un petit village entouré de murs, situé sur l'une des rives du Wonda. Tandis qu'Isaaco se donnait beaucoup de peine à faire passer la rivière aux bêtes de somme et à pousser les canots, un crocodile le saisit à la cuisse et le fit tomber dans l'eau. Conservant une rare présence d'esprit, il s'attacha à la tête de l'animal, et étant parvenu à lui enfoncer un doigt dans un œil, il le força de lâcher prise, tout en cherchant à regagner la rive opposée, et en demandant un couteau; mais le crocodile étant revenu à la charge, le saisit par l'autre cuisse, et l'entraîna encore au fond de l'eau. Isaaco, ayant eu recours au même expédient que la première fois, se débarrassa heureusement une seconde fois de son redoutable antagoniste. Revenu sur l'eau, l'animal s'agita quelque temps à sa surface, et s'éloigna ensuite en descendant la rivière. Les blessures d'Isaaco firent concevoir, pendant plusieurs jours, quelque inquiétude pour sa vie. A cette époque, M. Park était si mal, qu'il ne pouvait se tenir debout sans être prêt à tomber

en faiblesse. Le matelot qui avait été laissé dans les bois revint presque nu ; il avait été dépoillé, pendant la nuit, par les naturels ; sa fièvre avait beaucoup diminué. Un ou deux jours après, tous les individus de la caravane se trouvant malades ou languissans, à l'exception d'un seul, M. Park fit prendre à chacun d'eux une dose de quinquina bouilli dans du lait. Cette potion produisit un bon effet sur la santé de plusieurs des malades. De Kinyaco, la caravane se rendit à Sabacocéra, et de là, à Kemenoun, ville murée et fortifiée. La rivière de Ba-Lie, qui y passe, coule avec une grande rapidité, et forme plusieurs petites cataractes. Kemenoun, ou Mansa - Numma, comme on l'appelle, extorqua un fusil garni en argent, avant d'avoir voulu accepter le présent assez considérable qui lui était offert. Tous les habitans de cette ville, depuis le premier jusqu'au dernier, sont d'indignes coquins. Jamais nos voyageurs ne furent en butte à tant de friponnerie et d'impudence que dans cet endroit. Ils eurent même à s'en garantir après leur départ, un certain nombre d'habitans les ayant suivis pendant plusieurs jours. Parmi ces fripons se trouvaient deux membres de la famille royale, ainsi qu'ils les qualifiaient.

Leur premier soin en arrivant sur les bords de la petite rivière de Voulima, fut de couper un arbre pour leur servir de pont; mais après en avoir abattu quatre, et s'être inutilement fatigués jusqu'au coucher du soleil, ils y renoncèrent. Ils entreprirent ensuite de construire un radeau, mais sans plus de succès; car après avoir préparé des troncs d'arbres à cet effet, ils se trouvèrent hors d'état de le continuer, attendu le petit nombre de gens qui se trouvaient assez bien portans pour les transporter au bord de l'eau. Ils furent en conséquence obligés d'avoir recours à un pont Nègre. Lorsqu'il fut prêt, ils louèrent des Nègres pour transporter le bagage sur l'autre rive, et pour y conduire les ânes à la nage.

Rendu là, M. Park trouva MM. Scott et Anderson, couchés au bord du chemin et hors d'état d'aller plus loin. Mais comme son cheval était chargé, et qu'il cheminait lui-même à pied, selon son habitude, en conduisant un âne, il ne put leur être d'aucun secours. Toutefois, en arrivant à Mahine, il les envoya chercher par deux hommes attachés à Isaaco. Dans l'intervalle, les habitans de cet endroit ayant appris l'état de mauvaise santé de tous ceux qui composaient la cara-

vane, ils s'en réjouirent, et il y en eut même un qui dit que c'était un *Dummulafong*, c'est-à-dire quelque chose que l'on expose à être mangé. Aussi réussirent-ils à dérober cinq ânes; mais ils en restituèrent trois le lendemain, craignant que leur roi ne vînt à être instruit de leur conduite.

La ville de Bangasse, où ils passèrent ensuite, est fortifiée de la même manière que Maniakorro; mais elle est quatre fois plus considérable. Le roi Serinumme leur fit présent d'un beau bœuf et de deux grandes calebasses de lait doux, ce qui leur fit le plus grand plaisir; il leur fit rendre aussi les deux ânes qui leur avaient été volés. Pour reconnaître ce service, M. Park chargea Isaaco de remettre un présent considérable au roi. Dans l'entrevue que M. Park eut ensuite avec lui, il lui dit qu'il n'était pas venu pour commercer ni pour gagner de l'argent, mais pour en dépenser; qu'il pouvait s'en assurer par tous ceux qui le connaissaient ou qui avaient voyagés avec lui. Il lui apprit ensuite qu'il avait le projet de traverser paisiblement son royaume pour se rendre dans celui de Bambarra, et qu'il le pria d'accepter comme un témoignage de sa haute considération pour son nom et sa dignité, quelques objets qu'il

avait apportés avec lui, et qui allaient lui être présentés par son guide. Isaaco déploya alors ces objets, qui consistaient en un fusil, un sabre, des pistolets, des balles, des pierres à fusil, des colliers, des miroirs, etc. Le roi reçut ce présent avec cette indifférence que, selon la remarque de M. Park, les Africains témoignent toujours pour ce qu'ils n'ont jamais vu. D'ailleurs, quelle que puisse être leur admiration, ils se donnent bien de garde de jamais la manifester. Il accorda à M. Park la permission de traverser ses états, et lui promit même de le faire accompagner par son fils jusqu'à Ségo. M. Park lui témoigna combien il avait le désir d'arriver promptement dans le Bambarra, attendu le nombre toujours croissant de ses malades.

Pendant leur séjour à Bangasse, les voyageurs firent un abondant usage de lait dans l'espérance de rétablir leurs forces; mais ils n'en éprouvèrent qu'un faible soulagement. Un d'entre eux, dont l'état était désespéré, fut porté à l'ombre d'un arbre à une petite distance des tentes. S'y étant endormi, il fut sur le point d'être mis en pièces par les loups qui lui flairaient déjà les pieds : mais, s'étant éveillé tout à coup, il fut saisi d'une telle frayeur, que, malgré son état de faiblesse, il

se leva et gagna les tentes en bien moins de temps que la sentinelle n'en mit pour venir à son secours. Toutefois, cet homme ne put se mettre en route avec les autres. Le lendemain, peu après le départ de la caravane, trois autres soldats, n'en pouvant plus, se couchèrent sous un arbre, et refusèrent d'aller plus loin. M. Park n'était pas moins malade que ceux qui l'accompagnaient; mais son énergie naturelle soutenait son corps défaillant. Elle se montre surtout dans ce passage de sa relation, où il dit : « Parvenu sur une éminence d'où j'aperçus quelques montagnes fort éloignées, je me persuadai que le Niger baignait leur base méridionale. J'oubliai alors ma fièvre, et pendant toute la route je ne songeai plus qu'au moyen de gravir ces montagnes, et d'atteindre leurs sommets bleuâtres. »

La nuit suivante, le repos des voyageurs fut interrompu par un lion qui s'approcha si près des tentes, que la sentinelle fit feu dessus. M. Park ayant appris que plusieurs soldats malades avaient rétrogradé, il leur écrivit le billet suivant. « Mes amis, je suis peiné d'apprendre que vous soyez retournés à Bangasse. J'ai confié au porteur trois cordons complets d'ambre : l'un servira à vous procurer du riz pour quarante jours; un autre,

à acheter du lait et des poules pour le même espace de temps; et le troisième, des provisions sur la route jusqu'à votre arrivée au Niger.

M. PARK. »

A cinq milles de Nummosoulo, les voyageurs firent la remarque que tous les ânes de Saint-Jago étaient morts ou avaient été abandonnés sur la route; ce qui prouva évidemment que, dès le principe, la caravane n'était pas pourvue du nombre de bêtes de somme nécessaire pour un aussi long voyage, et surtout pour le transport de son énorme bagage. Le 1^{er} août, ils traversèrent un ruisseau si profond, qu'ils furent obligés de porter tous les ballots sur leurs têtes. En arrivant à Balanding, ils n'eurent que le temps de dresser leurs tentes; car il survint une abondante pluie qui gâta entièrement leur cuisine, et força MM. Park, Anderson, Scott et Martyn d'aller se coucher sans avoir rien pris de toute la journée. Il en fut encore à peu près de même à Kouliori, où la pluie continua de tomber toute la nuit; elle empêcha de tenir les feux de garde allumés, et fut cause que les loups tuèrent un âne à quelques pieds seulement d'un buisson sous lequel dormait un des voyageurs. Toute la route, depuis Bangasse, ne leur offrit que des villes et des

villages en ruine. Les habitans de Kouliori étaient dans une telle pénurie de viande, qu'ils dévorèrent avec avidité les restes des loups. Un soldat ayant disparu, on jugea qu'il avait aussi été mangé par ces voraces animaux. Pendant toute la nuit, ils ne cessèrent pas un seul instant de hurler autour d'eux. La rivière de Ba-Wouli parut être très-profonde; à Balandou, la vitesse de son courant était de quatre milles à l'heure. Cette extrême rapidité ne permit pas de songer à y faire passer les ânes à la nage.

L'approvisionnement de riz commençant à diminuer, la caravane n'avait d'autre parti à prendre que de se rendre sans délai dans le Bambarra, dont elle était encore éloignée d'environ quatorze milles. L'état de M. Anderson empira, et aucun des voyageurs ne se trouvant en état de lever le moindre fardeau, Isaaco fut obligé de faire charger les ânes par ses nègres. Cependant, M. Park éprouvait une peine infinie à conduire M. Anderson, qu'il était continuellement obligé de descendre de cheval pour le mettre à l'ombre, et de le remonter ensuite. Dans un moment où M. Park était ainsi occupé, il entendit un bruit à peu près semblable à l'aboïement d'un fort mâtin; mais il ne fut pas peu effrayé, lors-

qu'il aperçut trois lions qui venaient à lui de front et en bondissant. Jugeant à propos de ne pas les laisser approcher de trop près, de crainte que son fusil ne vînt à rater, M. Park alla droit à leur rencontre, et se trouvant à portée, il lâcha son coup de fusil à celui du milieu. Quoiqu'il ne crût pas l'avoir atteint, ils ne s'en arrêrèrent pas moins tous les trois. S'étant ensuite entre-regardés, et ayant aussi considéré un instant M. Park, ils firent volte-face, et s'éloignèrent à pas lents. Un instant après, M. Park ayant encore entendu l'un d'eux, et s'imaginant qu'il le suivrait peut-être jusqu'à la nuit, il prit le sifflet de M. Anderson, et faisant le plus de bruit possible, il réussit à se délivrer d'une aussi fâcheuse escorte. A la chute du jour, M. Park et ses compagnons s'égarèrent dans un vallon profond et rempli de précipices, où ils furent obligés de rester jusqu'au lendemain matin. Ils s'arrêtèrent deux jours à Koumikomi pour attendre l'issue de la fièvre de M. Anderson. Ils se rendirent ensuite en quatre heures à Donmbilla, qui est à seize milles de Koumikomi. Dans cet endroit, M. Park rencontra son vieil ami Karfa-Taura, qui lui prêta le secours de ses esclaves jusqu'à Ségo. M. Scott, ne pouvant plus marcher, fut laissé à Koum-

kouma. Parvenu au sommet d'une chaîne de montagnes, M. Park, qui avait précédé la caravane, contempla encore une fois avec ravissement le Niger roulant ses eaux dans la plaine. Quoique ranimé par cet aspect, il ajoute cependant : « Lorsque je réfléchis que nous avions perdu dans notre marche les trois quarts de nos soldats, et que, pour surcroît de malheur, nous n'avions point de charpentiers pour construire les bateaux qui devaient nous conduire à de nouvelles découvertes, la perspective de l'avenir me parut un peu sombre. » Toutefois il se félicita d'avoir conduit un nombre assez considérable d'Européens avec d'énormes bagages à travers une étendue de plus de cinq cents milles, sans avoir, pour ainsi dire, éprouvé d'obstacles de la part des naturels; et il en conclut que si l'on faisait ce voyage dans la saison sèche, il est probable que l'on ne perdrait pas quatre hommes sur cinquante.

En arrivant à Bambakou, il se trouva que sur trente-quatre soldats et quatre charpentiers, qui existaient au moment du départ de la caravane, six soldats et un charpentier seulement avaient atteint les bords du Niger. Un bœuf, dont le douty avait fait présent à M. Park, et qui était attaché à l'une des tentes,

fut éventré par les loups. Ces animaux étaient les plus féroces que les voyageurs eussent encore vus. Le Niger avait dans cet endroit deux milles de large, et de nombreuses chutes; pour les éviter, les bateliers se dirigèrent par l'un de ses bras; mais malgré cette précaution, la rapidité du courant incommoda singulièrement les voyageurs. Ils virent sur une île un très-gros éléphant, et trois hippopotames près d'une autre; les bateliers craignirent qu'ils ne les suivissent et ne les fissent chavirer. Le lendemain, M. Martyn les rejoignit avec le reste des hommes demeurés en arrière, à l'exception de deux, qui arrivèrent deux jours après.

Le douty de Marabou était tellement superstitieux, que, durant tout le séjour des Européens dans cet endroit, il se tint renfermé dans sa cabane, s'imaginant que s'il regardait un blanc, ses affaires ne prospéreraient jamais. Il leur envoya néanmoins un petit bœuf noir, qu'Isaaco ne voulut pas laisser tuer, parce qu'il était noir de jais.

Le lendemain 25, M. Park donna à Isaaco, en récompense des nombreux services qu'il lui avait rendus, des marchandises pour la valeur de deux esclaves les plus chers, et lui promit en outre tous les chevaux et tous

les ânes qui existaient encore, dès que les pourparlers seraient terminés à Ségo. Le 26, il rénnit les différens objets qu'il destinait à Mansong, et les lui envoya par Isaaco, afin de mettre un terme aux rapports malintentionnés des Mores et des mahométans; il ne se réserva que quatre fusils à deux coups, garnis en argent, et deux barils de poudre, qu'Isaaco devait promettre à Mansong, aussitôt qu'il lui aurait donné l'assurance de ses dispositions amicales.

M. Park étant, depuis son arrivée à Marabou, malade de la dyssenterie qui avait été funeste à un si grand nombre de soldats, et sentant ses forces diminuer sensiblement, se détermina à prendre une certaine quantité de mercure doux, qui affecta tellement les conduits salivaires, qu'il ne put ni parler ni dormir pendant six jours entiers. Ce remède arrêta cependant les progrès du mal. Aussitôt qu'il fut rétabli, il s'occupa d'échanger de l'ambre et du corail pour environ 20,000 canris, monnaie courante du Bambarra.

Il n'existe aucune espèce de bois propre à la construction des bateaux, sur les bords du Joliba : la plupart des canots y sont construits en acajou. Au bout de quelques jours, toutes les craintes que l'on avait conçues

sur la non-réussite de la mission d'Isaaco, furent entièrement dissipées par l'arrivée du nommé Boukari, chanteur de Mansong, qui amenait avec lui six canots pour transporter à Ségo la caravane et son bagage. Mansong était très-satisfait de la valeur des présens; mais il ne voulait les recevoir qu'à Ségo. Tout en déclarant constamment qu'il permettrait à la caravane de traverser ses états, il n'avait pas témoigné une seule fois le désir de voir quelqu'un de ceux qui la composaient. Loin de là, chaque fois qu'Isaaco lui racontait quelque événement de leur voyage, il traçait devant lui, sur le sable, des carrés et des triangles avec le doigt; ce qui fit présumer à Isaaco que les voyageurs pouvaient bien lui inspirer de l'effroi.

Dans la soirée du 22, Modibinne, et quatre des amis de Mansong, arrivèrent dans un canot. Ils annoncèrent à M. Park qu'ils venaient, d'après les ordres de Mansong, pour s'informer de vive voix des motifs qui l'amenaient dans le Bambarra. Ils lui offrirent un bœuf très-gras et couleur blanc de lait, en lui disant qu'ils viendraient chercher sa réponse le lendemain matin. Ils revinrent en effet, et M. Park leur exposa avec une mâle franchise quel était le but de son voyage. Il leur rap-

pela la bienveillance que Mansong lui avait témoignée la première fois, et combien la nation anglaise et son souverain étaient reconnaissans de sa générosité. Nous rapporterons le reste de son discours dans ses propres expressions, parce qu'elles prouvent que l'intrépide voyageur n'était pas moins propre à négocier avec les Africains qu'à guider une caravane à travers leurs contrées inhospitalières. Les envoyés ayant répondu à la première partie de son discours qu'ils étaient tous ses amis, il continua ainsi : « Vous savez tous que le peuple blanc est un peuple commerçant, et que tous les objets de prix que les Mores et les habitans de Jinnie apportent à Ségo sont fabriqués par lui. Si l'on vous présente un bon fusil, qui l'a fait ? le *peuple blanc*. Si l'on vous offre un bon pistolet ou un sabre, une pièce d'écarlate ou de taffetas, des colliers ou de la poudre, qui les a faits ? le *peuple blanc*. Nous les vendons aux Mores, les Mores les apportent à Tumbouctou, où ils les vendent très-cher. Les habitans de Tumbouctou les vendent encore plus cher à ceux de Jinnie, et ceux-ci vous les vendent à leur tour. Le roi du peuple blanc désire trouver une voie par laquelle nous puissions vous apporter directement nos marchandises, et

vous les vendre bien au-dessous de ce qu'elles vous coûtent actuellement. Si donc Mansong veut m'accorder le libre passage à travers ses états, je me propose de descendre le Joliba jusqu'au lieu où il se mêle avec l'eau salée, et si les rochers ou d'autres obstacles ne s'opposent pas à ma navigation, et que Mansong le permette, les petits vaisseaux des blancs remonteront le fleuve et viendront trafiquer à Ségo. Vous ne confiez, j'espère, ce que je viens de vous dire qu'à Mansong et à son fils; car si les Mores étaient instruits de mon projet, je serais certainement assassiné par eux avant d'atteindre l'eau salée.»

Modibinne répondit à M. Park qu'il projetait là un long voyage, et qu'il priait Dieu de le protéger. Il ajouta que lorsqu'il aurait rendu compte de sa réponse à Mansong, il reviendrait dans l'après-midi lui faire part de ses intentions. Modibinne et les grands qui l'accompagnaient reçurent chacun un présent de drap écarlate, et trouvèrent que ceux qui étaient destinés à leur souverain et à son fils étaient dignes d'eux à tous égards. Néanmoins, ils firent observer à M. Park que différens rapports ayant été faits à Mansong sur l'importance des bagages de la caravane, il avait désiré qu'ils s'assurassent de

ce qui en était. Lorsqu'ils eurent visité tous les ballots, ils dirent qu'ils n'y avaient rien vu de *mauvais*, et qui ne leur fût nécessaire pour se procurer des vivres. Ils se retirèrent ensuite, mais sans vouloir accepter le présent destiné à Mansong, qu'ils ne reçurent que le 29, en apportant sa réponse. Modibinne la transmit ainsi à M. Park : « Mansong dit qu'il veut vous protéger; que le chemin vous est ouvert de tous côtés, aussi loin que sa main (son pouvoir) s'étend. Si vous vous dirigez vers l'est, vous n'avez rien à craindre de qui que ce soit jusqu'à Tumbouctou. Si vous prenez vers l'ouest, vous pouvez traverser Fouladou et Manding, Kasson et Bondou. Le nom seul de l'étranger de Mansong sera pour vous une sauvegarde suffisante. Si vous voulez construire vos canots à Samie ou à Ségo, à Sansanding ou à Jinnie, nommez la ville, et Mansong vous y fera conduire. » Il termina en disant que Mansong désirait acheter quatre espingoles, trois sabres, un violon qui appartenait à M. Scott, et quelques colliers de perles de Birmingham, qui lui plaisaient plus que tout le reste. Il leur envoya un bœuf, et son fils un autre, avec un très-beau mouton. M. Park répondit que l'amitié de Mansong était plus précieuse à ses yeux que les objets

indiqués, et qu'il se trouvait heureux qu'il voulût bien les recevoir comme une nouvelle preuve de son estime.

M. Park choisit Sansanding pour équiper son canot; et il y envoya ses bœufs par terre. Le 26, ils quittèrent Sami. Comme dans les canots ils n'avaient pas une seule natte pour s'abriter du soleil, et qu'il ne faisait pas le moindre vent, la chaleur devint insupportable. M. Park en éprouva un mal de tête si violent, qu'il tomba presque dans le délire; il remarque que la chaleur était alors assez forte « pour rôtir une langue de bœuf. »

Isaaco alla prévenir Mansong que les voyageurs passeraient à Ségosi-Korrou. Ils l'attendirent près d'une heure. A son retour, il fit une espèce d'abri dans le canot au moyen de quatre perches et de deux manteaux. Dans la soirée M. Park se trouva un peu remis, et sa fièvre se modéra. Au coucher du soleil, ils ramèrent vers la rive septentrionale du fleuve, et passèrent la nuit sur une éminence couverte de verdure.

CHAPITRE XV.

Arrivée de M. Park à Sansanding. — Marché et marchandises. — Mort de MM. Scott et Anderson. — Conclusion du journal de M. Park. — Mort de M. Park. — Rocher singulier. — Tumbouctou. — Le colonel Fitz-Clarence. — M Bowdich.

AYANT atteint Sansanding à dix heures, le lendemain, il s'amassa une telle quantité de monde sur le rivage, que les voyageurs n'eurent la possibilité de débarquer le bagage, qu'après que la foule eut été dissipée à coups de bâton par l'ordre de Countie-Mammadea, qui les reçut chez lui. Dans la nuit du 2 octobre ils perdirent deux soldats, l'un qui mourut de la fièvre, et l'autre de la dyssentérie.

Le 4, Mansong envoya deux platines de fusils en mauvais état, et un plat d'étain percé pour être réparés. On eut beaucoup de peine à persuader au messager, qu'aucun d'eux ne s'entendait à ces sortes de réparations.

Le 6, le fils aîné de Mansong envoya un canot en présent, et fit demander à acheter

une espingole, trois sabres et des draps bleus et jaunes.

On dit que la population de Sansanding s'élève à onze mille habitants. Cette ville ne renferme aucun édifice public, excepté ses mosquées. Deux de celles-ci, quoique bâties en terre, ne manquent point d'élégance. La place du marché est un grand carré où les marchandises sont exposées en vente dans des échoppes abritées du soleil par des nattes. Ces marchandises consistent en colliers, indigo, draps de Houssa, de Jinnie etc. Dans les maisons qui entourent cette place, l'on vend des étoffes écarlate, de l'ambre, des soieries de Maroc et du tabac. Tout près de là se trouve la place du marché au sel, au centre de laquelle s'élève une grande boucherie où l'on peut se procurer de la viande tous les jours, aussi bonne et aussi grasse que celle que l'on vend en Europe. Le marché à la bière est à une petite distance du marché au sel. Il est ombragé par deux grands arbres; on y voit souvent en vente depuis quatre-vingts jusqu'à cent calebasses de bière contenant environ dix pintes chacune. Une autre place, voisine de celle-ci, sert à la vente de cuirs rouges et jaunes.

Outre ces différentes places, il y a encore

un espace très-vaste destiné au grand marché qui se tient le mardi; la multitude de gens de campagne qui y affluent ce jour-là est prodigieuse. Ils y achètent en gros des marchandises qu'ils revendent en détail dans les environs. Comme Mansong tardait, plus que l'on ne s'y était attendu, à faire l'envoi des canots qu'il avait promis, M. Park, afin de se procurer des cauris pour acheter deux de ces embarcations, ouvrit une boutique brillante où il exposa en vente un assortiment choisi de marchandises européennes. Les acheteurs s'étant bientôt présentés en grand nombre, des habitans de Jinnie, des Mores et les marchands de Ségo, en concurent beaucoup de jalousie. M. Park dit qu'ils offrirent plusieurs fois à Mansong, en présence de Modibinne, de lui faire présent d'objets d'une bien plus grande valeur que tout ce que lui, M. Park, avait donné à ce prince, s'il consentait, soit à s'emparer de ses marchandises et à faire main-basse sur lui et ceux qui l'accompagnaient, ou à les renvoyer hors du Bambarra. Pour l'y déterminer, ils cherchèrent à lui persuader que l'intention de M. Park était de le faire mourir, ainsi que son fils, par des charmes, afin de prendre possession ensuite de tout le pays. Mansong,

à son éloge, rejeta ces propositions, quoiqu'elles fussent appuyées par les deux tiers des habitans de Ségo, et presque par tous ceux de Sansanding. — M. Park, ne recevant aucune nouvelle de M. Scott, expédia un messenger pour le ramener, ou du moins pour savoir comment il se trouvait. Celui-ci revint quatre jours après avec la nouvelle de sa mort, et ramena son cheval à Bambakou.

Modibinne, ayant demandé à Isaaco ce que Mansong pouvait offrir de plus agréable à M. Park en retour de ses présens, celui-ci, qui en avait été instruit d'avance, répondit qu'il croyait que ce seraient deux grands canots.

Le 16, Modibinne revint avec un canot, de la part de Mansong. Mais M. Park ayant fait observer qu'il s'en trouvait une moitié entièrement pourrie, on en envoya une autre de Ségo. Toutefois, celle-ci n'ayant pu s'ajuster avec la première, Isaaco fut dépêché à Ségo, afin de mieux expliquer la chose; et comme Mansong avait fait prier M. Park de lui vendre toutes les armes dont il n'avait pas besoin, il profita de cette occasion pour lui envoyer deux espingoles, deux fusils de chasse, deux paires de pistolets et cinq fusils de munition hors de service; demandant en

retour, soit un canot convenable, ou la permission d'en acheter un, de manière à pouvoir continuer son voyage. Isaaco revint le 20 avec un grand canot; mais il y en avait encore la moitié en mauvais état. Néanmoins, M. Park travailla à en joindre la partie la meilleure avec celle du premier canot; et, aidé d'un soldat, il parvint à le radouber assez passablement : en sorte qu'au bout de dix-huit jours d'un travail très-pénible, il fit d'un canot du Bambarra le skouner de sa majesté le Joliba, long de quarante pieds et large de six. Comme il était à fond plat, il ne tirait qu'un pied d'eau étant chargé. — M. Anderson mourut le 28 octobre à cinq heures et un quart du matin. M. Park remarque que jusque-là il n'avait pas éprouvé le moindre découragement; mais qu'en déposant M. Anderson dans la tombe, il se sentit comme abandonné au milieu des déserts de l'Afrique. Le 15 novembre, Isaaco fit part à M. Park que Mansong désirait vivement qu'il partît le plus tôt possible, et avant que les Mores de l'est n'eussent connaissance de son voyage. M. Park fit faire une tenture de peaux de bœuf pour mettre ses gens à l'abri, en cas d'attaque de la part des Surka, ou Sourka, et des Mahinga, qui habitent le bord septen-

trional de la rivière entre Jinnie et Tumbouctou. Le 16, il termina son journal, et le remit à Isaaco.

Le journal parvint à son adresse; mais comme on cessa tout à coup de recevoir des nouvelles de l'expédition, et qu'il circulait différens bruits sur la mort de M. Park, le gouvernement anglais chercha à savoir ce qu'il était devenu. Personne ne paraissait plus propre à une semblable recherche qu'Isaaco. On réussit à le déterminer à entreprendre un voyage dans ce but. En conséquence, il partit du Sénégal le 7 janyier 1810, et arriva à Sansanding à la fin de septembre, après de longs retards et différentes interruptions. Il y trouva Amadi Fatouma, qu'il avait procuré comme guide à M. Park quand il se sépara de lui. Dès qu'il vit Isaaco, et qu'il l'entendit parler de M. Park, Amadi se mit à pleurer, et les premiers mots qu'il proféra furent ceux-ci : « Ils sont tous morts. » Isaaco lui ayant dit que son voyage avait pour but d'apprendre de sa propre bouche comment ils étaient morts, il répondit : « Ils sont perdus à jamais, et il est inutile de faire aucune recherche à leur égard; ce serait du temps de perdu. » Toutefois, Isaaco remit au lendemain 4 octobre à l'entendre plus au long

sur les différentes circonstances de la mort de M. Park. Voici ce qu'il lui raconta :

M. Park, M. Martyn, trois autres blancs, trois esclaves, et lui Amadi Fatouma, descendirent en deux jours à Selle ou Silla, où M. Park avait terminé son premier voyage. En traversant le lac Sibby ou Dibbie, ils furent poursuivis par trois canots montés d'hommes armés de piques, de lances, d'arcs et de flèches, etc., mais sans armes à feu. Ayant refusé de s'éloigner, on fut obligé d'avoir recours à la force pour les y contraindre. Plus loin, le Joliba fut encore attaqué par trois canots, et à Gouroumo par sept autres, que l'on repoussa de la même manière. Un des blancs mourut de maladie, ce qui réduisit l'équipage à huit individus, chacun desquels avait quinze fusils toujours prêts à faire feu. Après avoir passé en vue de la résidence du roi Gotoijé, ils furent chassés par soixante canots qu'ils parvinrent à repousser, non sans leur avoir tué un grand nombre d'hommes. Depuis ce moment, ils poursuivirent leur route assez long-temps sans être inquiétés. Ils rencontrèrent, sur une des rives du fleuve, une nombreuse armée de la nation des Poules; mais ils longèrent la rive opposée sans en avoir été molestés.

Ils touchèrent peu après sur un rocher. Dans cet endroit, un hippopotame se montra tout à coup si près d'eux, qu'il faillit faire chavirer leur embarcation. Toutefois, ils le forcèrent à s'éloigner, et parvinrent, après beaucoup de peine, à se remettre à flot. Sortis de ce mauvais pas, ils jetèrent l'ancre devant Kaffo, où ils passèrent la journée. Avant leur départ, ils s'étaient pourvus d'un approvisionnement assez considérable de viande fraîche et salée; ce qui leur avait permis de continuer leur route sans interruption et d'une manière beaucoup plus sûre. Leur embarcation pouvait facilement porter cent vingt hommes.

Ils repartirent le soir de Kaffo, et passèrent devant une île sur laquelle il y avait un grand nombre d'hippopotames. Ces animaux se jetèrent à l'eau avec tant de précipitation, que le Joliba courut encore une fois risque de chavirer. Dans la matinée, ils repoussèrent trois canots qui étaient sortis de Kaffo à leur poursuite. Bientôt après, ils abordèrent près d'une petite île, où Amadi Fatouma fut envoyé pour acheter du lait. En débarquant, il vit deux canots chargés de provisions fraîches, telles que poules, riz, etc., s'approcher de leur embarcation. Un des naturels saisit

Amadi, et, en menaçant de le tuer, lui dit qu'il était son prisonnier; ce que M. Park voyant, il retint les deux canots, en déclarant à ceux qui le montaient, que si l'on tuait Amadi ou qu'on le retint prisonnier, il les tuerait aussi, et emmènerait leurs canots. Ceux qui étaient à terre, soupçonnant les intentions de M. Park, renvoyèrent Amadi. M. Park permit alors à ceux qui étaient venus à bord de s'en retourner, après leur avoir acheté quelques provisions, et leur avoir fait quelques petits présens. A peine le Jolibà était-il au large, que vingt canots, s'étant mis à le suivre, les hélèrent, et, s'approchant d'assez près, dirent : « Amadi Fatouma, comment peux-tu passer dans notre pays sans nous faire quelque présent ? » Ceci ayant été expliqué à M. Park; il leur donna des grains d'ambre et d'autres bagatelles, et ils s'en retournèrent paisiblement.

Ils eurent ensuite à passer un bas-fond où ils n'éprouvèrent toutefois que de légers obstacles. De là, ils se dirigèrent sur Gourmon, où étant arrivés, M. Park envoya Amadi à terre, avec ordre d'y acheter pour quarante mille cauris de provisions. Il en rapporta du riz, des ognons, de la volaille, du lait, etc. Ils ne se remirent en route que tard dans la

soirée. Le chef du village dépêcha un canot après eux, pour les prévenir qu'une nombreuse armée était campée sur le sommet d'une haute montagne du voisinage, et qu'ils feraient peut-être mieux de revenir sur leurs pas. Ils mirent aussitôt à l'ancre, et y passèrent le reste du jour et toute la nuit. Ils poursuivirent leur chemin le lendemain matin. En passant vis-à-vis de la montagne dont il vient d'être question, ils virent en effet des troupes; elles avaient des chevaux et des chameaux, mais pas d'armes à feu. Elles n'opposèrent aucun obstacle au passage du Joliba, qui continua tranquillement à descendre le fleuve, et entra, quelque temps après, dans le pays de Houssa, où il jeta l'ancre. Ici, M. Park employa deux jours à apprendre les noms des choses nécessaires à la vie, etc., dans la langue du pays qu'il devait traverser. Pendant tout le voyage, Amadi fut la seule personne qui mit pied à terre. Il accompagna M. Park jusqu'à Yaour, où il fut chargé de porter des présents au chef. Celui-ci donna en retour un bœuf, un mouton, trois jarres de miel, et une assez grande quantité de riz. M. Park remit encore sept mille cauris à Amadi pour acheter des provisions, ce qu'il fit. Il le chargea également de remettre au

chef cinq anneaux d'argent, de la poudre et des pierres à fusil, afin que celui-ci les offrît en présent au roi, qui demeurerait à quelques centaines de toises du rivage, de la part des blancs qui lui faisaient leurs adieux. Le chef, en recevant ces objets, s'informa si les blancs avaient l'intention de repasser. Cette question ayant été rapportée à M. Park, il fit répondre qu'il ne pouvait plus revenir. Amadi supposait que c'était cette réponse qui avait occasionné la mort de M. Park, parce que le chef du village d'Yaour, ayant acquis la certitude de ne plus le revoir, retint les présens destinés au roi.

C'est ici qu'Amadi quitta M. Park, dont il fut, d'après sa propre version, assez maltraité. Pour ce qui est de la mort même de M. Park, il dit que le lendemain de grand matin le roi envoya une armée à un village nommé Boussa, situé sur le bord du fleuve. En face de ce village est un rocher qui traverse le Niger dans toute sa largeur, et dont une partie est très-élevée. Il s'y trouve une large ouverture en forme de porte, qui est le seul passage par où puisse s'écouler l'eau; aussi le courant est il extrêmement fort. L'armée s'empara des hauteurs du rocher qui dominent cette ouverture. M. Park, y étant arrivé

quelque temps après, chercha néanmoins à passer. Aussitôt les naturels commencèrent à lui jeter des piques, des lances, des flèches et des pierres. M. Park se défendit long-temps, et deux de ses esclaves furent tués à la poupe du skouner. Néanmoins, M. Park et les siens, après avoir jeté tout ce qui se trouvait à bord, continuèrent leur feu avec beaucoup de vigueur. Enfin, écrasés par le nombre et épuisés de fatigue, reconnaissant l'impossibilité de passer, et n'ayant plus aucun moyen de salut, M. Park saisit un des blancs, et se jeta à l'eau avec lui; M. Martyn en fit autant : mais tous se noyèrent en cherchant à se sauver à terre. Il ne restait à bord qu'un esclave qui, voyant que les naturels ne cessaient d'y lancer toutes sortes de choses, se leva, et leur cria : « Arrêtez; je suis actuellement seul dans le canot; emparez-vous-en, et prenez-moi, mais laissez moi la vie. » Ils s'emparèrent alors du canot et de l'homme, et les remirent au roi. Amadi ajouta que l'esclave fut retenu trois mois dans les fers, et que c'est après avoir été mis en liberté que celui-ci lui apprit les détails de la mort de M. Park; que cet homme l'avait assuré qu'il ne restait plus dans le Joliba, au moment où il fut pris, qu'un baudrier dont le roi s'empara, et dont il fit une sangle pour

son cheval. Isaaco envoya peu après un Poule à Yaour, qui en rapporta le baudrier. Il l'avait eu par l'entremise d'une jeune esclave du roi, qu'il était parvenu à gagner, et qui l'avait dérobé.

Isaaco fit observer qu'il avait obtenu tous ces renseignemens d'Amadi, sous la foi du serment, et qu'il le connaissait pour un homme honnête, droit et véridique. Cet événement, et les dangers auxquels pouvaient l'exposer ses relations avec les chrétiens, engagèrent Isaaco à revenir aussitôt après au Sénégal.

Quelque favorable que soit l'opinion d'Isaaco sur le compte d'Amadi, on peut cependant douter de sa véracité, par la raison que tout ce qu'il a rapporté au sujet de M. Park manque de clarté et d'exactitude; et ce qui semble justifier cette opinion, c'est la répugnance manifeste qu'Amadi témoigna à s'entretenir sur ce sujet lors de sa première entrevue avec Isaaco. Quoi qu'il en soit, le sort de M. Park et de ses infortunés compagnons de voyage n'en paraît pas moins certain aujourd'hui, bien qu'ils n'aient peut-être pas tous terminé leur existence à la même époque, au même lieu, et de la même manière que l'a rapporté Amadi. De deux choses l'une : ou Amadi se regardait comme impliqué d'une façon quel-

conque dans la mort de M. Park, ce qui paraît très-vraisemblable d'après la douleur qu'il témoigna en voyant Isaaco; ou, ne sachant rien à cet égard, il craignit d'être privé d'une récompense, en avouant son ignorance.

Nous joindrons à cette relation ce que le lieutenant colonel Fitz-Clarence a appris sur la mort de M. Park, à son retour de l'Inde en Angleterre par l'Egypte, en 1818. S'étant embarqué à Alexandrie, il se trouva avoir pour compagnons de voyage Muley-Ali et Muley-Omar, fils de l'empereur de Maroc, qui revenaient d'un pèlerinage à la Mecque, sous la conduite de Hadgi-Talub-Ben-Jelow. C'était un riche négociant doué d'un caractère doux et sociable, et surtout très-communiqué. Il donna au colonel Fitz-Clarence des détails intéressans sur la fameuse ville de Tumbouctou, où il avait été plusieurs fois. Il riait de ce que les Anglais l'appelaient Tumbouctou, et non Timbouctou qui est son véritable nom. Elle est, dit-il, située à deux heures de marche du grand fleuve. Le roi est noir, et réside à Kabra, sur le Niger (c'est le port de Tumbouctou). Les maisons de cette ville sont basses et chétives; on n'y voit aucune boutique, mais seulement quelques échoppes couvertes en cuir, où se vendent

les choses nécessaires à la vie. Ces maisons sont construites en terre et en pierres sèches; quelques-unes ont cependant un étage auquel on monte par un escalier. Il confirma ce que dit Hadgi-Bénata, que l'on y trouve des mahométans et d'autres individus qui n'ont pas de religion du tout, ce qui veut dire qu'il y a des mosquées à Tumbouctou, et que toutes les religions y sont tolérées. La majeure partie des habitans sont noirs. — La vache, qui sert de monture aux naturels, a une bosse sur les épaules, et est un peu plus forte que la vache indienne. En 1807, le roi se nommait Boalkier, et la reine Fatima. Le costume de celle-ci était un jupon court, bleu, garni de dentelle. — Selon Hadgi, le Niger coule vers l'est, ou, comme il le dit, vers la Mecque. La largeur de ce fleuve est d'un quart de mille à Kabra, mais il est beaucoup plus considérable en été. Hadgi-Talub lui donnait toujours le nom de Nil, quoiqu'un autre mahométan, qui était à bord, l'appelât le Dan. Celui-ci disait aussi qu'il prenait son cours à l'est. Hadgi-Talub avait entendu dire que ce fleuve se déchargeait dans un grand lac de l'intérieur, nommé *Béhir-Soldam*, où le Nil d'Égypte prend aussi sa source; ce qui les lui faisait considérer comme étant le

même fleuve. Il assurait qu'à moitié chemin du Caire, il s'y trouve de grandes chutes, ou cataractes, qui en interceptent la navigation. Quoi qu'il en soit, il est peut être prudent de ne pas s'en rapporter entièrement à ce qu'Hadgi-Talub nous apprend à cet égard. Les bateaux qui naviguent sur le Niger, sont plats, sans voiles, et il n'entre pas un seul clou dans leur construction. Ils sont faits d'écorce d'arbre, et il en est quelques-uns qui ont jusqu'à vingt-huit pieds de longueur. Hadgi ajouta que le fleuve fourmille de crocodiles. Ils sont très-voraces, et on les prend avec un harpon à cinq branches. Le Niger nourrit un grand nombre de poissons, que, d'après leur couleur et leur forme, on croit être des saumons. On considère Tumbouctou comme trois fois plus étendu qu'Alexandrie, et comme renfermant une population de soixante mille âmes. Les habitans sont en général d'un caractère doux et amical — Les noix de coco et les dattes y sont fort abondantes, de même que les melons d'eau. Mais comme il n'y a pas de jardins, tous ces végétaux y croissent au hasard. Les forêts du voisinage sont remplies de menu gibier, et les lions et autres bêtes de proie se montrent

souvent près de la ville. On y trouve un grand nombre de lièvres et de lapins; et la seule espèce de chiens qu'ils aient est un lévrier qu'on dresse à les prendre.

Tumbouctou abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie. Les indigènes mangent la chair d'éléphant que Hadgi-Talub dit être d'un goût agréable et ayant quelque rapport avec celle de bœuf; quoique tout-à-fait blanche. On assure qu'il existe des troupeaux innombrables de ces animaux dans les environs de Tumbouctou. Ils sont très-féroces, et attaquent les hommes isolés; ce qui oblige ceux qui voyagent à être munis d'un cor ou d'une trompette, dont le son a la propriété de les éloigner. La chasse de l'éléphant se fait, soit en les acculant dans des fosses où on les tue, soit en les poussant vers une rivière où des hommes armés d'instrumens tranchans nagent à eux, leur montent sur le dos, et les écharpent. Il y en a quelques-uns d'apprivoisés. — Il se fait quelque commerce entre Fez et Tumbouctou par le moyen des caravanes. Les articles qui se vendent le mieux à Tumbouctou sont le sel, le tabac, le drap écarlate d'Europe, les cotons imprimés anglais, et les armes à feu. On échange ces

articles contre de grosses dents d'éléphants, des esclaves, et de l'or très-pur en petits sacs d'une once chacun, que l'on évalue quinze dollars.

Dans l'une des conversations que le colonel Fitz-Clarence eut avec Hadgi-Talub, celui-ci lui raconta qu'en 1807, époque où il était à Tumbouctou, il entendit parler de deux hommes blancs qui y étaient venus des bords de la mer, l'année avant son arrivée, et qui, n'ayant pas d'argent pour acheter du blé, vendaient des colliers. Il ajouta qu'ils avaient descendu le Nil vers l'est, et que le bruit avait couru qu'ils étaient morts par suite de l'intempérie du climat.

Nul doute que ceci ne soit l'histoire de M. Park et du lieutenant Martyn, qui peuvent fort bien être arrivés à Tumbouctou à cette époque. Toutefois, la manière pacifique dont les naturels, selon Hadgi-Talub, se conduisent envers les voyageurs, ne s'accorde guère avec le récit d'Amadi Fatouma, qui rapporte d'ailleurs la mort de M. Park tout différemment, comme nous l'avons vu. Le colonel Fitz-Clarence profita de cette circonstance pour s'assurer s'il était possible à un Franc de se rendre de Fez à Tumbouctou, et si un Anglais qui voudrait entreprendre ce

voyage, pourrait espérer la protection de l'empereur de Maroc. Hadgi l'assura positivement qu'oui. Quant aux dangers à courir avec la caravane, il lui dit qu'il n'y en avait pas le moindre. M. Fitz-Clarence lui ayant demandé si, moyennant une récompense proportionnée au service, il consentirait à l'accompagner à Tumbouctou, il lui répondit que ce serait avec le plus grand plaisir, et ajouta qu'ils pourraient se rendre de Fez à cette dernière ville en quarante-six jours, à cheval, et qu'il répondrait sur sa tête, de ramener M. Fitz-Clarence, sain et sauf.

Pendant sa mission chez les Achantis, M. Bowdich apprit aussi de quelques marchands mores qui avaient été à Houssa, que, durant leur séjour dans cette ville, on avait vu, près de cette capitale, un blanc descendre le Niger dans un canot dont tout l'équipage était noir. Le roi, en ayant été informé, expédia immédiatement quelques-uns de ses gens, pour lui conseiller de rétrograder, attendu que s'il persistait à aller plus loin, il périrait inmanquablement dans les cataractes du fleuve. Toutefois, le blanc, se méprenant sans doute sur les intentions du roi, persista à continuer son voyage. Alors, le roi envoya un nombreux détachement avec

ordre de l'arrêter; ce qui fut exécuté après quelque résistance. Le roi le retint auprès de lui l'espace de deux ans, au bout desquels il mourut de la fièvre. Les Mores dont il est ici question déclarèrent à M. Bowdich qu'ils avaient vu eux-mêmes ce blanc à Houssa. Ce récit de la mort de M. Park paraît beaucoup plus vraisemblable que celui qui a été fait d'après la déclaration d'Amadi Fatouma; et comme les Mores ne détruisent jamais de papiers écrits, il est possible qu'en offrant un présent considérable on pût ravoïr ceux de cet infortuné voyageur, par l'entremise des Mores de Coumassie.

Ainsi, quoique la seconde mission de M. Park n'offre aucune nouvelle découverte géographique, par la raison que Sansanding n'est qu'à une petite distance de Silla, où il était parvenu lors de son premier voyage, il n'en reste pas moins démontré qu'avec un peu de prudence il est facile de transporter quelque quantité de marchandises que ce soit de la Gambie au Niger, sans crainte d'être dépouillé par les naturels. Il paraît, au reste, qu'on ne doit attribuer le mauvais succès de M. Park qu'à la saison dont il fit choix, et à quelques autres circonstances imprévues.

Sa fin malheureuse ne doit donc pas refroidir l'ardeur ni ralentir les efforts de ceux qui désireraient encore résoudre cette intéressante question : « Où se perd le Niger ? »

CHAPITRE XVI.

L'expédition du Congo arrive à l'embouchure du Zaïre.

— Lombi. — Singulière découverte. — Visite de cérémonie. — Funérailles. — Habille ment des indigènes. — Yellala ou cataractes. — Cours du Zaïre. — Climat. — Animaux. — Oiseaux. — Poissons. — Villages. — Culture. — Société. — Manière de saluer. — Langage. — Chenous. — Religion. — Superstition. — Vin. — Coton. — Levée du Zaïre par M. Maxwell.

LA non-réussite de l'expédition aux ordres de Mungo-Park, dont les découvertes ont prouvé tout, excepté l'identité du Niger avec le Nil, détermina le gouvernement anglais à faire une nouvelle tentative pour explorer le Congo depuis son embouchure, dans l'espérance que ceux qu'il en chargerait parviendraient au point où Park a terminé sa carrière, ou au moins à visiter la fameuse ville de Tombouctou. En conséquence, le capitaine Tuckey fit voile de la Tamise au mois de janvier 1806, à bord du *Congo*, navire qui avait été construit exprès, accompagné d'un bâtiment de transport, chargé de vivres et de

présens en tous genres, destinés aux chefs indigènes. Nous avons fait connaître, au commencement de ce volume, les noms des autres personnes qui faisaient partie de l'expédition, et qui toutes, à l'exception de quatre, succombèrent aux fatigues excessives qu'elles eurent à surmonter. Vers la fin de juin, les deux bâtimens qui avaient été retenus quelque temps par les vents contraires à l'une des îles du Cap-Vert, entrèrent dans le Zaïre. La vue de navires européens ne causa pas peu de joie aux petits princes des deux rives du fleuve, qui espéraient avoir bientôt l'occasion de vendre leurs esclaves, marchandises dont ils convenaient ingénument qu'ils se trouvaient encombrés, depuis les restrictions extravagantes, selon eux, imposées à ce commerce par des souverains blancs du nord. Toutefois, le capitaine Tuckey reconnut que les lois rendues à cet égard étaient loin d'être rigoureusement observées lorsque l'occasion de les éluder se présentait.

Dans la matinée du 6, ils levèrent l'ancre, et commencèrent à remonter le Zaïre. Le jour suivant, ils reçurent la visite du mafouk ou gouverneur de Shark-Point, que le capitaine Tuckey dépeint comme un individu de la plus mauvaise mine et d'une extrême

malpropreté; mais qui n'en fit pas moins valoir les prétentions les plus absurdes, comme d'être traité avec les mêmes témoignages de respect que l'on accorde aux princes, etc. Néanmoins, ayant reconnu qu'il n'avait point affaire à des marchands d'esclaves, il se contenta de tout ce que le capitaine Tuckey voulut lui accorder. Le 10, celui-ci ayant reconnu l'impossibilité de faire remonter le fleuve au bâtiment de transport, se détermina à faire verser les approvisionnemens qu'il portait à bord du *Congo*. Tandis que ceci avait lieu, on reçut la visite d'un grand nombre de naturels, et entre autres du mafouk Sina, ou premier marchand du roi d'Embomma, personnage important, aux demandes duquel, attendu son influence près de sa majesté noire, le capitaine Tuckey ne jugea pas à propos de se refuser, quelque inconvenantes qu'elles fussent d'ailleurs.

Obligé de laisser en arrière son bâtiment de transport, le capitaine Tuckey se détermina, le 18 juillet, à prendre la chaloupe et le grand caot de ce navire, et à poursuivre sa route avec ces deux embarcations et le *Congo*. Il arriva le 26 vis-à-vis de Lombi ou Loumbo, ville de marché du *chenou*, ou roi d'Embomma. Un nègre, nommé Simmons,

qui avait été pris à bord du *Congo* à Deptford, trouva ici son père et son frère, qui le reçurent avec de grands transports de joie. Étant descendu à terre avec eux, la ville rétentit pendant toute la nuit du bruit du tambour et de chants de réjouissance. Cette aventure, qui imprime une tache de plus au caractère des Européens qui font le métier de marchands d'esclaves, fait présumer que l'histoire d'Oronouko n'est peut-être pas fabuleuse.

Le père de Simmons, nommé Mongovi-Seki, prince du sang, conseiller du roi d'Embomma, le confia, à ce qu'il paraît, à l'âge de huit à dix ans, à un capitaine de Liverpool, pour être élevé en Angleterre (ou, pour se servir de son expression, afin d'apprendre à faire un livre); mais ce faux ami trouva moins embarrassant de lui faire apprendre à fabriquer le sucre à Saint-Kitts, où il le vendit, et d'où ce jeune homme réussit à s'échapper et à gagner un vaisseau de guerre anglais. Il fut ensuite congédié lors de la réduction de la marine, et s'embarqua peu après à bord du *Congo*, où il remplissait le modeste emploi d'aide de cuisine, sans murmure et sans répugnance.

• Le capitaine Tuckey, et ceux qui l'accom-

pagnaient, firent une visite de cérémonie au chenou d'Embomma, à qui ils eurent beaucoup de peine à faire comprendre l'objet de leur voyage. Après un entretien assez ennuyeux, les étrangers furent invités à prendre part à un repas, qui eut lieu dans une chambre, où quelques coffres, couverts d'un tapis, servaient de sièges et de tables. Ce banquet se composait d'une soupe de bananes et de viande de chèvre, une poule coupée par morceaux et rôtie, et quelques bananes rôties, mangées en guise de pain, accompagné de vin doux de palmier, servi dans un grand pot. Le repas était terminé, que le roi et ses chefs paraissaient encore ignorer quel était le but de la visite et du voyage du capitaine Tuckey. Enfin un vieillard se leva, cueillit une feuille d'arbre, la présenta au capitaine Tuckey, et lui dit : « Si vous venez pour commercer, jurez par votre Dieu, et rompez la feuille ». S'y étant refusé, le vieillard reprit : « Jurez par votre Dieu que vous ne venez point nous faire la guerre, et rompez la feuille. » Ce que le capitaine Tuckey fit aussitôt. Alors les naturels s'étant levés, ils exécutèrent un grand *sakilla*, espèce de danse grave; et on se sépara ensuite, tout le monde ayant l'air très-satisfait.

Le chenou avait environ une cinquantaine de femmes qu'il offrit fort libéralement, de même que ses propres filles, aux étrangers; exemple qui ne tarda pas à être suivi par ses courtisans. Le langage de ces individus, en faisant cette offre, était on ne peut plus obscène et dégoûtant; c'étaient quelques phrases composées des mots les plus grossiers, empruntés de l'anglais, du français et du portugais. Aucune proposition du même genre n'ayant été faite au capitaine Tuckey et aux autres personnes de l'expédition en remontant le fleuve, ils en conclurent que cette infâme coutume avait été introduite à Embomma par les marchands d'esclaves européens qui fréquentent cet endroit, le principal marché établi sur le Zaïre.

En retournant à leurs vaisseaux, les voyageurs virent dans une hutte le corps d'une femme étendue par terre et vêtu de la manière ordinaire. Quatre femmes qui étaient placées auprès jetaient de grands cris, auxquels deux hommes au dehors répondaient en cadence. Ces lamentations avaient quelque chose de semblable à ce qui se passe aux enterremens des paysans en Irlande. Ils virent dans un cimetière deux tombes qui n'avaient pas moins de neufs pieds de long sur cinq de

large. Le nombre de linceuls n'est subordonné qu'aux obstacles que peut offrir le transport du corps, c'est-à-dire qu'il est prodigieux. Il en résulte que si la première hutte sous laquelle le corps a été déposé devient trop petite pour le contenir, on en construit une seconde par-dessus la première, une troisième par-dessus celle-ci, et ainsi de suite jusqu'à six, et souvent davantage.

A Embomma les hommes et les femmes se rasent la tête, et y tracent des figures en forme d'ornement, chacun selon son idée. Les nouvelles mariées sont toujours rasées de très-près avant d'être présentées à leurs époux; c'est ordinairement une vieille femme qui est chargée de cette opération. Un sein pendant est considéré comme une beauté; aussi les jeunes filles, dès qu'elles commencent à grandir, ont-elles soin de se le comprimer avec un bandeau de manière à atteindre cette singulière perfection. Elles se liment aussi quelquefois entièrement les deux dents de devant, et se font des cicatrices sur la peau. Le costume des deux sexes consiste en un bonnet où sont tracées quelques figures, et une espèce de petit tablier autour des reins; l'un et l'autre sont en nattes. Ils s'ornent d'ailleurs d'anneaux de cuivre et de fer, et quelquefois de bracelets

de dents de lion. Il est rare de voir une femme qui n'ait pas aussi des colliers et des bracelets de perles de différentes matières.

La manière ordinaire de conclure un marché, de donner un reçu, ou de faire une promesse, c'est de déchirer une feuille d'arbre. Cette rupture faite, la chose est regardée comme irrévocable. Les voyageurs furent obligés de passer par cette formalité avec tous ceux de qui ils achetèrent le plus petit objet.

Le 5 août, ils continuèrent à remonter le fleuve jusqu'aux Yellala ou les cataractes, au milieu de divers obstacles opposés par différentes tribus, que le capitaine Tuckey se concilia cependant par sa prudence et son adresse. C'était alors l'hiver du pays. Le thermomètre de Farenheit s'élevait rarement au-dessus de 76 degrés pendant le jour; la nuit, ou d'abondantes rosées ont souvent lieu, il descendait quelquefois à 60 degrés.

Les fatigues et les privations qu'ils eurent à supporter pendant ce voyage aux cataractes, et celui qu'ils entreprirent ensuite à travers les montagnes, paraissent être la cause première de cette maladie qui fut peu après si funeste à la plupart d'entre eux. M. Tudor l'anatomiste fut le premier qui tomba malade, et le 17 août, plus de la moitié des per-

sonnés de l'expédition se trouvèrent dans le même état. Les provisions en tout genre devinrent à cette époque extrêmement rares; et tout ce qu'ils purent se procurer, furent quelques poules et des œufs, avec un peu de racine de cassade, des bananes vertes et des fèves. Les villes ou villages étaient dispersés de loin en loin, et la population paraissait très-faible. Les naturels n'opposèrent aucune résistance à la marche de l'expédition; mais ils firent acheter chèrement leur secours et l'accordèrent même quelquefois avec beaucoup de répugnance.

Le 22 août, le capitaine Tuckey se trouva très-incommodé; mais il ne voulut pas néanmoins s'arrêter. Le même jour il fut abandonné par Simmons, son interprète nègre; mais heureusement qu'il s'en était procuré un autre à Embomma. Quoique tous ceux faisant partie de l'expédition se vissent, l'un après l'autre, contraints de rester en arrière, en raison de leur extrême faiblesse, le capitaine Tuckey et le professeur Smith n'en persistèrent pas moins à remonter le fleuve, surtout ayant appris qu'au-dessus d'un village appelé Inga, résidence du chenou, il redevenait navigable et d'une imposante largeur. Cette espérance, et l'aspect du pays, qui était

plus cultivé, stimulèrent de nouveau leur courage. Ils louèrent des canots, et continuèrent de s'avancer, tantôt par eau, tantôt par terre, jusqu'au 9 septembre, que les naturels, qui étaient chargés du transport du bagage, refusèrent positivement d'aller plus loin. Ici, le capitaine Tuckey, ayant inutilement employé tous les moyens de persuasion à leur égard, fut contraint de s'arrêter. Accompagné du professeur Smith et du lieutenant Hawkins, il se transporta sur le sommet d'une montagne voisine, et vit de là, à une distance de trois milles environ, le fleuve se dirigeant de nouveau, après beaucoup de sinuosités, au sud-est. Aucun rocher ne paraissait obstruer son cours; et les naturels l'assurèrent qu'au delà il ne se trouvait plus d'obstacle à la navigation. Quelque satisfaisans que fussent ces renseignemens, le capitaine Tuckey se vit réduit à la dure nécessité de tourner le dos au fleuve. L'intime conviction qu'il avait d'avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour le succès de l'expédition, put seule le consoler du vif regret qu'il en éprouva. Le petit nombre de personnes de l'expédition qui étaient parvenues jusque-là se trouvaient dans l'état le plus déplorable. Les seuls qui fussent encore en état de se mouvoir étaient le professeur Smith et

M. Lockhart, le jardinier. Ce premier fut si enchanté de l'amélioration progressive qu'il remarqua dans tout ce qui tenait à la culture, que l'on eut beaucoup de peine de le déterminer à rétrograder. Attaqué de la fièvre quelques jours ensuite, il mourut le quatrième, après son arrivée à bord du navire.

A environ cent quarante milles de l'embouchure du fleuve, le capitaine Tuckey rencontra ce que l'on nomme les passes, lesquelles rétrécissent sa largeur de cent cinquante à trois cents toises, et qui commencent ici en se prolongeant l'espace de quarante milles, jusqu'au bourg ou village d'Inga. Dans toute cette étendue, ses bords sont parsemés de précipices entièrement composés de masses d'ardoise, dont les lits, en plusieurs endroits, se lient d'un bord à l'autre, et forment ces chutes ou cataractes auxquelles les naturels donnent le nom de Yellala. Les voyageurs reconnurent que le lit de la plus large de ces cataractes était d'ardoise micacée, et sa chute perpendiculaire, d'environ trente pieds, sur une pente de cent cinquante toises.

Le capitaine Tuckey, le professeur Smith et M. Fitz-Maurice, ne furent pas peu surpris de la petite quantité d'eau qui passe dans cette

partie resserrée du fleuve, comparée à l'immense volume qui se décharge dans l'Océan, à son embouchure profonde et en forme d'entonnoir; surtout après s'être assurés, en le remontant, qu'il ne s'y jetait pas le moindre ruisseau entre son embouchure et la cataracte. Ils ne purent expliquer cette énorme différence qu'en supposant qu'une masse considérable d'eau se frayait des passages souterrains par-dessous les rochers d'ardoise, disparaissant probablement là où le fleuve commence à couler dans ces montagnes schisteuses qui forment les passes, et s'élevant ensuite un peu au-dessous de l'endroit où elles se terminent, à Point-Sondie, où le lit du fleuve devient plus large, et à partir d'où, jusqu'à Lembou-Point, on remarque une succession de remous qui rompent la régularité du courant. Ces remous sont si violents et si dangereux, qu'aucun vaisseau n'ose les approcher.

Toutes les contrées offrent de si nombreux exemples de rivières qui se perdent dans le sein de la terre, qu'on ne peut guère se refuser d'admettre la supposition faite ici quant au Zaïre. Quoi qu'il en soit, au delà de cette région montagneuse, le fleuve reparait de nouveau, son lit ayant deux, trois et même

plus de quatre milles de largeur, et son courant une rapidité que l'on a évaluée de deux à trois milles par heure. Près de l'endroit où le capitaine Tuckey fut forcé de renoncer à poursuivre son voyage, et qui est à peu près à deux cent quatre-vingts milles du cap Padrone, situé à l'embouchure du fleuve, celui-ci offre l'aspect le plus majestueux, et ses bords, aussi rians qu'agréables, ne le cèdent en rien à ceux de la Tamise. Au rapport des habitans, le seul obstacle qui existât au delà était un banc de roche qui traversait la branche nord-est, et formait une espèce de cataracte, sur laquelle les canots pouvaient néanmoins passer.

Les montagnes qui forment les défilés, et les cataractes que l'on rencontre en remontant le Zaïre jusqu'au point où est parvenu le capitaine Tuckey, quoique d'une élévation qui n'excède pas deux mille pieds, sont dénuées d'arbres; et celles d'une hauteur encore moindre ne sont point ornées de cette verdure perpétuelle que l'on rencontre dans les régions situées sous les tropiques. On ne trouve de grands arbres que dans les vallées, et de loin en loin sur la pente ou le sommet des collines. Ceux que l'on voit le plus généralement dans toute l'étendue des deux rives

du fleuve, sont l'adansonia, le bombax-pendulum, etc.; sur les terres d'alluvion, le manglier mêlé au palmier, et des bouquets du papyrus égyptien. Le capitaine Tuckey a reconnu que le Zaïre coulait toujours dans une direction à peu près nord-est, inclinant quelquefois un peu à l'est; et dans les renseignemens que les naturels lui donnèrent, ils s'accordèrent tous à représenter le cours du fleuve comme se prolongeant dans la même direction, aussi loin qu'ils en avaient connaissance. Quelques-uns même l'assurèrent qu'il sortait d'un lac très-éloigné de l'intérieur; et comme la position géographique de ce lac coïncide d'une manière remarquable avec celui de Wangara, où l'on croit généralement que tombe le Niger, ce fait, certifié au capitaine Tuckey par des Africains qui n'avaient aucun motif de l'induire en erreur, ne peut manquer d'être considéré comme une forte présomption en faveur de son hypothèse.

Mais l'époque à laquelle ce fleuve commence à déborder donne encore plus de vraisemblance à cette supposition. On sait que dans les régions des tropiques, les pluies suivent le cours du soleil. Ainsi, le Nil, qui commence à s'élever en Égypte,

le 17 juin, auprès du solstice d'été, prouve par-là que ses sources sont situées entre la ligne et le tropique du Cancer. Le Zaïre commence aussi sa crue à une époque qui prouve évidemment que la plus grande partie de ses eaux ont leur origine au nord de la ligne, et que par conséquent sa branche principale doit couler au nord-est; direction que lui donne précisément le capitaine Tuckey. Sa plus haute élévation, marquée sur les rochers du rivage, n'était alors que de onze pieds; mais, comme le capitaine Tuckey est resté assez long-temps dans le pays pour l'avoir vu s'élever à sept pieds sans que dans l'intervalle il tombât une seule ondée digne de remarque, cette circonstance prouve jusqu'à l'évidence que le principal bras du Zaïre coule au nord. Ce fleuve ayant commencé à croître précisément à l'époque indiquée d'avance par le capitaine Tuckey, ce qui coïncidait parfaitement avec sa première supposition, il écrivit sur son journal cette phrase, qu'il n'a pas assez vécu pour expliquer : « l'hypothèse est confirmée. » On assure que, dans ses derniers momens, l'un de ses plus grands regrets était de mourir avant d'avoir pu mettre en ordre ses observations sur le cours du Zaïre.

On croit que la position des lacs de Wangara, source présumée de ce fleuve extraordinaire, est telle qu'elle est généralement indiquée sur les cartes, c'est-à-dire, entre les douzième et quinzième degrés de latitude nord, et que ces lacs se déchargent au midi, vers le douzième degré parallèle. De là, au lieu où le capitaine Tuckey observa d'abord la crue du Zaïre, la distance directe peut être estimée à environ douze cents milles; ce qui, en raison des sinuosités du fleuve et de quelques légères différences de méridiens, ne doit pas être calculé à moins de seize cents milles.

Les personnes composant l'expédition furent si loin d'être incommodées par la chaleur, la pluie et l'humidité de l'atmosphère, qu'après une excursion de plusieurs jours, le capitaine Tuckey écrivait des cataractes que la température était si douce, et les nuits si agréables, qu'elles n'éprouvaient aucun inconvénient à bivaquer en plein air : et quoique le plus grand nombre d'entre elles aient été enlevées par une violente fièvre rémittente, plusieurs ne paraissaient avoir d'autre mal que celui résultant d'une fatigue excessive, et ne moururent réellement que d'épuisement. On doit faire observer aussi qu'il était permis aux hommes de l'équipage de descendre à terre,

où ils passaient le jour à courir d'un village à l'autre, et dormaient la nuit en plein air; et que, quoique les rosées fussent à peine sensibles dans cette saison, le thermomètre descendait quelquefois de quinze à vingt degrés pendant la nuit. Les liqueurs spiritueuses leur manquaient; mais ils s'abandonnaient à des excès d'un autre genre, auxquels ils étaient excités par les indigènes, toujours prêts à livrer leurs sœurs, leurs filles, et même leurs femmes pour quelques bagatelles.

Les animaux qui habitent les bords du fleuve paraissent être les mêmes que ceux que l'on trouve généralement dans toutes les parties de ce vaste continent; ce sont des lions, des léopards, des éléphants, des buffles, des antilopes, des cochons sauvages, des porc-épics, des lièvres, des singes, etc. Il y a peu d'espèces d'animaux domestiques, et encore sont-ils en petit nombre. On trouve cependant des cochons, des chèvres, des poules, des canards et des pigeons, et quelques moutons, en général, tachetés et couverts de poil au lieu de laine. Les naturels montrent peu de recherche dans leur manger. Par exemple, ils se donnent rarement la peine

de plumer les poules, d'écorcher les animaux, ni même d'arracher le poil des chèvres qu'ils dévorent presque crues. Un appendice ajouté à ce voyage contient une longue nomenclature faite par M. Leach, d'oiseaux, de poissons et d'animaux d'un ordre inférieur, dont la majeure partie paraît avoir été inconnue jusqu'ici. Le fleuve abonde en excellent poisson, et recèle aussi une multitude d'hippopotames et de crocodiles.

M. Brown a donné une liste des plantes du pays, d'après laquelle il paraît qu'il y en a deux cent cinquante absolument nouvelles. Il en existe aussi à peu près un nombre semblable dans les diverses régions de la côte occidentale de l'Afrique équinoxiale, mais non ailleurs : la plupart de celles-ci n'ont pas encore été décrites. Il y en a environ soixante-dix qui sont communes à toutes les terres situées entre les tropiques.

Les meilleurs fruits de ces contrées sont celui du papayer, la banane, les citrons et les oranges, les pommes de pin, les citrouilles, le tamarin, et un fruit de la grosseur d'une petite prune, appelé *safu*. Toutefois, l'arbre le plus précieux pour les naturels est le palmier à huile, dont on extrait le meilleur vin

de palme; on en obtient aussi de deux autres espèces d'arbres, mais il est très-inférieur à celui de ce dernier.

Peu de villages le long du Zaïre contiennent plus de cent huttes: celles-ci s'élèvent pour la plupart au milieu de bosquets de palmiers et d'adansonias. Elles sont construites avec de grandes nattes faites d'une herbe de la famille des graminées, ou de fibres de différentes plantes. Six nattes suffisent pour faire une de ces huttes, qui s'élève en cinq minutes, et qui ne coûte pas plus de cinq à six poules. Celle du chenou est néanmoins plus artistement faite; elle est ordinairement en nattes de palmier, et entourée d'un enclos de roseaux. Les lits des habitans, ainsi que leurs corbeilles, se composent de feuilles de palmier. Ils se servent de gourdes ou calebasses pour vases, et de vaisseaux de terre pour faire bouillir leurs alimens; ils mangent avec des cuillers de bois. Une houe grossière, ou plutôt une pièce de fer emmanchée au bout d'un bâton court, est l'outil le plus généralement employé dans les travaux de l'agriculture. Toutefois, le climat est si favorable à la végétation, qu'il suffit, pour ainsi dire, de gratter la terre pour la faire produire. Il est en même temps si tempéré, que tous les fruits, grains et

légumes de l'Europe pourraient y fleurir en même temps. Le capitaine Tuckey trouva l'atmosphère douce, sèche et rafraîchissante; le soleil s'y montrait si rarement, qu'il fut souvent quatre à cinq jours de suite sans pouvoir prendre une seule fois hauteur d'une manière correcte.

La culture du sol est entièrement abandonnée aux esclaves et aux femmes. Les filles mêmes du roi et les femmes des princes sont constamment employées soit aux travaux qui y ont rapport, soit à ramasser des branches sèches pour le chauffage. La seule préparation que reçoive le terrain, c'est d'être disposé en petits sillons avec la houe, après que les herbes qui le couvrent ont été brûlées. On y dépose ensuite le blé des Indes dans de petits trous. D'après le dire des habitans, le pays ne produit aucun cacaoyer : la seule racine que l'on y ait remarquée est la cassave douce, qu'il mange crue et rôtie. Il y croît aussi des cannes à sucre de deux espèces. — Les naturels sont, à quelques exceptions près, vêtus à l'européenne. Les seuls objets qu'ils fabriquent eux-mêmes, sont une espèce de chapeau d'herbes et des schalls de la même étoffe; les uns et les autres sont faits par les hommes, à qui la construction des maisons et des ca-

nots est aussi réservée. Ceux-ci se font avec un arbre élevé, qui croît dans les cantons avoisinant le haut du fleuve, et qui paraît être une espèce de ficus ayant quelque ressemblance avec le *ficus religiosa*. Ces bateaux sont de diverses grandeurs ; mais ils ont généralement de vingt à vingt-quatre pieds de longueur sur vingt à vingt-quatre pouces de largeur. Leurs vases à boire sont des citrouilles ou gourdes ; et leurs seuls ustensiles de cuisine, des pots de terre de leur façon, où ils font bouillir ou cuire à l'étuvée leur viande : mais plus ordinairement ils la mangent bouillie. Ils ne se repaissent guère de la chair d'animaux sauvages, si ce n'est de celle de quelques oiseaux. Ils sont d'ailleurs très-maladroits à se servir du fusil, et leur paresse naturelle semble leur ôter toute espèce de goût pour la chasse. Leurs instrumens de musique consistent en un gros tambour et une espèce de guitare, ou plutôt une lyre, qui est ordinairement faite avec beaucoup de soin.

L'état social des tribus congues paraît être à peu près le même que celui des autres nations nègres ; mais leur caractère physique et moral semble les ranger dans la dernière classe des Africains. Non-seulement c'est sur les femmes que pèsent tous les travaux de

l'agriculture ; mais ce sont encore elles qui en portent le produit au marché, qui ramassent le bois nécessaire au ménage, se chargent de la pêche, et remplissent enfin toutes les fonctions laborieuses et pénibles, tandis que les hommes errent çà et là, se reposent, enfilent des canris, ou jouent de quelque instrument. S'ils se donnent quelque mouvement, ce n'est qu'en dansant au clair de la lune. Ils ont cependant de la vivacité, de la gaieté, et sont hospitaliers envers les étrangers ; et si l'on considère le degré de civilisation auquel ils sont parvenus, ils ont peut-être plus de probité qu'on n'aurait pu leur en supposer. Excepté un couteau qu'un jeune homme déroba un jour, nos voyageurs n'eurent jamais lieu de se plaindre d'aucun vol : encore l'un des chefs ayant été instruit de ce larcin, fit-il appeler sous le grand arbre tous ceux qui s'étaient trouvés alors près des Européens ; et les ayant interrogés individuellement, le jeune homme s'avoua coupable, et remit le couteau. Leur couleur est moins foncée que celle des nègres qui habitent les contrées plus septentrionales ; et leurs traits, également moins prononcés, respirent, dit-on, l'ingénuité et l'innocence. Leur manière de saluer est de se frapper doucement les mains ; et l'inférieur, tombant en

même temps à genoux, baise l'anneau des jambes de son supérieur.

La langue du Congo, selon M. Marsden, s'étend à travers tout le continent; et l'on retrouve un grand nombre de ses mots non-seulement dans celle de Mosambique, mais aussi dans celle des Cafres, près du cap de Bonne-Espérance. Toutefois elle ne paraît nullement entravée par le mécanisme compliqué que plusieurs auteurs lui ont prêté.

D'après les observations du capitaine Tuckey sur le pays et les mœurs de ses habitants, on voit que ni le sol ni l'aspect général du pays n'offrirent rien de très-attractif aux voyageurs jusqu'aux cataractes; mais qu'au-dessus, tout se présenta sous un aspect beaucoup plus riant. Ils y trouvèrent des végétaux en abondance, ainsi que les animaux domestiques propres au travail et à la nourriture. Ils n'y furent point exposés à la morsure de ces insectes incommodes, fléaux de la plupart des climats chauds, et n'eurent pas à se garantir contre les scorpions, les scolopendres, les moustiques, etc. L'abondance des abeilles, et la riante verdure qui embellit toutes les collines, leur firent même dire que le Congo pourrait devenir un véritable pays de Cocagne.

L'organisation sociale peut y être considérée comme assez rapprochée du gouvernement patriarcal. Le pays est divisé en un petit nombre de provinces ou *chenounies*, données comme fiefs, et relevant d'un chef suprême, dont l'existence paraît cependant problématique, attendu qu'il demeure, dit-on, à une grande distance dans l'intérieur, sans que l'on puisse toutefois dire exactement où. Tout ce que le capitaine Tuckey est parvenu à savoir, c'est que ce seigneur suzerain se nommait *Blindy N'Congo*, et qu'il résidait à un *banza*, ou ville appelée Congo (sans doute le Saint-Salvador des Portugais); située à six jours de marche des *grands arbres*, où il y avait des femmes et des soldats blancs. L'autorité, comme le titre de *chenou*, est héréditaire en ligne féminine. La fille d'un tel personnage est autorisée à se choisir un mari, et il n'est pas permis à celui sur qui tombe son choix, de refuser; mais comme elle acquiert aussi par là le droit de le vendre comme esclave, privilège dont elle se prévaut souvent s'il ne répond pas à son attente, il arrive fréquemment que l'époux a recours au poison pour se débarrasser de son épouse *matresse*, et s'assure ainsi à la fois sa liberté, son rang et ses richesses. Le conseil privé du

chenot est composé de sa propre famille; et l'on a remarqué qu'il s'assemble souvent à l'ombre du *ficus religiosa*; ses frères et ses fils sont ses généraux. Les anciens exercent l'autorité en son absence.

Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, les nègres du Congo sont très-reculés sous le rapport de la civilisation, et inférieurs à beaucoup d'autres Africains sous celui de l'intelligence. La multitude de missionnaires catholiques qui inondèrent cette partie de l'Afrique dans les seizième et dix-septième siècles, paraît n'avoir pas eu la moindre influence sur le bien-être des naturels; et un mélange grossier de catholicisme, de paganisme et de superstitions que le capitaine Tuckey a vu pratiquer par les habitans de Saguio sur la rive gauche du Zaïre, paraît être le seul fruit de trois cents ans de travaux apostoliques de ces missionnaires! Quelques naturels de cet endroit, qui se rendirent à bord des vaisseaux anglais, parurent être les plus misérables de tous ceux qui habitent les bords du fleuve; ils étaient couverts d'ordures et de vermine. L'un d'eux était prêtre et avait été ordonné par les capucins de Loango; il montra ses lettres de prêtrise. Toutes ses connaissances se réduisaient à

savoir écrire son nom et celui de saint Antoine, et à lire les litanies romaines. Toutefois, son orthodoxie n'était pas des plus sévères; car son rosaire, ses reliques et ses croix étaient pêle-mêle avec ses *fétiches* domestiques ou amulettes. Quant au vœu de chasteté, il se vantait de n'avoir pas moins de cinq femmes.

Les seuls crimes qui, parmi ces peuples, sont punis de la peine capitale, sont l'adultère et l'empoisonnement. Si la femme d'un chenou manque à la fidélité conjugale, il peut lui infliger tel châtiment qu'il juge convenable; mais dans tous les cas, l'amant doit expier son crime par la mort. Une circonstance semblable se présenta, tandis que M. Fitz-Maurice était stationné à Embomma. Le coupable fut d'abord conduit au second capitaine d'un navire qui faisait la traite dans la rivière; mais celui-ci ayant refusé de l'acheter, ceux entre les mains desquels il avait été remis lui lièrent les pieds et les mains, et, sans autre formalité, le jetèrent à l'eau.

Ces Africains sont on ne peut plus dégoûtans dans leur manger. Un jour que le boucher du capitaine Tuckey avait écorché un mouton, un esclave mandigue, acheté par le capitaine, s'empara de la peau, la jeta avec

la laine sur un peu de braise, et la dévora presque tout entière avant d'être découvert. Un autre jour, le capitaine Tuckey ayant fait présent d'un petit baril d'eau-de-vie à la famille du chenou, il s'engagea, quand il fut question de le partager, une lutte violente entre les membres du conseil privé. Comme le baril tirait à sa fin, et que l'un d'eux courait risque de ne rien avoir, un autre, qui avait gardé le baril aussi long-temps que possible, après en avoir fait amplement usage, fit généreusement part à son voisin de ce qui lui restait dans la bouche, à la manière des pigeons.

Les pratiques superstitieuses des Congues sont du genre le plus grossier. De même que dans plusieurs autres parties de l'Afrique, ils placent toute leur confiance en de prétendus charmes nommés *fétiches*, mot qui dérive du portugais *feitico*. Chaque individu a son fétiche, et quelquefois une douzaine qu'il regarde comme autant de déités tutélaires, sous la protection desquelles il est à l'abri de tous les maux. Il n'existe rien dans la nature, quelque vil que ce soit, qui ne puisse devenir le fétiche d'un nègre. La corne, le sabot, le poil, les dents et les os de toute espèce de quadrupèdes; les plumes, le bec,

les griffes, le crâne et les os d'oiseaux; les têtes et les peaux de serpens, un coquillage, ou une nageoire de poisson; de vieux morceaux de fer, de cuivre, de bois, des graines de plantes, et quelquefois la réunion de tous ces objets forment la chose sainte que vénère le sauvage congue, et qu'il regarde comme sa divinité. Si, malgré l'assistance de ces gardiens vigilans, il éprouve quelque malheur, il ne l'attribue qu'à sa mauvaise conduite, et non au manque de surveillance de son fétiche. Souvent aussi, lorsqu'il se prépare à commettre une action condamnable, il cache son fétiche, et le couvre avec soin, afin qu'il ne soit pas complice du fait. Une personne de l'expédition ayant montré un aimant à un de leurs chefs, il lui fit observer que ce serait un mauvais fétiche pour un noir, parce qu'il est trop vif et trop savant. Les prêtres attribuent à un fétiche convenablement préparé la puissance de découvrir un voleur. Les voyageurs anglais eurent de fortes raisons de soupçonner que ces messieurs, plutôt que de laisser en doute le pouvoir d'un fétiche, choisissaient des victimes qu'ils empoisonnaient ensuite. Aussi la première personne qui meurt dans un village après un vol dont ils n'ont pu découvrir l'au-

teur, est-elle toujours réputée coupable, sa mort étant considérée à la fois comme la preuve et le châtimement du crime.

Le chef d'un village s'était vanté à M. Fitz-Maurice de posséder un fétiche de guerre qu'aucune balle ne pouvait atteindre; car, dit-il, un homme qui oserait tenter de tirer dessus verrait sa pierre se détacher, et tomberait mort à l'instant même. M. Fitz-Maurice et M. Hodder ayant exprimé le désir d'en faire l'expérience, il répondit qu'il les aimait trop pour le leur permettre. Toutefois, lui ayant dit que s'ils manquaient son fétiche ou qu'il leur arrivât quelque mal, ils lui donneraient une pièce entière de bafetas et une bouteille d'eau-de-vie, ses craintes amicales s'évanouirent à l'instant même, et il accepta la proposition. Il fut en conséquence résolu que l'on tirerait à trois toises. Le fétiche en question, couvert de haillons, représentait une figure d'homme grossièrement sculptée en bois, et qui avait environ deux pieds de haut sur un de large. L'interprète, qui avait pris les étrangers en affection, parut extrêmement pensif et triste pendant la soirée. Lorsqu'ils lui en demandèrent la cause, il répondit qu'il craignait de voir mourir ses bons maîtres, et il les supplia, avec les plus vives instances, de donner

la pièce de bafetas et l'eau-de-vie, et de laisser le fétiche tranquille. S'étant absenté pendant quelques jours, il dit à son retour qu'il avait été au village, où le roi et ses nobles tenaient un palaver (conseil) pour décider si le fétiche serait soumis à l'épreuve ; qu'ils s'étaient informés de lui s'il pensait que les blancs osassent tirer dessus, et que sur sa réponse affirmative ils s'étaient écriés : *Mendeele zaambic m'oonga!* (Les blancs sont des dieux.) Le chenou se présenta le lendemain, mais sans son fétiche. Il témoigna un vif désir de voir tirer le fusil destiné à l'épreuve, ce que l'on fit. En voyant la balle frapper le but désigné, il manifesta le plus grand étonnement, et se retira sans proférer un seul mot. Dans la soirée, il revint avec presque tous les habitants du village, et invita instamment les étrangers à ne plus songer à tirer sur son fétiche ; car s'ils le faisaient, et que la chose vînt à la connaissance des chenous voisins, ils se réuniraient tous aussitôt pour lui faire la guerre. Sa physionomie était empreinte d'une telle anxiété, au moment où il leur fit cette prière, qu'ils cédèrent à ses désirs, et renoncèrent à tout projet d'hostilité contre son fétiche.

Les notions de ces Africains sur un état futur ne paraissent pas très-bien définies.

Ils semblent toutefois croire à l'existence d'un Paradis dans lequel ils seront tous heureux.

Ils ont aussi quelque idée d'un bon et d'un mauvais principe ; ils appellent le premier *Zamba Mác Pounga*, et le second *Caddi Mác Pimba* ; mais leur principale vénération est pour les fétiches.

Leurs enterremens se font d'une manière assez singulière. Au lieu de confier un corps à la terre, immédiatement après la mort, ils le conservent au contraire pendant plusieurs années dans une hutte isolée. Les tombes se creusent à une immense profondeur et sont décorées ensuite d'arbrisseaux, de dents d'éléphant, et de fétiches de différentes sortes.

Le sel est le principal objet de leur commerce à Market-Point. Il se fait près de l'embouchure du fleuve, et on le transporte à cet endroit en canots, dans des paniers faits de filamens d'écorce de palmier. Les autres petits objets de trafic sont l'huile et les noix de palmier, dont on extrait cette huile ; le blé des Indes, le poivre et les voiles de nattes pour les canots. La petite monnaie courante, sont de petites nattes de feuilles de bambou, d'environ dix-huit pouces carrés, vingt desquelles équivalent à la valeur d'une poule. — Le nom de Zaïre est tout-à-fait inconnu aux

habitans d'Enbomma, qui appellent ce fleuve « Moienza-cnzad-di » le grand fleuve, ou littéralement la rivière qui absorbe toutes les autres. Ce nom semble indiquer qu'il reçoit plus haut quelques ruisseaux tributaires, quoique le capitaine Tuckey n'en ait vu aucun de quelque importance s'y jeter. Les deux seules sources qu'il ait remarquées sortaient d'un rocher près de Bansa; mais elles étaient peu considérables l'une et l'autre.

On dit que l'on trouve aussi de beau cristal de roche à Market-Point et à Tall-Trees. Tandis que les bâtimens étaient à l'ancre à Sherwood's-Creek, les naturels leur apportèrent un tonneau d'excellente eau prise dans la crique de Kelly's-Point (1). L'eau du fleuve n'est que peu bourbeuse dans cette saison : une fois bouillie et reposée elle n'incommode pas. Il existe différentes espèces de palmiers, dont trois donnent un très-bon vin. La seule production végétale de quelque importance dans le commerce est le coton qui croît sponta-

(1) Nous croyons presque inutile de faire observer à nos lecteurs que Market-Point, Tall-Trees, Sherwood's-Creek, Kelly's-Point, etc., sont des noms donnés à différens endroits du Zaïre par les navigateurs anglais.

(Note du traducteur.)

nément et en abondance; mais les naturels n'en récoltent plus depuis que les Anglais ont cessé de remonter le fleuve pour commercer. Les marchands de Liverpool en exportaient autrefois une petite quantité. L'exemple du capitaine Tuckey a prouvé clairement que celui qui veut explorer le Zaïre, ne doit s'embarquer sur le fleuve qu'après avoir franchi les passes, et qu'alors deux ou trois canots que l'on transporterait en pièces, suffiraient pour pénétrer plus avant. On éviterait ainsi les embarras et les fatigues extraordinaires qui ont coûté la vie à presque toutes les personnes de l'expédition. Des mules ou des ânes que l'on peut facilement se procurer aux Iles du Cap-Vert, serviraient au transport des hommes et du bagage au lieu de barques; et si l'on peut ajouter foi aux rapports des marchands indigènes, il paraît que l'on n'aurait plus aucun obstacle à vaincre pour remonter le fleuve à plusieurs centaines de milles.

La description du Congo ou Zaïre, publiée en 1795 par M. Maxwell, renferme de nombreux détails sur tout ce qui concerne ce fleuve. D'après M. Maxwell, sa largeur depuis Shark-Point, à travers la colline de Mouna-Mazia jusqu'à la rive opposée, est d'environ quinze milles, sa profondeur au milieu, près

de son embouchure, de cent brasses, et sa rapidité de six milles à l'heure. A vingt-trois milles de l'extrémité de son embouchure, son lit se resserre de manière à n'avoir plus que deux milles et demi de largeur, ayant toujours la même profondeur. A cinquante-quatre milles, il est divisé en plusieurs bras par des îles et des bancs de sable. A quatre-vingt-dix milles, son cours se rétrécit encore et n'a plus qu'un mille et demi de largeur. Là, sa profondeur a sur une certaine étendue, d'abord trente brasses, et ensuite cinquante; et elle reste la même jusqu'à la distance de cent trente milles, où se termine la reconnaissance de M. Maxwell. Cinquante à soixante milles au delà, on rencontre les chutes ou cataractes que les naturels nomment Gamba-Enzaddi. La carte de M. Maxwell donne une idée exacte du fleuve; mais les sondes n'en sont pas correctes. Toutefois, il remarque avec raison que la vase et la terre, entraînées par la rapidité du courant et de nombreux remous, doivent nécessairement apporter des changemens dans son lit; et par conséquent rendre les sondes fautives. M. Maxwell dit que dans la saison pluvieuse, la crue du fleuve ne s'élève pas au-dessus de neuf pieds.

La frégate l'*Amélia*, commandée par le

capitaine Ibry, en essayant d'entrer dans le Zaïre par une brise ordinaire, sans attendre la brise régulière de mer, fut entraînée par le courant vers la colline du grand Mouna-Mazea, sur la rive septentrionale, sans pouvoir gouverner. Aidée même par la brise de mer, la frégate fut obligée de longer de près la rive méridionale, où en beaucoup d'endroits on ne trouvait pas fonds. Le courant portait sept milles à l'heure. Cette rapidité, jointe au grand nombre de remous, rendit la sortie de la frégate du fleuve plus dangereuse et plus difficile que son entrée. A une certaine distance dans l'Océan, vis-à-vis de son embouchure, la frégate rencontra de grandes îles flottantes couvertes d'arbres et de buissons, arrachés de ses bords par la violence du courant. Lorsque l'*Amélia* jeta l'encre en mer, par quinze pieds de profondeur, à douze milles du cap Padrone, qui forme l'extrémité méridionale de l'embouchure du fleuve, le courant portait encore quatre milles et demi à l'heure; la mer était fortement agitée et avait la couleur d'eau de pluie. Le capitaine Schobell, commandant la *Thaïs*, qui se trouvait aussi sur cette partie de la côte d'Afrique, vers la même époque, dit : « qu'en passant devant son embouchure, il

rencontra plusieurs îles ou masses de terre flottantes, enlevées des bords de ce beau fleuve, et sur lesquels on voyait des arbres entiers debout. Le tout, ajoute-t-il, voguant au gré des flots et se précipitant au loin dans l'Océan, offrait un spectacle nouveau à ceux même qui sont accoutumés aux phénomènes de la mer.»

Une autre expédition fut dirigée conjointement avec celle du capitaine Tuckey dans l'intérieur de l'Afrique. Elle était sous les ordres du major Peddie, qui, pénétrant par la rivière Nunez, devait descendre le Niger sur les traces de Mungo-Park, et s'avancer aussi loin que les circonstances le permettraient, dans le but, soit de remonter à sa source, soit d'arriver à son embouchure dans l'Atlantique. Toutefois, le major Peddie, parti du Sénégal en octobre 1816, mourut avant d'être parvenu au Niger. Le lieutenant Campbell, à qui le commandement de l'expédition fut alors dévolu, après avoir lutté quelque temps contre l'influence pernicieuse du climat et contre la conduite injuste des naturels, qui le retinrent sans raison pendant deux mois près la source du Nunez, succomba aussi à la maladie et aux fatigues.

FIN DU PREMIER VOLUME,

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. Les différens conquérans de l'Afrique. — Les Mores. — Les Arabes. — Les Mahométans. — Société africaine de Londres. — MM. Mun-go-Park, Brown, Hornemann, Nichols, Roentgen, Burkhardt, Legh. — Le capitaine Light. — Le capitaine Tuckey. — Le major Peddie. — M. Bowdich.	<i>Page</i> 1
CHAP. II. Observations générales sur l'Afrique. — Ville du Cap, et collines voisines. — Château. — Églises. — Places. — Hôpital. — Maisons. — Jardins. — Auberges et tavernes. — Officiers anglais. — Bains. — Animaux. — Oiseaux. — Vins. — Paysans hollandais. — Hottentots. — Cafres.	20
CHAP. III. Second voyage de M. Barrow dans l'intérieur. — Missionnaires. — Paysans vagabonds. — La Rivière-Orange. — Les Boschismans. — Missionnaires moraves. — Pays de Boushuana. — Ville capitale de Litakou. — Liberté et esclavage. — Les Barrolous.	55
CHAP. IV. Voyage du professeur Lichtenstein. — Conducteurs de chariots. — Vallée de Berg. — Rivière de l'Éléphant. — Physionomie des Boschismans. — Autruches. — Phénomène. — Éta-	

blissement morave. — Grande rivière des Poissons. — Langue des Cafres. — Les Kousas. — Terrain fertile. — Manière de faire la guerre. — Bethelsdorf. — M. Van der Kemp. — Maison d'un paysan hollandais.	Page 70
CHAP. V. Particularités du règne animal. — Taille des Boschismans. — Leur langage et leurs moissons. — Villages cafres. — Armes et maladies. — Gaika, roi cafre.	104
CHAP. VI. Mort de M. Van der Kemp. — M. Campbell débarque au Cap. — Bethelsdorp. — Nouvel établissement de George-Town. — Chef hottentot. — Village misérable. — Machine à élever l'eau. — Fourmilières. — Abeilles. — Lion tué. — Caverne. — Ordre de marche. — Rivière. — Chevaux de bois. — Briquas ou pays de Corana. — Montagne luisante. — Danseuses. — Mort de M. Cowan. — Ville de Mouso.	113
CHAP. VII. Capitale des Morolongs. — Village de Cafres rouges. — Assassins du docteur Cowan. — Kraal de Boschismans. — Réponse assez remarquable de leur chef. — Le village de Rowland. — Kraal de Kok. — Femme d'un Colon. — Chaleur du climat. — Mosquée de la ville du Cap.	139
CHAP. VIII. M. Latrobe. — Établissements moraves. — Gnadenthal et Groenekloof. — Cochers hottentots. — Cimetière. — Bavians-Kloof. — Église de Gnadenthal. — Village de Caledon. — Loups et Tigres. — Zwellendam. — Serpent jaune. — Exécution de criminels. — Conducteurs hottentots. — Incursions des Cafres. — Éléphants. — Paerd-Kop, ou la tête de cheval. — Courage	



et réussite. — Femme d'une grosseur extraordinaire. — Hottentots civilisés. Page 153

CHAP. IX. Soete-Kloof. — Grands aloès. — Tigres. — Uitenhagen. — Lion apprivoisé. — Singes. — Demeure de M. Van der Kemp. — Vallon superbe. — Éloquence féminine. — Soldat tué par un éléphant. — Babouins. — M. Osterhuy-sen. — Le Zuurberg. — Poste militaire. — Groet Visch-Rivier. — Sommerset. — Autruches, ser-pens, chats sauvages, etc. — Plaisante aventure d'un singe. — Vlachdorn, plante singulière. 187

CHAP. X. Manière de préparer les peaux chez les Gafres. — Loups, Souris-chiens (muishond), etc. — Combat entre un missionnaire et un tigre. — Cochon de terre. — Variété d'oiseaux. Plante épineuse, ou Arrête-un-peu. — Fourmilières servant de fours. — Hirondelles domestiques. 209

CHAP. XI. Naufrage de Robert Adams sur la côte occidentale de l'Afrique. — Ville de Tumbouctou. — Nourriture et habillement des naturels. — Médecins. — Esclaves. — Fruits. — Population. — Poudre à canon. — Commerce en général. — Vléd Dulam. — Wadinoun. — Mortalité et désertion. — Départ d'Adams pour Mogador. — Il obtient son passage pour Cadix. — Son arrivée à Londres. — Nouvelles de Mungo-Park. — Relation de M. Jackson sur Tumbouctou. 216

CHAP. XII. Naufrage du brick américain *le Commerce*. — Approche des Arabes. — Détresse de l'équipage dans une chaloupe. — Souffrances qu'ils éprouvent après avoir été fait prisonniers. — Cruauté des femmes arabes. — Sidy Hamet. — Wadinoun. — Querelle entre les Arabes. — La

caravane est attaquée. — Le serpent noir à tête de cœur. — Le Hérie.	Page 261
CHAP. XIII. Départ de M. Park d'Angleterre. — Le Nitta. — Un belier offert en sacrifice. — Le Panorama. — Abeilles. — To-Kouro, ou la pierre du voyageur. — Vol extraordinaire. — Anniversaire de la naissance du roi George. — Ouragan. — Maladie dont les soldats sont atteints. — Mines d'or. — M. Park se détourne de sa première route. — Chair de cheval. Combien elle est estimée.	317
CHAP. XIV. Rivière de Ba-Fing. — Manière de fondre l'or. — Combat d'Isaaco avec un crocodile. — Village de voleurs. — Approche des loups. — Vue du Niger. — Lions. — Karfa-Taura.	345
CHAP. XV. Arrivée de M. Park à Sansanding. — Marché et marchandises. — Mort de MM. Scott et Anderson. — Conclusion du Journal de M. Park. — Mort de M. Park. — Rocher singulier. — Tumbouctou. — Le colonel Fitz-Clarence. — M. Bowdich.	366
CHAP. XVI. L'expédition du Congo arrive à l'embouchure du Zaïré. — Lombi. — Singulière découverte. — Visite de cérémonie. — Funérailles. — Habillement des indigènes. — Yellala ou cataractes. — Cours du Zaïre. — Climat. — Animaux. — Oiseaux. — Poissons. — Villages. — Culture. — Société. — Manière de saluer. — Langage. — Chenous. — Religion. — Superstition. — Vin. — Coton. — Levée du Zaïre par M. Maxwell.	384

FIN DE LA TABLE.

647180





